

Ciné Fantastique
MAD MOVIES
69
SPECIAL AVORIAZ
AVORIAZ 91
HIGHLANDER 2
elgique: 145 FB
Suisse: 6,50 F
pagne: 5,50 Pts
anada: $ 5.75


COLLECTION
AU-DELÀ DU RÉEL
GRAND CONCOURS
GAGNEZ
une semaine à:
AVORIAZ
(Toutes les réponses figurent sur les cassettes Au delà du Réel)
MAXXIMUM
LA NOUVELLE MUSIQUE A SON MAXXIMUM
fil à film
DANS LES VIDÉO-CLUBS ET LES GRANDES SURFACES

Rédaction, Administration: 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Editeur/ Dir. de la publication: Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique Numéro 69. **Rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Vincent Guignebert. **Coordination** : Marc Toullec. **Comité de rédaction**: Didier Allouch, Marcel Burel, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Betty Chappe, Marc Gallard, Patrick Nadjar.
Correspondants : Marc Shapiro (Los Angeles), Alberto Farina (Italie). **Maquette** : Vincent Guignebert et Jean-Pierre Putters.

Remerciements: Antarès-Travelling, Bac Film, Terence Chang, Victor Chu, Joël Dangol, Michel Darmon, Firmin Dartois, Françoise Dessaigne, Florence Farrel, Claire Forbes, Joëlle François, François Guerrar, Sylvie Jos, Anne Lara, Guenièvre Milliner, Gilles Polinien, Promo 2000, André-Paul Ricci, Joëlle Rameau, Robert Schlockoff, Téléfilm Canada, Jean-Pierre Vincent, U.G.C.

Photocomposition/ Montage: The Mansart's Boys Corporation Flying Circus **Photogravure**: I.G.O. **Impression** : Jean Didier. **Distribution**: N.M.P.P. Tirage: 95.000 exemplaires. **Dépôt légal**: Janvier 1991. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire**: 59956. **ISSN**: 0338 - 6791.

Ciné Fantastique MAD MOVIES

SOMMAIRE

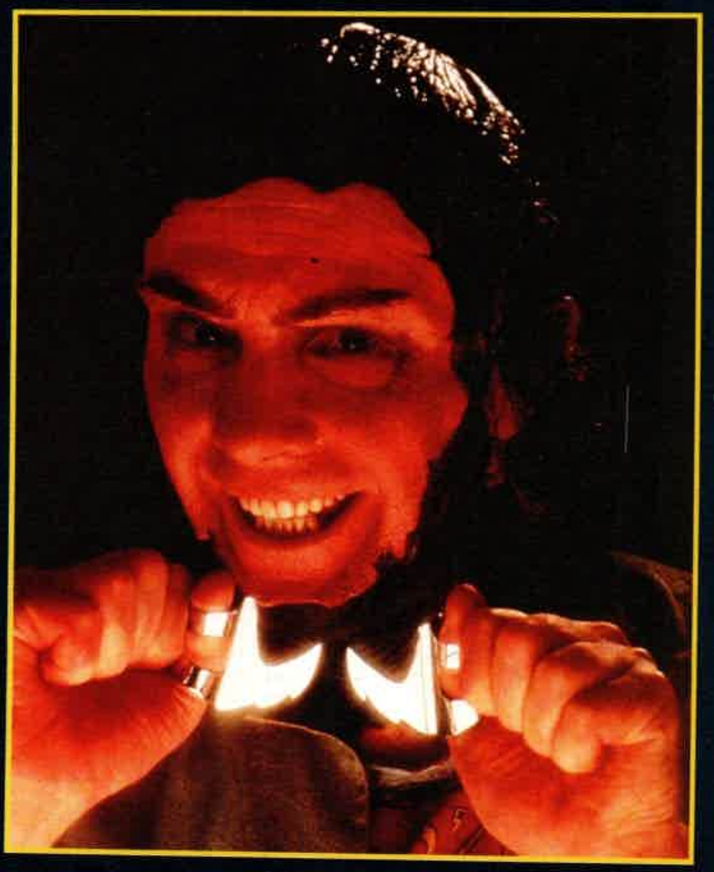
ACTUALITES

ACTUALITES VIDEO

ENTRETIEN

RUBRIQUES

En couverture: illustration de Laurent Melki



CABAL, page 22



LA NUIT DES MORTS-VIVANTS, page 26

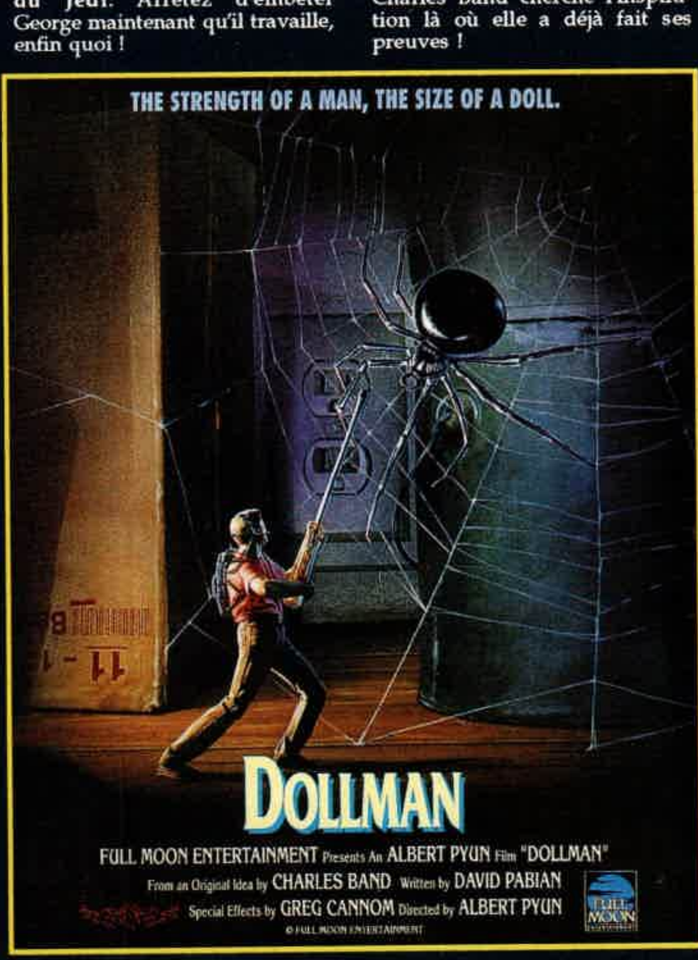
NOTULES LUNAIRES

■ Le mieux, c'est de démarrer tout de suite par une bonne nouvelle : figurez-vous que des rumeurs persistantes laissent entendre que, sans doute ravi par l'article qui lui a été consacré dans le précédent *Mad Movies*, George Lucas envisage très sérieusement de s'attaquer enfin à la seconde trilogie de **Star Wars**. Une bonne nouvelle n'arrivant jamais seule, ce projet viserait à réaliser les trois films simultanément, ceci pour en réduire les coûts de production. Cela se pratique pas mal ces temps-ci, voir **Retour Vers le Futur II et III**, ou les deux **Peter Pan** actuellement en tournage. Date probable de l'échéance : dans cinq ans approximativement. Chouette alors, nous bloquons déjà le sommaire du n°100 pour cet événement. Toullec, à l'attaque !

■ George Lucas toujours. Au terme de cinq années de procès avec la justice canadienne, il sort blanchi d'une accusation de plagiat. On lui reprochait une trop grande similitude avec le scénario de Dean Preston pour la *Fox*, intitulé **Space Pets** (pas de traduction incongrue, merci d'avance, ou alors je vous fais payer des droits d'odeur...), lequel scénario aurait soit-disant inspiré Lucas pour les personnages des Ewoks dans le **Retour du Jedi**. Arrêtez d'embêter George maintenant qu'il travaille, enfin quoi !

■ Charles Band ne mollit pas. Sa boîte, *Full Moon*, semble prendre l'essort qu'a connu *Empire* voici quatre ans. Sont annoncés **Arcade** et **Dollman**, tout deux d'Albert Pyun, qui est en passe de devenir l'un des cinéastes les plus actifs des Etats-Unis. Après quelques films d'action musclés, Pyun revient à ses premières amours, le fantastique. **Arcade** relate le cas d'un nouveau jeu vidéo qui passionne les gosses. Mais le problème vient de son inventeur, un vilain fou qui dirige le jeu grâce à un microprocesseur greffé dans son cerveau. Frappant par l'intermédiaire des écrans de télévision, le timbré fait quelques victimes avant d'être contré par un étudiant... Le film est basé sur une idée de Charles Band en personne, et Greg Cannom signe les effets spéciaux.

■ Idem pour **Dollman**, une variation sur le thème de **L'Homme qui Rétrécit**. Un flic de la planète Arturus (!) se plante sur terre. Tout à fait normal sur sa planète, il ne mesure ici que quelques centimètres. Mais qu'importe, grâce à une arme très puissante, le petit bonhomme entreprend de nettoyer le patelin des maquereaux, dealers, putes junkies, néo-nazis... **Shocker** pour **Arcade, Chérie, J'Ai Rétréci les Gosses** pour **Dollman**, Charles Band cherche l'inspiration là où elle a déjà fait ses preuves !



EDIVORIAZ

Mieux qu'un simple lieu géographique ou que la réunion ponctuelle de personnalités frileusement emmitouflées, Avoriaz signifie surtout pour les amateurs de fantastique la reconnaissance du genre, la consécration suprême, l'acceptation provisoire d'un cinéma habituellement condamné à faire là où on lui dit de faire. Un état de grâce passager et d'autant plus fragile que cette année encore s'affirment certains garde-fous destinés à mieux canaliser cette fureur désordonnée. En effet, après l'apparition d'un "étrange" venu d'ailleurs, pourvoyeur d'un fantastique feutré et bon chic bon genre, on innove aujourd'hui, à Avoriaz, avec des "séances de minuit". Si vous voulez, ça ressemble comme une bête aux programmes TV, sauf qu'ici on fonctionne exactement à contrario. Au petit écran passent à 20 heures 30 les variétés, le feuilleton américain, le grand jeu pour ceux qui ont découpé leur bulletin dans *Télé-star* et *Télé 7 Jours* ainsi que le téléfilm style "je zappe alternatif Cinq/Six et, ô surprise, je retrouve exactement les mêmes choses"...
En revanche, à 23 heures, la supposée intelligentsia pouvant se permettre de veiller tard, dispose, au choix, d'un menu plus raffiné : le débat politique, l'émission culturelle, le film d'art et d'essai (ou parfois d'échec, suivant le cas), ou encore le magazine impertinent autorisé à délirer, puisqu'à cette heure tardive la plupart des travailleurs s'endorment.
Avoriaz préfère jouer la carte inverse en reléguant ses vilains petits canards à l'heure où, en bon invité de marque, vous devez logiquement vous trouver à la soirée sponsorisée dans la boîte "in" du moment. Allez, levez la main, les coupables. Oui, vous là : **Meet the Feebles**, avec votre *Muppet Show* détourné façon porno trash. Et **La Nuit des Morts-Vivants**, alors... Est-ce bien raisonnable tous ces zombies putréfiés sans cravate ? **Henry, Portrait of a Serial Killer** : ah d'accord, un regard lucide et malsain sur la vie quotidienne d'un tueur, rien que ça ! **Singapour Slint**, de la provo réjouissante sur fond bien graveleux , et grec, en plus. Eh bien, et **Frankenhooker** qui ne dit rien ? Sortez des rangs, mon vieux, avec vos tapineuses qui explosent littéralement dans la séquence la plus folklo-dégueu qui se puisse concevoir. Non mais, qu'on reste entre gens du même monde, enfin quoi !
Parviendra-t-on un jour à convaincre les gens bien que le Fantastique c'est surtout une profusion de genres qui en font toute la richesse et la diversité, et qu'il est stupide de dresser des barrières avec un fantastique "salon de thé" pour l'après-midi et un autre, jugé vulgaire pour les fins de soirée ? Non, certainement jamais.
En tout cas, la carte Avoriaz, que dis-je, le label Avoriaz fonctionne encore, puisque chaque boîte de vidéo un tant soit peu sérieuse s'escrime à lancer sa petite collection fantastique sur le marché. Et chacun de courir dans un ensemble émouvant, de peur de louper la saison où tous les média confondus se mêlent de parler de fantastique. Nous aurions d'ailleurs bien tort de cracher dans la soupe, puisque cela favorise du même coup la sortie de quelques chefs-d'œuvre du genre, en faisant passer pour furtivement événementiel un cinéma que nous tentons, nous, de défendre à longueur d'années. Alors qu'importe le procédé puisqu'en fin de compte, c'est tout de même le fantastique qui sortira vainqueur.

Jean-Pierre PUTTERS

■ David Schmoeller est l'un des très rares cinéastes de séries B à ne pas se moquer du public. Après **Tourist Trap, Fou à Tuer** et **Puppet Master**, il récidive dans le genre avec **The Arrival**.. Max Page, âgé de 73 ans, verse de chaudes larmes sur sa jeunesse passée. Près de chez lui s'écrase un météorite d'où s'échappe une force extra-terrestre qui prend possession de lui. Il se réveille à l'hôpital rajeuni d'une quarantaine d'années. Mais le prix à payer est lourd : Max doit se ravitailler en sang et fait ainsi de nombreuses victimes... Un enquêteur du FBI (l'inévitable John Saxon) découvre bientôt le pot aux roses. Le croisement idéal entre **Le Vampire de l'Espace** et **Cocoon** !

■ Le 3ème Œil-Audiovisuel du Carré Amelot propose des stages de formation vidéo. Renseignements et inscriptions à l'accueil, 10 bis , rue Amelot, 17000 La Rochelle. Tél.: 46-4145-62. Contacter Jacky Yonnet.

■ Notre confrère *Fangoria* poursuit la production de petits films d'horreur. Le dernier en date s'intitule **Army**, de Damon Santostefano, et réunit Oliver Reed et la revenante Elke Sommer. Mais qu'est-ce qu'attend *Mad Movies* pour en faire autant ? On se le demande encore.



KILLER



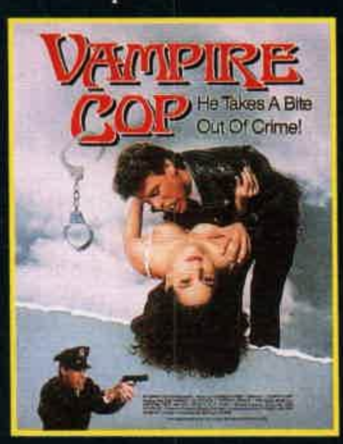
Sur les traces du désormais fameux **Henry : Portrait of a Serial Killer**, le jeune Tony Elwood se prend lui aussi d'amour pour un cinglé virtuose de l'arme blanche, Burke, un psychopathe parcourant les Etats-Unis. Pourquoi tant de haine ? Simplement parce que notre homme, étant gosse, a découvert sa maman pieutant avec son amant, un policier. Abusé par le représentant de la loi, le bambin saisit son pistolet et liquide aussi sec le couple. Après ce prometteur début de carrière, Burke est opéré par des praticiens avant-gardistes. Ceux-ci lui perçent un trou dans la tête afin que ses démons se tirent ailleurs. Pour mieux prouver leur théorie, ils donnent au fou un gros révolver et lui demandent de se livrer au jeu de la roulette russe... Quelques années plus tard, Burke est toujours aussi maboule. Trois étudiantes assistent à un de ses meurtres ; Burke se fait un devoir de les pourchasser... Pour avoir étroitement participé aux effets spéciaux d'**Evil Dead 2, Cat's Eye** et **Dracula's Widow,** Tony Elwood donne volontiers dans les charniers bien dégoulinants. Il vise avant tout le choc visuel tout en entretenant un climat malsain. **Killer** est aussi bien salué par la critique officielle que par Sam Raimi, qui soutient activement l'un de ses poulains.

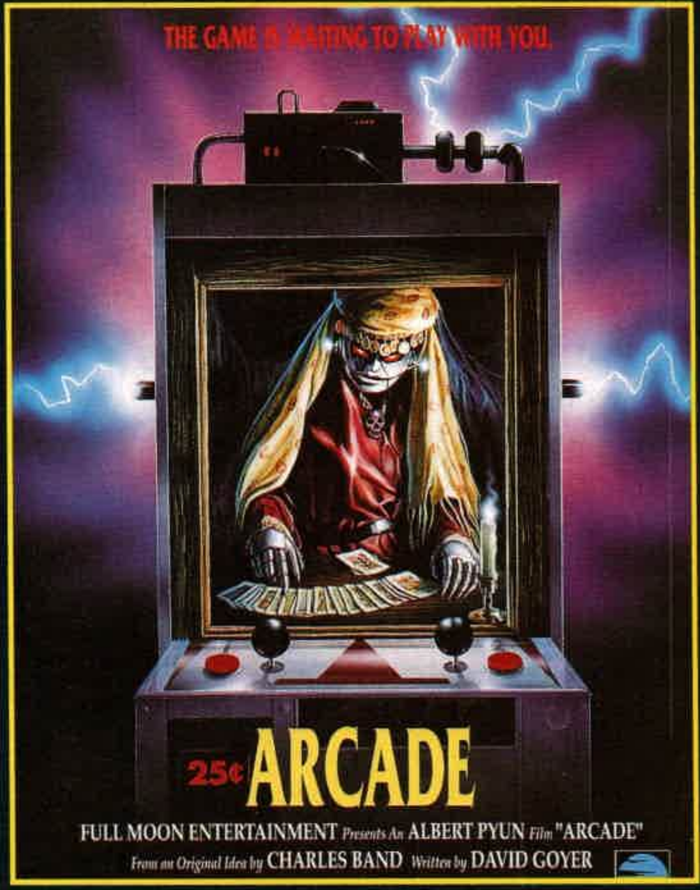


■ Dawn Steel produira pour *Disney* la suite de **Chérie, J'ai Rétréci les Gosses**, qui sera réalisée par Jeremiah Chechick (**National Lampoon's Christmas Vacation**). Pour des raisons stratégiques, le film sortira en été 92... en même temps que **Batman II.** *Disney* espère refaire le même coup que le premier, qui avait accompagné la sortie de **Batman**, sans qu'aucun des deux ne trouve à s'en plaindre. Dans cette suite, Rick Moranis rate une nouvelle expérience et transforme son dernier bambino en géant. Alors, vous voyez bien que c'est pas toujours la même chose !

■ De la série Z comme on l'aime. Donald Farmer (**Cannibal Hookers** et des gâteries de ce calibre) récidive avec **Vampire Cop** qui serait le croisement entre Dirty Harry et Batman. Son héros est l'officier Lucas, un agent qui insiste pour travailler de nuit. Coïncide avec le début de ses rondes nocturnes la mort de plusieurs malfrats retrouvés avec de petites morsures au cou ! Parallèlement à ce nettoyage des bas-fonds, Lucas utilise ses super pouvoirs de vampire pour contrer un baron de la drogue. Le vampire au service de la justice, on aura vraiment tout vu !

■ Le producteur Mark Forstater (**X-Tro**) annonce un projet pour le moins curieux, **Hair of the Dog**. Il s'agirait d'un croisement entre les vieux films de loup-garou et **Terminator** ! Donc, à priori, un croisement dangereux. Pour rester dans ce domaine du projet délirant, on annonce **Zadar : Cow from Hell** (Zadar la Vache de l'Enfer. Ou Radaz l'héroïne vachement infernale !) de Robert C. Hugues, qui met en scène un réalisateur de films d'horreur s'en allant tourner une parodie de **La Nuit des Morts-Vivants** dans une ferme pour le moins spéciale...





■ Paradoxalement, **Star Trek VI : The First Adventure** devrait clôturer la série cinématographique. Son tournage, en avril prochain, coïncidera avec le 25ème anniversaire de la première apparition de l'Enterprise sur les petits écrans. Nicholas Meyer, réalisateur du second volet, écrit actuellement l'histoire qu'il tournera lui-même. Il n'a pu cacher à nos Mad reporters qu'on y verrait enfin Spock amoureux. Allons bon !

■ Un club spécialisé dans le fantastique et la science-fiction vient de s'ouvrir en Suisse. Il s'agit de *Fantasy Club*, qui met à disposition des amateurs B.D., romans, revues spécialisées, et propose diverses exposition d'affiches, jeux ou gadgets. Tout renseignements au Fantasy Club, C/O Jean-Marc Detrey, rue à Thomas 17, 1530 Payerne, Suisse.

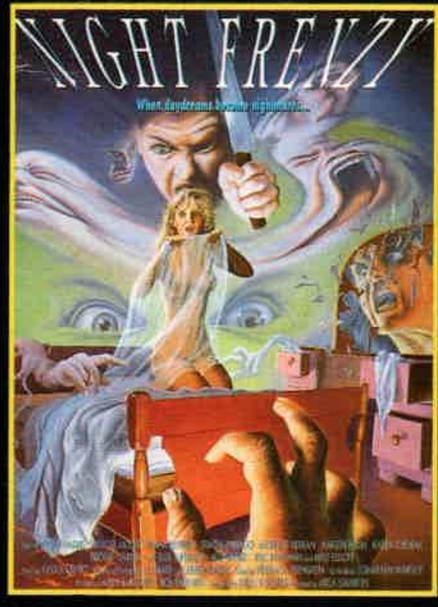
■ Silence on tourne ! Larry Cohen n'a pas compris pourquoi le silence persistait sur le tournage de **The Heavy**. Tout simplement parce que la vedette du film, David Carradine, était absente et a déclaré forfait le premier jour sans prévenir. Il devait être confronté à son frangin, Keith. Ah si papa Carradine était là, il lui foutrait une de ces raclées...

■ Le fils de Nina a besoin d'un père, mais Nina se pose des questions sur son identité. Ne s'agirait-il pas de ce charmant jeune homme aux dents longues qui ne sortait que la nuit et adorait lui faire des suçons dans le cou ? David Price vient de terminer **To Die for II : Son of Darkness.** Avec Steve Bond, Scott Jacoby, Jay Underwood et Amanda Wyss.

■ Parmi les séquelles les plus folles de ce début d'année, on relève surtout **Les Oiseaux 2** directement tourné pour la télévision. Avec les fils des premiers oiseaux, sans doute... Après les suites données à **Psychose**, les inconditionnels d'Alfred Hitchcok devraient souffrir un maximum..

■ La série **Hurlements** en arrive vaillamment à son opus 6 avec **Howling VI, the Freaks** de Hope Perello. Toujours l'histoire d'un jeune homme victime d'une malédiction qui le transforme en loup-garou les nuits de pleine lune. Il découvre lors d'un carnaval dans un bled perdu de Californie le responsable de ses malheurs, un certain Harker, règnant sur un bataillon de monstres de foire. Le sieur Harker est en fait un vampire... *(ceux qui avaient lu Bram Stoker s'en doutait déjà, il faut dire...)* *"**Howling VI** combine pour la première fois l'horreur des vampires à la terreur du loup-Garou afin de créer un film commercial unique dans les annales"* annonce pompeusement une pub ringue et prétentieuse.

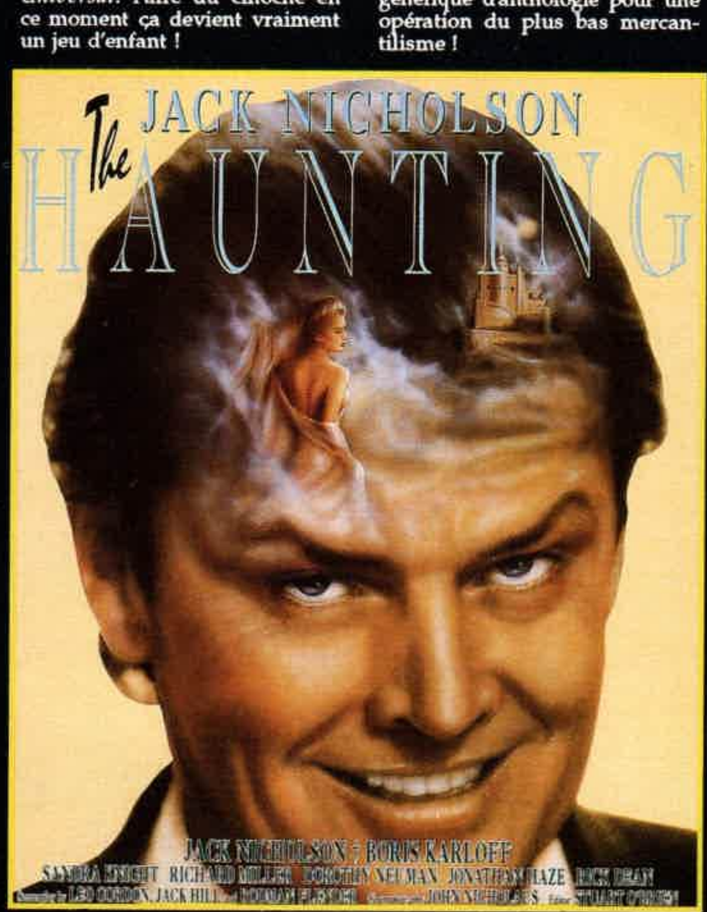




■ Sacré Roger Corman ! Il trouve toujours moyen d'exploiter une situation mille fois décrite sous toutes les coutures : des donzelles persécutées par un maniaque. Elles sont cinq, dans le **Night Frenzy** de Arch Stanton, à tenter d'éviter les coups de couteau, hache et tronçonneuse d'un gros type mal intentionné. L'affiche du film joue la parenté avec les **Freddy** mais la ruse du producteur ne trompe personne, nous avons bien affaire à un psycho-killer. Le slogan en promet de belles : "When daydreams become nightmares". On commence à connaître...

■ Le Canadien André Pelletier hésite encore entre divers titres pour son dernier film : **Voodoo Dolls** (c'est bien, ça !), **White Darkness** (tu m'expliqueras comment l'obscurité peut être blanche - *Allons, San Helving, pas de mauvais esprit...*), ou **The School** (classique). Le scénario apparaît simple : une petite créature sème la panique dans un pensionnat de jeunes filles. Euh, espérons que la petite chose n'appartienne pas à un exhibitionniste ! (*San Helving, allons ! Sans compter qu'en ces temps frisquounets, il attraperait du mal, le pauvre !*). En tout cas, ce n'est pas non plus Chucky, lequel se voit déjà réquisitionné par le scénariste Don Mancini, pour un **Child's Play III** chez *Universal*. Faire du cinoche en ce moment ça devient vraiment un jeu d'enfant !

■ Les ruses du même Corman pour vendre ses produits n'en sont pas moins roublardes. Réalisé en 1963 sous le titre **The Terror**, **The Haunting** avait toujours été annoncé comme une réalisation de Roger Corman. Ce dernier, désireux de tirer avantage des débutants qui se sont succédés derrière la caméra, décide aujourd'hui de refaire une beauté au générique du film. Du coup, **The Haunting** se trouve signé par Roger Corman, Francis Coppola, Jack Nicholson (la vedette du film aux côtés de Boris Karloff), Monte Hellman et Mark Griffith ! Corman aurait pu rajouter Jack Hale, Jack Hill et Dennis Jacob, lesquels ont également mis en boîte quelques séquences. Un générique d'anthologie pour une opération du plus bas mercantilisme !



■ **Silent Night, Deadly Night 4, Initiation** ne ressemble vraiment pas aux précédentes aventures sanglantes du Père Noël assassin. Réalisé par Brian Yuzna, le film pourrait très bien se titrer **Society 2** tant les similitudes entre les deux films sautent aux yeux. D'autant qu'à part quelques guirlandes et deux ou trois sapins, rien n'évoque Santa Claus. Nous sommes ici conviés au dépucelage d'une jeune femme par une confrérie de sorcières. Et celles-ci emploient les grands moyens, c'est-à-dire une sorte de grosse larve phallique qui s'introduit dans le corps de l'héroïne. Cafards géants, métamorphoses particulièrement gerbantes, viol collectif dans une chambre froide entre des quartiers de viande et sous des éclairages bien glauques... Brian Yuzna met le paquet et fait encore mieux que **Society**. Avec toujours la participation du maquilleur dément, Screaming Mad George...

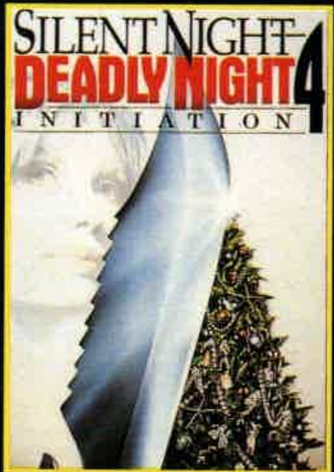


■ **Prototype** ressemble étrangement à **RoboCop**. Nous sommes au 21ème siècle et la toute puissante multinationale *Zeta Corporation* contrôle tout Los Angeles. Le crime est seulement représenté par le terrible gang de Zorn, lequel liquide la femme du flic Paul Richmond. Ce dernier est aussitôt recruté pour tester une armure d'un modèle révolutionnaire qui le rendrait invulnérable... Ce **prototype** porte la signature d'un certain George Temple et rien ne semble le différencier d'un certain **Rotor** de glorieuse mémoire ! (ce pauvre Rotor, abandonné aux mains terribles du sinistre Prout Proutor, nos lecteurs fidèles s'en souviennent bien certainement...).

■ *Geffen Filmm Prod.* a acquis les droits de la trilogie d'Ann Rice, **An Interview With a Vampire**, **The Vampire Lestat** et **Queen of the Damned**, qui en sont au stade de la préproduction.

■ Anthony Hickox vient de terminer le scénario de **Wax Works II : Lost in Time** qu'il réalisera à partir de janvier 1991. **Night Eyes II** est en cours, par Rod McDonald, avec Andrew Stevens. Terminons par **Omega Cop II : The Challenge**, d'Alan Roberts, avec David Carradine.

■ Des bandes de vampires luttent pour contrôler une substance rare dans **Nightland**, en préparation chez *Paramount* (*merci pour toutes ces généreuses précisions, San Helving, c'est vraiment trop...*). En tout cas j'en sais pas plus pour l'instant.



■ Rien n'a filtré pour l'instant sur **The Guyver**, en tournage depuis le 17 octobre à Los Angeles (*Vous voulez dire par là, mon cher San Helving, que nous en savons encore moins que sur le film précédent. En somme, on ne sait rien, alors ?*). Sinon que c'est une production de Brian Yuzna, réalisée par Screaming Mad George et Steve Wang sur un scénario de John Purdy, interprété par Mark Hamill et David Gale. Prometteur n'est-il pas ? (*tais-toi, tu m'as fait peur...*).

■ Le Sergent Rock que devrait incarner Arnold Schwarzenegger ou Bruce Willis use bien des scénaristes. Après Steve De-Souza et David Peoples (**Blade Runner**), c'est Jeffrey Boam (**L'Aventure Intérieure**) qui s'est mis à plancher sur l'adaptation de cette bande dessinée guerrière décrivant les exploits d'un véritable super-héros de la deuxième guerre mondiale. John McTiernan, croulant sous les projets depuis le succès de **A La Poursuite d'Octobre Rouge** cède le fauteuil de réalisateur à Robert "Rabbit" Zemeckis.

■ Al Pacino deviendra-t-il le grand méchant du cinéma hollywoodien des années 90 ? Après avoir été le terrible gangster adversaire de Warren Beatty dans **Dick Tracy**, il sera le vilain de **The Shadow** d'après une bande dessinée et plusieurs sérials.

■ Question BD à l'écran, le projet **The Rocketeer** de Joe Johnston (**Chérie J'ai Rétréci les Gosses**) se met sérieusement en place. Jennifer Connelly en sera la vedette féminine. Jennifer Connelly jouait les adolescentes dans **Phénoména** et **Labyrinth**. Elle ne l'est plus actuellement, et vous pouvez vous délecter de sa beauté éthérée et de ses seins évocateurs dans le torride **Hot Spot**. Evidemment ça passe très vite à l'écran, et il ne faut pas louper la séquence.

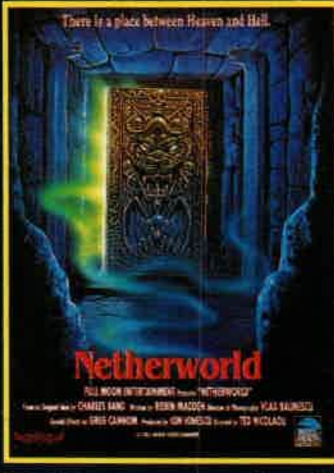
■ Mel Gibson va produire et interpréter le rôle de Daniel dans... **The Rest of Daniel**. En 1939, un pilote d'essai perd l'amour de sa vie et, au lieu de se suicider, se propose pour une expérience cryogénique. Cinquante ans plus tard, on le décongèle et il devient l'heureux géniteur d'une flopée d'enfants. Comme quoi la semence se conserve bien au froid.

■ Nouvelle association Dario Argento/Michele Soavi pour **The Sect** qui continue dans la veine de **The Church**. On retrouve avec plaisir Herbert Lom partageant la vedette avec Kelly Leigh Curtis. Idem pour George Romero et Stephen King, qui se réunissent pour **The Dark Half**, chez *Paramount*, avec Timothy Hutton et Julie Harris.



■ Après un **Nightmare Concert** autobiographique, Lucio Fulci continue de rattraper le temps perdu par ces deux ans de maladie. Tandis qu'il pense très sérieusement à un **Croc Blanc** à New York, le réalisateur de **L'Au-Delà** termine **Voices from Beyond**. Toujours hanté par la représentation physique de la mort, Lucio Fulci met en scène un riche type allant sur ses 50 ans crevant d'une hémorragie interne. Depuis le caveau, il ordonne à sa jeune fille de découvrir le responsable de son décès et de le tuer. Du gore, du suspense "à la Hitchcock", Fulci ne change pas son fusil d'épaule.

■ Réputée pour ses nanars genre ninja au rabais avec Richard Harrison, qui s'apercevait à peine qu'on lui faisait tourner six films au lieu d'un, la firme de Hong Kong et de Taïwan, *IFD Films and Arts Ltd.* se permet désormais du fantastique. Après les deux **Catman**, voici **Thunder Kids 3 : Hunt for Evil** de Alton Cheung avec Allison Lundgren (!) et des enfants zombies impliqués dans une histoire de kidnapping, menée par un détective hanté par le fantôme d'un adversaire. Quant à **Zodiac American 3 : Kickboxer from Hell**, du même Alton Cheung, il narre les aventures d'un teenager doté d'une épée magique que convoitent les forces du mal. A ce niveau, on n'ose plus dire que c'est mauvais !



■ Il est tout content, le petit Josh, quand il reçoit en cadeau pour son 18ème anniversaire, une splendide villa au sud de l'Italie. Ne lui dites surtout pas qu'il s'agit en fait d'une ruine, anciennement construite sur une des portes de l'enfer. Charles Band vient encore de découvrir une porte satanique pour les besoins de **Netherworld**. Cela doit commencer à en faire un paquet. Attention aux courants d'air.

■ Incroyable ! Le très respectable et parfois effrayant **Black Rainbow** de Mike Hodges avec des comédiens connus comme Rosanna Arquette, Tom Hulce et Jason Robards ne trouve pas de distributeur aux Etats-Unis. L'habile mélange d'écologie, de thriller et de spiritisme ferait-il peur à ce point ? La critique de *Variety* ("*Black Rainbow est le film le plus terrifiant de l'année*") ne sert manifestement à rien !

■ H.P. Lovecraft à l'honneur chez *Scotti Bros* (Mister Sylvie Vartan, celle qui dure plus longtemps. - *Attention, tu confonds avec Varta, là.* - Ah oui, merci Boss, quelle sagacité ! - *C'est pour ça que c'est moi le boss, mon petit...*). Dan O'Bannon réalise **Shatterbrain** avec Chris Sarandon. Le scénario de Brent Friedman s'inspire de "L'Affaire Charles Dexter Ward", déjà à la base de **The Haunted Palace/La Malédiction d'Arkham**, de Roger Corman. Ce dernier, parlant déjà d'un **Frankenstein Unbound n°2**.

■ Plus fort que l'Aéropostale... le Steve J. Postal. Nous avions laissé la dernière fois notre héros en plein tournage de quatre films. Eh bien, jamais quatre sans six, deux nouveaux projets sont en cours. Après son immortel **Vampire in the Closet**, voici venir **Vampires from Outer Space**, avec Alan Ramey, Angela Shepard, Maurice S. Postal et Dawn Chappel (voir numéro précédent) et **Vampires Always Ring Twice**, avec exactement le même générique. Les tournages doivent être surréalistes : "*On est dans le Closet ou dans l'Outer Space dans cette séquence ?*". Réputé pour utiliser cette technique, Jésus Franco se fait ici franchement dépasser.

San HELVING

ILS ONT OSE !

Chantal Goya (déjà, on se marre...) et les Goyettes. Les Goyettes sont de super-nanas sexy qui dansent en mesure (tout du moins lorsque tout se passe bien) derrière notre Chantal. Laquelle, bien évidemment, désire ainsi évoluer en même temps que le goût de son public enfantin (si on peut appeler ça évoluer, bien évidemment). A quand France Gall et ses Galettes, Michel Berger et ses Bergères, ou carrément Tino Rossi et ses Tinettes (Ah non, les mecs, il est mort, lui, vous respectez vraiment rien !).

Le mercredi 5 décembre à *Nulle Part Ailleurs*, ça délirait pas mal. Jérôme Bonaldi faisait son petit numéro habituel de pourvoyeur en gadgets bizarroïdes. Et bien sûr, plus c'est délirant et inutile, plus ça le ravit. Le voilà donc, ce jour-là, en train de nous montrer la foultitude de trucs idiots sortis pour accompagner le film **Les Tortues Ninjas** (pour ceux qui ont la chance de ne pas l'avoir vu, je résume : de jeunes cons s'attaquent à de grands méchants cons sur un scénario gol. Ah oui, j'oubliais, les jeunes cons ce sont des tortues). Fabrice Lucchini, l'invité du jour, lui cassa complètement son coup en lui demandant sérieusement ce qui l'excitait là-dedans. Et le brave Jérôme, à chaque interruption de reprendre bravement : "*Oui, alors, les tee-shirts tortues, les classeurs tortues, les yaourts tortues (véridique !), les taille-crayons tortues, etc...*". Quand cessera-t-on de s'extasier sur n'importe quelle soupe saumâtre, sous prétexte que ça a fait un malheur aux States ? Tout comme Lucchini, nous n'obtiendrons sans doute jamais la réponse. Intellectuellement fourbu, je zappais sur la troisième chaîne. Et là... Ah, au secours : des monstres...

Même jour, donc, un peu plus tard : A la fin de *La Classe*, où certains cancres balancent quand même pas mal leur sujet, il faut le reconnaître, on a droit à une chanson. Chouette alors, vas-y Souchon. Ah non tiens, c'était Les Musclés. Vous connaissez tous sans doute ces fils spirituels de Rika Zaraï et de Bézu réunis, à l'humour bien lourd et franchouillard (pléonasme), héros par ailleurs d'un sitcom consternant chez Dorothée. Ils barissaient ce soir-là une bluette sur un rythme bien pompier, vantant la France du dimanche matin avec une verve inoubliable. Les paroles chantent encore dans nos têtes : "Vive la France, vive l'amour et vive nous, les copains qui viennent boire un p'tit coup. Le dimanche matin, ça fait du bien, etc..." Je me suis évanoui avant la fin, dommage. Quand je pense qu'on a supprimé la peine de mort, c'est dur... Enfin, on pourra toujours les enfermer pour aliénation mentale, avant qu'ils ne contaminent les autres. C'est déjà ça !

L'Abbé Pierre, que nous respectons très fort, par ailleurs, s'affiche avec des 3m sur 4 dans le métro, et son clip contre la misère et le racisme repasse à la télé. Ce qui nous amuse là-dedans c'est que le clip a été tourné avec le concours de la chorale de Dreux. Vraiment un comble !

Ils ont osé partir en beauté à l'aube de 1991, avec un numéro 90 en marge, marquant, cérébral et émouvant (pour les uns. Car certains emploient d'autres adjectifs). *Starfix* disparaît des kiosques - pour combien de temps ? - et c'est un peu du cinéma que nous aimons aussi qui s'évanouit. Peut-être à un de ces jours, et bonne chance.

"Ils ont osé !" a osé changé de place, vu que *Mad'Gazine* s'éclipse momentanément. Du coup San Helving n'est pas content sous prétexte qu'on lui bouffe son espace. Oui, lui, là

Scoop en béton sur TF1, le samedi 1er décembre pour le percement en direct du tunnel sous la Manche (béni par l'Abbé Channel. Son collègue, Nédictine, n'ayant pu finalement se libérer). Ils n'ont même pas hésité à couper *Tournez Manèges*, c'est dire ! Mais le comble ce fut pendant le journal de 13 heures présenté par le distingué Ladislas de Hoyos (ollé !) qui interrogeait le sieur (une huile !) Michel Chevallet. Avec lyrisme il nous déclara sans rire que l'événement rejoignait dans sa grandeur le premier pas de l'homme sur la lune (ben tiens !) et que le tunnel représentait "la onzième merveille du monde". Euh, Michel, tu nous rappelles les 8, 9 et 10ème, pour voir ? Histoire d'enfoncer le clou, il n'a pas hésité à se présenter chez les british avec un béret basque et une baguette sous le bras. Soit c'est de la grosse bêtise, soit du second degré, va savoir... Quelques jours plus tard Margaret Thatcher démissionnait. Pour nous, les deux affaires sont sûrement liées.

Arrêtez de charrier la télé, parce que les présentateurs ont quand même parfois des problèmes d'argent. Regardez Dechavanne, par exemple, obligé d'aller élire Miss Niagara pour arrondir ses fins de mois. Comment ? Non, c'est pas des vannes, c'est même écrit dans le journal.
Mine de rien, si on élisait Miss Mouvise, juste pour mater les gonzesses ? (Choeur des journalistes : "*Oh oui, oh oui, Tonton Mad*...). Bon, d'accord, mais bouclez déjà le Spécial Avoriaz, on verra après.



Le 4 rue Mansart, a big soap-opera featuring John P. Putters as the sympathic Publication Director, Mark O'Tullech as the wonderful Senior Coordinator, Vince "Guy" Newbourg as the terrible Art Director, Didier Allouch as the frenchie Traductor and Mars El Bourel as the guest-star from Morlaix.
Résumé des épisodes précédents : John P. Putters sirote son Nescafé les pieds sous le bureau se demandant encore comment il peut se débarrasser de Jack Lyne, une perverse créature connue pour offrir des gâteaux au chocolat empoisonnés. Vince "Guy" Newbourg, bras droit et homme de main gauche, sort de ses 14 heures de sommeil quotidiennes pour lui venir en aide. Ses armes, la grimace qui tue et le pet qui pue. Mais Jack Lyne s'accroche dur même lorsque Mark O'Tullech emploie les grands moyens en osant un "Alors, ça boum, Erang ?" consternant. Didier Allouch, désespéré, s'éloigne alors en rêvant de décrocher le Gazillon au flipper du café du coin. Non vraiment, Jack Lyne sappe le moral du 4 rue Mansart et rien, désormais, ne tourne plus rond. La preuve, Mars El Bourel nous annonce qu'il ne pleut plus en Bretagne... mais qu'il neige.
Suite du 4 rue Mansart dans deux mois avec un épisode cauchemardesque : "Two fingers of Mark O'Tullech have been cut by a glass !!!"

Tonton MAD (in France)

HAXAN LES SORCIERES

Plutôt qu'une œuvre romancée sur le démon et ses anges maudits, **Haxan, les Sorcières** utilise la forme documentaire pour nous livrer une chronique sur le vif de la sorcellerie, et surtout de son ennemi irréductible, le terrible inquisiteur.
Génialement visionnaire et un tantinet machiste, Christensen compose des images insensées, de véritables tableaux vivants, pour illustrer de frénétiques sabbats ou d'impensables scènes de torture. Tout en prétendant dresser une fresque historique de la sorcellerie, il se complait longuement à montrer ce que répand la rumeur populaire avec tout ce que cela comporte d'extravagances, d'érotisme refoulé, et surtout de lieux communs (sorcières chevauchant leur balai, fumeuses recettes de philtres secrets, messes noires ou accouplements avec les démons).
Mais le grand sujet de Christensen, sa jouissance suprême pourrait-on dire, reste tout de même la dénonciation constante de la religion dans ces affaires de sorcellerie, et la mise en situation complaisante de moines paillards et jouisseurs, ou au contraire visiblement fanatisés par la frustration sexuelle (voir combien la psychanalyse explique souvent les agissements à la fois des bourreaux et des victimes). En fait, les "sorcières" montrées ici, abstraction faite de toute imagerie populaire folklorisée, apparaissent surtout comme de pauvres créatures innocentes tombant dans les pièges grossiers des religieux prêts à toutes les tromperies, et semblent davantage souffrir du classique syndrome d'hystérie que de la possession diabolique.
Réjouissant dans sa mauvaise foi volontaire, le film impressionne souvent et, bien que réalisé en 1922, se permet tout de même d'invraisemblables effets spéciaux à la Méliès conférant une dimension folle et échevelée à certaines séquences surréalistes illustrant les pratiques démoniaques.
Un bien bel exercice de style, à la fois cruel, naïf et sadique, une gourmandise rare pour l'athée frénétique (que je suis) et une recherche esthéthique impressionnante où le travail sur le noir et blanc, l'ombre et la lumière, élève l'œuvre au niveau de la véritable peinture cinématographique.

Jean-Pierre PUTTERS

Haxan. Suède. 1922. Réal. et scén.: Benjamin Christensen. Phot.: Johan Ankerstjerne. Prod.: Ernest Mattison, pour SvenskfilmIndustri. Int.: Tora Teje, Johan Ankerstjerne, Maren Pedersen, Oscar Stribolt, Clara Pontoppidan, Elith Pio, Benjamin Christensen, Emmy Schoenfeld et Karin Winther. Durée 1H20. Dist.: Les Accacias Ciné-audience. Sortie Paris prévue le 23 janvier 1991.



L'EXPERIENCE INTERDITE



Une caméra aérienne survole la baie de New York et s'arrête sur un jeune homme qui annonce : "C'est un beau jour pour mourir"... Quelques heures après, il meurt, puis revient à la vie. Ils sont encore trois à tenter l'expérience interdite. Par soif de voir, par esprit compétitif et désir de surenchère. Deux, quatre, dix minutes dans l'au-delà, un autre monde qui réveille des souvenirs sombres, enfouis en chacun des apprentis sorciers. Nelson Wright et la mort accidentelle d'un enfant, Rachel Mannus et le suicide de son père, Joe Hurley et toutes les femmes qu'il a manipulées, David Labraccio et la petite fille noire qui fut le souffre-douleur de son enfance...
L'Expérience Interdite donne un sens au fantastique, justifie magistralement le choix de son sujet. Nous ne sommes pas dans les enfers de Dante, ni dans ceux de Spielberg. Nous sommes dans un monde clos, bâti autour de quelques personnages, un microcosme presque essentiellement nocturne, irréaliste, évoluant au rythme des interventions de "rêves" autrement plus terrifiants que ceux des ados d'Elm Street. On peut voir **L'Expérience Interdite** et frémir de l'angoisse du passé. On peut voir **L'Expérience Interdite** et jouir de l'élégance de la mise en scène cinémascopée de Joel Schumacher, de l'intelligence du propos, d'un casting impeccable.
Tant sur le fond que sur la forme, il est un film dont on se souvient, un film qui titille certaines zones inexplorées de l'inconscient. Un film qui apporte quelque chose et qui régale les yeux. Rarissime.

Marc TOULLEC

Flatliners. USA. 1989. Réal.: Joel Schumacher. Scén.: Peter Filardi. Dir. Phot.: Jan de Bont. Mus.: James Newton Howard. Prod.: Michael Douglas & Rick Bieber/Columbia. Int.: Kiefer Sutherland, Julia Roberts, Kevin Bacon, William Baldwin, Oliver Platt, Kimberly Scott, Joshua Rudoy... Dur.: 1 H 54. Dist.: Columbia/Tri-Star. Sortie nationale prévue le 9 janvier 1991.



LA FEMME DU MARCHAND DE PETROLE



Remarqué à Avoriaz l'an dernier, **La Femme du Marchand de Pétrole** est un film malin. Parce qu'il détourne ironiquement le lourd académisme du cinéma soviétique, parce qu'il frappe dans les tibias de la bureaucratie stalinienne avec un mordant et une hargne contenus, parce que l'ultra-réalisme dérape constamment vers l'imaginaire... Alexandre Kaidanovski, le réalisateur, élève de Tarkovski, mêle adroitement humour, surréalisme et critique sociale. Un juge mène une enquête sur la corruption dans une petite ville d'URSS. Il croise des personnages bizarres et retrouve son frère, chirurgien brisé devenu livreur de pétrole. A vrai dire, **La Femme du Marchand de Pétrole** demande des efforts constants de compréhension. La réalité, le passé et le rêve, se mélangent allègrement sans que le cinéaste prévienne de ses allers-retours. Il suffit que l'un des protagonistes emploie des propos imagés pour que ceux-ci se matérialisent immédiatement. Entre le kitsch lithurgique et des visions outrageusement épurées à la Tarkovski, Kaidanovski trouve le juste point d'équilibre. Fantaisiste sous des extérieurs sombres, **La Femme du Marchand de Pétrole** accumule les situations inattendues. Le film va toujours où on ne l'attend pas. Vers les effets spéciaux, l'érotisme discret, la violence barbare et le documentaire. Les dernières images situées dans un hôpital psychiatrique insalubre remuent par leur indiscrétion. A voir sauf si vous limitez votre répertoire fantastique à deux ou trois grosses productions américaines.

Marc TOULLEC

Jena Kerossinshika. URSS. 1988. Réal.: Alexandre Kaidanovski. Scén.: Alexandre Kaidanovski. Dir. Phot.: Alexei Rodionov. Mus.: A. Goldstein, Bach, Bethoven, Mozart, Schubert. Prod.: Studios Mosfilm. Int.: Alexandre Balouev, Anna Miasedova, Vitautas Paukchte, Serguei Veksler... Dur.: 1 H 35. Dist.: Claire Films. Sortie Paris prévue le 16 janvier 1991.





UNE COLLECTION FANTASTIQUE

SATURDAY NIGHT ... GIRL

MOTHER'S DAY

C'ÉTAIT UN TENDRE

UNE VIE MISÉRABLE

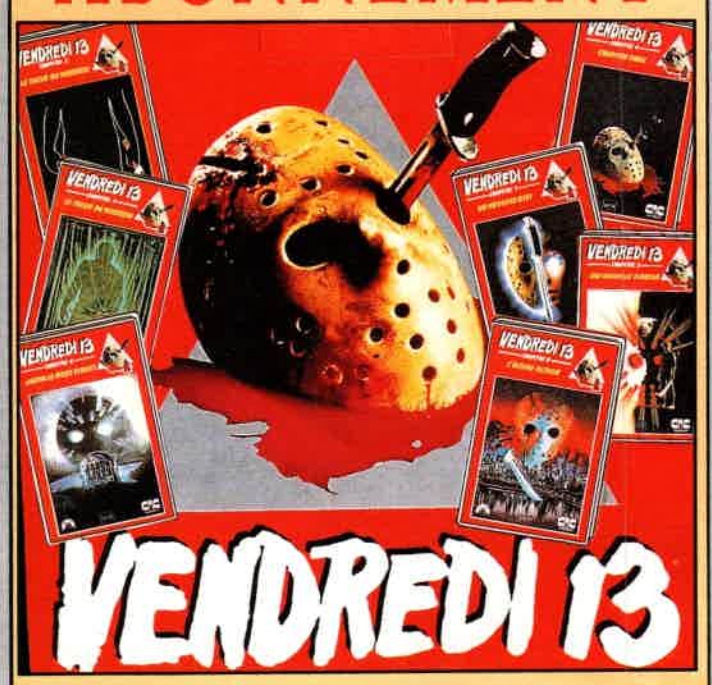
L'ÉVASION

LE GRAND DÉPART

VERSION FRANÇAISE

Proserpine

ABONNEMENT



Non content du bonheur intense de recevoir à domicile et au réveil votre numéro encore tout chaud, l'abonnement vous donne droit à des cadeaux. Décidément, pour les étrennes, n'hésitez plus, faites-vous offrir, ou offrez vous-même, un abonnement à *Mad Movies*.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100F pour une année complète (six numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris

Pour l'étranger : 120F. (envoi par avion : 200F). Tout règlement : par mandat international exclusivement.

VENDREDI 13, CHEZ VOUS, GRATUITEMENT !

Pour les 100 premiers à nous faire parvenir votre abonnement, nous offrons gratuitement une K7 VHS, au choix, d'un des films de **Vendredi 13** sorti chez *CIC Vidéo*. Nous indiquer votre préférence au moyen du sigle V2 (*Le Tueur du Vendredi*), V3 (*Meurtres en 3 Dimensions*), V4 (*Chapitre Final*), V5 (*Une Nouvelle Terreur*), V6 (*Jason le Mort-vivant*), V7 (*Un Nouveau Défi*), V8 (*L'Ultime Retour*). Indiquez seulement "V2" ou "V3", etc. (Attention, le N°1 n'est pas disponible).



Pour tous les suivants, et sous réserve que vous le réclamiez sur le bon de commande, nous vous enverrons le roman de Stephen King, *Chantier*, à paraître aux Editions *J'ai Lu*. Le cruel récit d'un citoyen ordinaire sombrant dans la folie. Tous ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM ____________________ PRENOM ____________________

ADRESSE ____

____

Désire m'abonner pour un an à Mad Movies. Règlement joint, par chèque ou mandat lettre.

AVIS CHIFFRES

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.
D.A.: Didier Allouch. M.B.: Marcel Burel. V.G. : Vincent Guignebert.
J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.T.: Marc Toullec.

	DA	MB	VG	JPP	MT
Arachnophobie			1	2	
Cabal	2	5	1	4	5
Chucky, la Poupée de Sang			0	2	2
La Créature du Cimetière					3
L'Echelle de Jacob	3		3		4
L'Exorciste, la Suite			4		4
L'Expérience Interdite	4		0		5
La Femme du Marchand de Pétrole	2	3	2	2	4
Frankenhooker	3	4	4	4	4
Hardware	4	3	3		4
Haxan, Les Sorcières	2	3		4	
Henry, Portrait of a Serial Killer			5		5
Meet the Feebles	1	4	4	4	4
Moon 44					3
La Nuit des Morts-Vivants					4
Paperhouse	4	5		5	6
Parents	4	5		4	5
Le Secret de Sarah Tombelaine					1
Tales from the Darkside	3	4	0		3
Le Temps des Miracles			1	2	
Two Evil Eyes	2	3			2
Warlock	1	2	0	1	2
White Room	3		5		
Wings of Fame			5		

QUESTIONNAIRE

Abondance de réponses "constructives" pour notre questionnaire du précédent numéro. Nous en tenterons une habile synthèse très prochainement, la place nous manquant dans ce présent numéro. Voici déjà la liste des lecteurs ayant gagné l'abonnement promis : Henri Djendoubi (Grisolles), Martine Marteau (Beausoleil), Pascal Hervé (Franois), Thierry Chango (Saint--Girons), Jean-Luc et Emmanuel Burgan (Rouen), L.P. Guiochon (Gif-sur-Yvette), Christophe Lapierre (Montataire), Anne et Gilbert Dalle (St-Mihiel), Isabelle Kulifer (Romainville), Pascal Bray (Arpajon), Fabrice Nadeau (Trappes), Eric Junca (Avignon), Yann Chesnais (Paris), Hervé Dontenwill (Allenwiller), Jacques Chabrillat (Lyon), Hélène Morel (Dieppe), Robert Saunois (Paris), Marc Deruelle (Nîmes) et Jean-Pierre Sainson (Ivry).
Cet abonnement leur sera servi à partir du prochain numéro.

BOX OFFICE

La Petite Sirène de Disney contre **Les Tortues Ninja**. Et ces dernières ne connaissent pas le même succès en France qu'aux Etats-Unis. Malgré des produits dérivés qui partent comme des petits pains, le film de Steve Barron ne mobilise qu'un peu plus de 70.000 gamins dans la capitale sur 35 écrans. Pas mal mais on est loin du raz de marée américain. Les fêtes devraient néanmoins relancer la carrière des bestioles vertes. Avant même d'atteindre les vacances scolaires, **La Petite Sirène** a déjà séduit près de 300.000 marins. Toujours dans le registre familial "visible par tous", **Ghost** attire 466.000 futurs fantômes en 6 semaines. Bien.

La triste carrière cinéma de **Ré-Animator II** se situe à des années-lumière. Sorti dans seulement deux salles parisiennes sans aucune publicité, le film de Brian Yuzna ramasse logiquement à peine 3000 téméraires, sans doute les lecteurs de *Mad Movies* qui n'étaient pas à la très remuante avant-première du 13 novembre. Une date. Mais **Ré-Animator II** connaîtra des jours meilleurs en vidéo, son réel terrain d'exploitation.

Total Recall flirte doucement avec ses 550.000 martiens en perte de mémoire. Plus de deux millions de petits bonhommes verts sur tout le territoire. Très appréciable, mais il manque un million supplémentaire pour considérer le film comme un triomphe. Le fait de trop attendre un film ne finit-il pas par jouer en sa défaveur ? Non, je demande, comme ça...

Même exemple pour **Sailor & Lula** qui arrive à 300.000 curieux. C'est beaucoup pour un David Lynch quasi expérimental mais (relativement) peu pour une Palme d'Or cannoise.

On peut aussi verser quelques chaudes larmes sur les chiffres de **Darkman** d'un Sam Raimi habitué à plus en France. 62.000 speedés en 5 semaines. Pas mal pour un film fantastique par les temps qui courent et (toujours relativement) peu pour un film à succès aux States. Evidemment, tous les titres sus-nommés connaîtront des carrières tonitruantes en vidéo qui met désormais de grosses pantoufles bien confortables au fantastique. La pointure salles demandant actuellement des souliers aux semelles d'or...

Il faudra maintenant attendre les retombées d'Avoriaz pour étoffer un peu une programmation fantastique peu reluisante. Encore que, si l'on se réfère à l'année passée, nous risquons encore d'être fort déçus !

Aux States, **Predator II** cartonne, ça on s'en doutait. **Chucky La Poupée de Sang** et **Misery** font de même. Plus surprenant.



DARMAN, un héros tragique bien dans la note du fantastique traditionnel. Hélas, les traditions se perdent...

MEA CULPA

Nous tenons à exprimer nos vives excuses aux personnes n'ayant pu entrer à notre avant-première **Re-Animator II/Society** du 12 novembre dernier. D'une part, nous ne nous attendions pas à un tel succès. D'autre part, au dernier moment et à notre propre surprise, nous n'avons pu disposer de la grande salle prévue à l'origine, mais d'une seconde salle, nettement plus petite. La bousculade qui s'ensuivit n'eut d'égal que l'atmosphère torride et bruyante durant la projection. Une preuve supplémentaire de la difficulté de montrer du fantastique aux passionnés du genre, qui, de plus en plus, se comportent en supporters sportifs. Dur, tout ça...



HIGHLANDER
LE RETOUR

Christophe Lambert, Sean Connery, Russel Mulcahy... Le trio de *Highlander* reconstitué pour *Highlander le Retour*. Couche d'ozone, troisième âge pour Connor McLeod, résurrection de Ramirez, arrivée d'un nouveau super vilain... Cramponné à ses caméras planantes, Russel Mulcahy élargit les limites du cinémascope.

A force d'être annoncé, **Highlander le Retour** arrive enfin. De concert, le cinéaste clippeur Russell Mulcahy et la vedette Christophe Lambert chantent les louanges de l'immortalité à caractère humain. Connor Mc Leod, que son amour pour Roxanne Hart dans sa précédente aventure a frappé de vieillissement, pleure désormais sa tendre et chère. Comme des millions de personnes, elle succombe à des radiations solaires trop fortes pour son petit épiderme. McLeod jure de venir en aide à l'humanité rôtissante. Avec un ami scientifique, il invente un bouclier thermique qui recouvre la totalité du globe et stoppe net une lumière trop ardente. Mais le procédé a ses inconvénients. Le monde est plongé dans une obscurité permanente, l'humidité pourrit l'environnement... Les années passent. A 75 ans, Connor Mc Leod est un vieillard fatigué à la voix chevrotante. Ses jours sont comptés. Mais quelque part dans le cosmos, sur une planète nommée Zeist, le tyran Katana, celui qui a provoqué l'exil de McLeod sur terre 500 ans auparavant, s'inquiète pour son pouvoir. Il sent imminent le retour du Highlander. Pour le mettre définitivement hors d'état de nuire, il délègue deux tueurs ricanant comme des hyènes. Malgré le grand âge de Mc Leod, ceux-ci échouent et leur énergie vitale le rajeunit instanément. McLeod retrouve ses jambes de 30 ans et file le grand amour avec Louise Marcus, une prétendue terroriste qui dénonce l'imposture de la société qui gère le Bouclier terrestre. Autour de la planète, la couche d'ozone s'est reconstituée et cette protection n'a plus aucune raison d'être. Entretemps, Katana déboule sur terre, précédé de peu par Ramirez, le mentor et père spirituel de McLeod...

COMPROMIS

C'est en traversant l'Europe en auto-stop à 20 ans, puis en reluquant la collection d'armes de la Tour de Londres, que Gregory Widen imagine les premières bases du scénario d'**Highlander**. Nettement influencé par un de ses livres de chevet, *"Interview with a Vampire"* d'Anne Rice, laquelle disserte sur les inconvénients de l'immortalité, le jeune homme vend les droits de son script aux producteurs William Panzer et Peter Davis. Mais ceux-ci ne songent nullement à l'adapter sous sa forme initiale. Ils voient bien **Highlander** comme un dérivé des **Aventuriers de l'Arche Perdue**, alors que Widen décrit des personnages noirs, accablés par leur destin. Au fil des siècles, le Highlander et le Kurgan se combattaient, mais apprenaient aussi à se connaître. Ce scénario


Virginia Madsen et Christophe Lambert béats devant les nuées célestes.

aboutissait à la transformation de Connor McLeod en Kurgan. McLeod encore, fou de douleur à l'idée de voir la femme-flic qu'il aimait mourir de vieillesse comme sa première femme, tuait celle-ci afin de s'éviter une trop grande souffrance... Noir c'est noir. Les producteurs engagent deux autres scénaristes qui remodèlent le film dans le sens d'un spectacle du samedi soir, et ce sans même consulter Gregory Widen.

Quelques années plus tard, le scénario de **Highlander le Retour** connaît lui aussi certains changements importants. Pour des raisons budgétaires surtout. Le story-board d'origine supervisé par Russell Mulcahy se permettait des fastes que le Dino de Laurentiis de **Dune** n'aurait pu financer. Sur la planète Zeist, une séquence de bataille présentait des tanks aussi imposants qu'un porte-avions d'où décollaient des fantassins ailés. Luttant à deux contre cent, McLeod et Ramirez devaient aussi faire face à d'autres adversaires filant sur des skate-boards aériens et dégainant des armes expédiant des disques décapiteurs ! Cet **Highlander 2020** devenu **Highander : The Quickening** aurait demandé une vingtaine de millions de dollars supplémentaires. Quarante donc en tout. Que reste-t-il de ces débordements spectaculaires autant qu'inconsidérés ? Une rapide bataille entre les sbires de Katana et les soldats du clan McCleod/Ramirez. Elle ressemble beaucoup à l'attaque des troupes du Kurgan dans le premier **Highlander**. Des combattants enturbannés à la manière des touaregs, de grosses épées, des mitrailleuses, des corps qui jonchent le sable... Rien à voir avec les ambitions initiales de Russel Mulcahy, mais des instants tout de même assez forts.

TREIZE CAMERAS

Depuis **Highlander**, Russell Mulcahy n'a pas eu de chance. Viré du plateau de **Rambo III**, il accumule les projets inaboutis. Ce sont le thriller médical **Donor**, **Freddy 5**, la comédie musicale **Deliquents** avec David Bowie et la chanteuse australienne Kylie Minogue, le polar **Echec et Mort** avec Steven Seagal... Et Mulcahy rêve toujours de projets plus personnels. Une adaptation des "Garçons Sauvages" de William Burroughs dont il y a quelques traces dans **Highlander le Retour**, et surtout **Legend of the Boomerang**, un retour à son Australie natale et un voyage initiatique dans les légendes aborigènes. La période entre les deux **Highlander** ressemble à une espèce de purgatoire pour Russell Mulcahy. Si **Highlander** avait été un succès aux Etats-Unis, nul doute que le cinéaste aurait gagné un certain pouvoir lui permettant d'imposer ses points de vue. Mais l'échec du film et le retard pris dans la production de **Highlander le Retour** le contraignent à retourner à la case départ, des clips pour Elton John, Duran-Duran, les Stones et des pubs.

Le style de Mulcahy a-t-il évolué depuis ? Certes pas. Ceux qui ont été littéralement sonnés par la caméra virtuose et la bande sonore de **Highlander** seront de nouveau mis KO. Flanqué de sa traditionnelle batte-

La caméra de Russel Mulcahy s'envole au-dessus d'une immense chambre d'hôpital.

rie de treize caméras, Mulcahy voit les choses en encore plus grand, encore plus large. D'ici peu, le cinémascope ne devrait plus pouvoir contenir ses extravagances visuelles, ses fougueuses envolées de louma... Cloîtrés dans un cadre normalement constitué, de dimensions humaines, Mulcahy et son attirail souffriraient de claustrophobie. Dans **Highlander le Retour**, le réalisateur multiplie par dix les superficies décrites. Il commence par un sinueux travelling partant de la gorge d'une cantatrice pour s'en aller cadrer un Christopher Lambert ridé aux cheveux blancs. Le ton est donné. **Highlander le Retour** n'est que décors immenses, mouvements de caméra aériens. Un hangar d'aviation transformé en hôpital, un "petit" appartement de trois cent mètres carrés, le coeur d'un réacteur nucléaire... Et Russel Mulcahy va même jusqu'à se planter sur le toit du monde pour contempler le bouclier thermique qui préserve la Terre des rayons solaires. Un tournage à Buenos Aires, où se trouvent les plus grands plateaux du monde, lui aura permis toutes les folies visuelles. Cette démence plastique passe aussi par des plans toujours méticuleusement meublés. Que ce soit une gigantesque turbine (ne servant par ailleurs à rien d'autre qu'à faire beau) dans un bureau spacieux, une statue bouchant un angle trop vide ou un clair-obscur savant, Mulcahy veille au moindre détail. Ample, désireuse de susciter des sifflets d'admiration, la caméra ne se risque pas, comme dans **Highander** premier du nom, à jouer de raccords téméraires entre les époques. Souvenez-vous de cet aquarium qui, par la magie du montage, devenait le fond d'un lac où McLeod faisait son apprentissage d'immortel ! Fini ces facéties narratives dans **Highlander le Retour** ! Mulcahy laisse au placard ces gadgets de clip et opte pour une continuité toute classique.



Connor McLeod contre Katana, le sosie chevelu du Joker.

GRAND SPECTACLE

Comment échapper aux traditionnels duels à l'épée ? Un an avant le tournage, Russell Mulcahy déclarait qu'ils seraient la portion congrue dans **Highlander le Retour**. Ben non. Connor McLeod dégaine toujours son sabre faute de recourir à d'autres armes plus onéreuses. Pas mal de changements ont bouleversé le générique prévu au stade de la pré-production du film. Christopher Tucker (**Elephant Man**) devait vieillir Christophe Lambert, mais c'est l'Américain Greg Cannom qui lui pose finalement ses rides de latex. Idem pour les effets spéciaux visuels que les producteurs auraient aimé confier à la très coûteuse *Industrial Light and Magic* de George Lucas. Devis hollywoodien trop élevé.

Mais **Highlander le Retour** n'est pas un film fauché. On y assiste à une poursuite anthologique : Connor McLeod chaussant des patins aéroglisseurs avec à ses trousses un agresseur doté d'une paire d'ailes métalliques. Pas un fil dans le cadre. Mieux que le skate-board volant de **Retour vers le Futur 2** mitonné par... *Industrial Light and Magic* ! Percuté de plein fouet par un camion-citerne, broyé dans la chute d'un ascenseur, troué d'une centaine de balles, Connor McLeod constitue une source inépuisable de scènes à grand spectacle. Mais la palme du spectaculaire revient à l'arrivée fracassante du dictateur Katana sur terre. Il traverse le bouclier thermique, puis le bitume pour atterrir dans une rame de métro. A peine égratigné, Katana se dirige vers le conducteur, le fracasse contre la paroi et met les gaz au maximum. Résultat : les passagers s'écrasent au fond du train tandis que les usagers poirotant sur les quais sont projetés en arrière par le souffle. Totalement gratuite, inutile dans le déroulement de l'intrigue, ces quel-

ques minutes sensationnelles mettent en vedette Michael Ironside.

LES BONS ET LES MECHANTS

Regard bas de myope, grands sourires... Christophe Lambert redonne dans le registre du premier **Highlander**. Aucune différence. Celles, et ceux, qui ont craqué à son numéro de charme marcheront de nouveau. La grande attraction de **Highlander le Retour** tient évidemment dans la présence de Michael Ironside. Celui qui avait déjà volé la vedette à Arnold Schwarzenegger dans **Total Recall** cabotine à outrance et génialement sous la perruque et les noirs hâbits du vilain Katana. Dans le rôle du Joker, Jack Nicholson n'est pas allé aussi loin. Rictus, sourcils en V, Michael Ironside n'hésite pas à en faire trop. Il pourrait sombrer dans le ridicule mais il l'évite sans cesse. Il faut le voir aux commandes d'un métro qu'il envoie dans le décor, toiser avec mépris Connor McLeod, apparaître en plein conseil d'administration, en quête d'un partenaire, et briser les vertèbres du gorille qui l'a criblé de balles... Sur le fil du rasoir, entre l'ironie et le premier degré, chaque réplique prend dans la bouche du comédien des intonations uniques. Suave et dédaigneux, le personnage de Katana fait une première apparition somptueuse, dans ce esprit "opéra" qui auréole **Highlander le Retour**. Cape au vent, au sommet d'une dune. Il était pourtant difficile de prendre la succession du Kurgan (Clancy Brown), méchant hystérique, punk par nécessité et attaché au "New York New York" vociféré par Nina Hagen. Michael Ironside s'en tire avec bien plus que les honneurs.

Face à Katana, trône le toujours majestueux Juan Sanchez Villa Lobos Ramirez. Autrement dit Sean Connery dont le personnage meurt décapité dans **Highlander**. Comment le ramener à la vie ? C'est là que le scénariste Brian Clemens (spécialiste des intrigues tordues des meilleurs ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***) intervient et imagine la planète Zeist (comme le savon !), patrie des Immortels.



Ramirez criblé de balles.
Un cadavre en pleine forme.

Guest-star indispensable du film, Sean Connery (royalement rétribué : 3 millions de dollars) fait une entrée en scène volontairement burlesque. En pleine représentation de Hamlet, au moment crucial où ce dernier s'interroge en fixant un crâne humain. La performance de Sean Connery se déroule sur le mode de la comédie. Après ce clin d'œil à Shakespeare, l'ex-007 se bat pour rire contre McLeod, s'habille dans une boutique de luxe, fait du baise-main à Virginia Madsen, et meurt percé comme un gruyère pour se montrer encore plus rigolard par la suite. Ceci dit, Sean Connery est parfait dans son registre de mentor.

ALORS ?

Bon ou pas bon ce retour du vaillant écossais qu'est le Highlander ? C'est vrai que la musique de Stewart Copeland est loin d'avoir la puissance lyrique rock du groupe Queen et que la voix de Freddy Mercury manque cruellement aux images de Russell Mulcahy. Mais toutes les composantes indispensables au spectacle sont rassemblées. Une pointe d'écologie, le retour de Christophe Lambert après plusieurs années de traversée du désert, le charme de Virginia Madsen et l'indispensable love-story, un environnement urbain qui doit autant au Los Angeles de **Blade Runner** qu'au Gotham City de **Batman**, un vent d'épopée lorsque l'action se déroule à la surface de la planète Zeist... **Highlander le Retour** est si solidement ficelé qu'il n'e'st pas nécessaire d'avoir vu le premier pour piger celui-ci. Si le script évacue certaines promesses de l'épisode précédent (on ne sait toujours pas exactement ce qu'est le Prix, argument de la lutte entre les Immortels), il élargit aussi son rayon d'action et pose déjà les galons d'un troisième tome, **Highlander 3, the Magician**, qui mettra en scène le fils de Connor McLeod.

Petit problème concernant l'image finale. Les adeptes des thèmes astrologiques d'Elizabeth Tessier apprécieront sans doute, mais les autres ricaneront de tant de naïveté. Il y a de grandes chances pour que ces quelques plans malheureux aient échappé au contrôle de Russell Mulcahy.

Cyrille GIRAUD

Highlander II, the Quickening.
Grande-Bretagne/ France. 1990.
Réal.: Russell Mulcahy. Scén.: Brian Clemens, William Panzer, Peter Bellwood d'après les personnages de Gregory Widen. Dir. Phot.: Phil Meheux. Mus.: Stewart Copeland. SPFX : Greg Cannom, Image Animation (maquillages) & John Richardson (visuels). Prod.: Peter Davis & William Panzer. Int.: Christophe Lambert, Virginia Madsen, Michael Ironside, Sean Connery, John McGingley, Allan Rich, Eddie Trucco, Peter Buccossi... Dur.: 1 H 35. Dist.: Deal/ UGC. Sortie nationale prévue le 6 février 1991.

Connor McLeod, 75 ans, contre un tueur ricanant en provenance de la planète Zeist..

L'EXPERIENCE INTERDITE

Directeur artistique sur des spots publicitaires, costumier pour Woody Allen, puis scénariste, Joel Schumacher commence sa carrière de cinéaste en tournant une version féminine de *L'Homme qui Rétrécit*, *The Incredible Shrinking Woman*. Suivent des films aussi différents que le sublime mélo *St. Elmo's Fire*, le vampirique *Génération Perdue* et le remake *Cousins*... Schumacher se complait dans l'éclectisme et refuse les conventions hollywoodiennes...



Entretien avec JOEL SCHUMACHER

Mad Movies : *L'Expérience Interdite traite d'un sujet tabou à Hollywood, la mort...*

Joel Shumacher : Pas vraiment tabou je pense. Plutôt un sujet sur lequel les producteurs n'aiment pas s'étendre lorsqu'il s'agit d'en tirer un film. En fait, le script de **L'Expérience Interdite** était très convoité par beaucoup de studios. Bien avant que je sois impliqué dans le film, des metteurs en scène connus se sont manifestés pour le réaliser. Le scénario a pour auteur un jeune homme de 26 ans, Peter Filardi. C'est son premier script. Michael Douglas et *Columbia* l'ont acheté pour me le proposer ensuite.

M.M.: *Et qu'est-ce qui vous a poussé à accepter leur proposition ?*

J.S.: J'étais alors en train de tourner un documentaire sur le Sida. Je filmais des gens qui cotoyaient la mort et qui me parlaient de leur peur de disparaître, des relations difficiles qu'ils entretenaient avec leurs proches, de leur sentiment de culpabilité, de la honte qu'ils ressentaient. Durant le dernier week-end de tournage, j'ai reçu le scénario de **L'Expérience Interdite**. Cela m'est apparu comme un signe du destin, car tout ce que les malades du Sida m'avaient dit se retrouvait dans cette fiction. Une scène m'a particulièrement poussé à accepter la proposition de Michael Douglas, celle où Kevin Bacon vient, des années après, s'excuser auprès de la femme noire qu'il a martyrisée tout gamin. Elle s'avère à la fois si simple et si profonde. Assumer ainsi ses propres responsabilités. Rechercher la personne qui a souffert, qui a été humiliée, et qui peut encore accorder le pardon. Bouleversant, vraiment. Et tout le côté thriller du scénario de **L'Expérience Interdite**, le mystère, la visualisation de l'au-delà, offraient d'incroyables possibilités picturales. Les films hollywoodiens se ressemblent tellement. **L'Expérience Interdite** sort des sentiers battus. C'est pourquoi il marche si bien. Des recettes de 40 millions de dollars en trois semaines ! Mais ce n'est pas l'argent qui m'importe, il ne va pas dans ma poche. L'important consiste à ce qu'un maximum de gens voit le film.

M.M.: *Une séquelle est déjà annoncée...*

J.S.: Elle se fera, dans tous les cas, sans moi. J'ai déjà refusé les suites de **St. Elmo's Fire** et de **Génération Perdue**. Vous avez eu de la chance une fois, soyez reconnaissant et passez à autre chose. Copier ce qui a déjà été fait n'est pas propre au cinéma ; tous les milieux exploitent à fond le succès.

M.M.: *L'Expérience Interdite dit clairement que la mort, c'est le passé qui se venge. Vous y croyez ?*

J.S.: Non, pas du tout. **L'Expérience Interdite** n'est qu'un film fantastique, de science-fiction. Ce qui le différencie des autres films fantastiques tient dans l'élément humain, spirituel. Pas religieux. Certaines personnes nous ont reproché d'avoir inclus un côté religieux trop important, mais je ne le ressens pas ainsi. Je ne suis pas catholique. Je ne revendique aucune religion dans **L'Expérience Interdite**.

M.M.: *Certaines images, celle de la Madone notamment, sont néanmoins très liturgiques...*

J.S.: Ces images sont là pour nous rappeler que nous sommes sur terre pour un court instant. Beaucoup d'artistes, de philosophes, de scientifiques ont essayé de comprendre la vie. Ils essaient encore, et essaieront bien après nous. Mon but est de rendre humbles des personnages arrogants, et de leur montrer qu'ils sont seulement de passage sur cette terre. Les gens interprètent à leur manière le dénouement du film. Par exemple, le journaliste qui vous a précédé est athée. Il m'a confié que, selon lui, le message de **L'Expérience Interdite** stipulait que Dieu n'existait pas et que tous les humains étaient pleinement responsables de leurs actes. Je suis sûr que le Pape verra ça différemment.

M.M.: *Vous êtes-vous documenté sur la vie après la mort avant de tourner L'Expérience Interdite ?*

J.S.: Je suis sans doute l'homme vivant qui a lu le plus grand nombre de livres sur la mort. Difficile de réaliser le nombre de bouquins écrits sur le sujet. Tellement de gens ont connu des expériences post-mortem. J'ai également utilisé des témoignages qui m'ont été directement apportés par des personnes victimes d'une mort clinique. L'histoire que la vieille femme raconte à Julia Roberts est véridique. Deux ou trois autres témoignages ont été aussi utilisés. Toutes les personnes qui ont vécu quelque chose de similaire racontent volontiers leur "mort" .**L'Expérience Interdite** emploie également des données médicales tout à fait véridiques. On peut vraiment ramener un mort récent à la vie. Des médecins ont réveillé un chien dont le coeur avait lâché depuis neuf

heures et demie. Ils ont aussi réveillé des gamins pris dans la glace depuis un long moment. L'important, pour survivre, est la basse température. D'où cette couverture thermique que mes personnages utilisent.

M.M.: *L'Expérience Interdite n'est donc pas réellement un film fantastique ?*

J.S.: La partie scientifique n'est pas totalement imaginaire. Comme vous le savez, il y a de nombreux patients qui meurent cliniquement dans les hôpitaux. Leur cœur s'arrête pendant parfois plus de cinq minutes. Cela ne veut pas dire qu'ils sont vraiment morts. Le probème consiste à faire redémarrer les battements cardiaques avant que l'absence d'afflux sanguin n'affecte le cerveau et ne crée des dommages cérébraux irréversibles.

M.M.: *Visuellement, vous êtes très porté sur le bleu.*

J.S.: Chaque personnage possède sa couleur. Le bleu intervient avec Kiefer Sutherland. Notre volonté d'utiliser des couleurs irréelles provient du fait que nous voulions montrer que tout ce qui arrive se déroule en fait dans l'esprit des protagonistes. Les teintes sont là pour bien marquer le côté onirique. Les décors aussi sont très surréalistes. Je ne voulais pas situer l'action dans une toute petite chambre d'hôpital bien blanche. Le public en aurait eu rapidement assez. L'univers de **L'Expérience Interdite** s'avère claustrophobique. Cela contribue à entretenir la tension.

M.M.: *Les dialogues du film sont parfois assez crus. C'est de plus en plus rare dans les productions des grands studios !*

J.S.: J'aime créer des problèmes. De plus, je pense que cela stimule le public. A Hollywood, beaucoup jugent que le public est idiot. Je le crois plus intelligent que moi. Donc, il peut encaisser. Alors pas de "Hou, j'ai peur de faire ci, j'ai peur de faire ça". Chez moi, ce serait plutôt "on y va". On va tout leur montrer, tout leur dire... Le MPAA (*le comité de censure américain. NDLR*) nous a d'abord collé un X. On leur a expliqué gentiment que le film ne méritait pas cette sentence. Ils nous ont finalement donné raison et l'ont seulement interdit aux moins de 17 ans. Il n'y a rien de mieux qu'un film d'horreur pour "puncher" le public.

M.M.: *Mais vous êtes aussi le réalisateur de* ***St. Elmo's Fire*** *et de* ***Cousins****...*

J.S.: Le comportement des jeunes de **St. Elmo's Fire** a été très critiqué aux Etats-Unis. Il était jugé trop choquant. Trop sexe, drogue & rock'n roll sans doute. Les américains ne réalisent pas ce que représente la vraie vie et préfèrent regarder les soap-operas. **St. Elmo's Fire** était assez audacieux pour son époque ; il montrait des jeunes qui avaient des problèmes, qui se posaient des questions. Comme ceux de **L'Expérience Interdite**. **Cousins**, quant à lui, traite de l'adultère, un sujet tabou aux Etats-Unis. Les américains sont très hypocrites. Ils prétendent détester le principe mais ils s'en donnent à cœur joie. Il était très dangereux de prendre pour héroïne une mère de famille adultère. Chez nous, au cinéma, cela ne se fait pas. C'est pourquoi j'ai choisi pour le rôle une étrangère, Isabella Rossellini... J'aime prendre des risques.

M.M.: *Vous allez bientôt tourner une nouvelle version du* ***Fantôme de l'Opéra*** *?*

J.S.: Ce sera l'adaptation de la comédie musicale de Andrew Lloyd Webber qui est très théâtrale, très baroque, très sensuelle, très romantique, très sexy... Mais le projet est momentanément suspendu. Il sera peut-être annulé. J'ai du mal à à le rendre personnel.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

LE GRAND BLEU ? Non, l'Au-delà selon Joel Schumacher.



Kiefer Sutherland

L'EXORCISTE
la suite



Une séquence onirique assez indescriptible. William Peter Blatty aime perdre son public dans la bizarrerie des images.

Il y a désormais des suites à tout. Y compris aux films les plus complets, les plus définitifs, ceux qui avaient déjà bouclé la boucle. Pas possible qu'un succès reste sans séquelle. Et si cette séquelle n'obtient pas les recettes désirées, on tente un dernier coup de poker. **L'Exorciste la Suite** est donc l'ultime joker car on ne peut guère soutenir que **l'Exorciste II : L'Hérétique** de John Boorman fut à la hauteur des espérances pécunières de ses producteurs. Esotérique, mystique, et tentant par tous les moyens de couler l'original, cette séquelle ne reçut que quolibets et critiques acerbes. Il n'y a que John Boorman, pourtant gravement malade pendant le tournage, qui la défend encore. Quant à William Peter Blatty, scénariste de **L'Exorciste**, il refuse carrément de l'évoquer. Lorsqu'on lui murmure ce titre, il répond sèchement : "Illégitime !".

Les puristes vont encore hurler ! Surtout que William Peter Blatty, romancier, scénariste et cinéaste, prend complètement le contrepied de l'original. De la terreur oui, mais moite, impalpable, une terreur qui refuse au maximum la facilité des effets spéciaux bavant vert...

VAILLE QUE VAILLE

Peu après la sortie phénoménale de **L'Exorciste**, *Warner* demande à William Peter Blatty d'écrire une suite immédiate aux déboires du Lieutenant Kinderman avec le démon. *"Je n'arrivais pas à imaginer cette histoire de façon à ce qu'elle continue à se dérouler de manière crédible. J'ai donc abandonné la partie"*. Une position claire et nette. Mais le studio ne l'entend pas de cette oreille. Il se passe de l'accord du romancier-scénariste et met en chantier la fameuse séquelle.

Néanmoins, William Peter Blatty songe toujours à son **Exorciste 2** à lui. Pas d'idée neuve, pas de film. Il se replonge dans la considérable documentation qu'il a rassemblée sur les cas de possession, et arrive à une évidence. *"En fait, 70 % des cas d'exorcisme au 20ème siècle sont dûs, non pas à des diables, mais à l'esprit de personnes décédées"*. Fort de cette constation, il s'attelle au roman "Légion" en 1983. Sept ans plus tard, William Peter Blatty l'adapte pour le grand écran.

Exit l'adolescente Regan hantée par Satan. William Peter Blatty reprend le personnage du Lieutenant Kinderman. Son interprète d'origine ayant rendu l'âme, le choix se porte sur l'imposant George C. Scott qui avait déjà touché à la démonologie dans **L'Enfant du Diable.** Kinderman enquête désormais sur des meurtres prenant pour cadre la communauté jésuite de Georgetown. Enfant noir décapité et crucifié, prêtre exécuté dans son confessionnal... Kinderman fait rapidement le rapprochement avec l'affaire dont il s'était

occupé 16 ans plus tôt. Il constate également que tous les meurtres ressemblent étrangement à d'autres événements sanglants survenus 12 ans auparavant et dont le responsable est mort. Aidé par un jésuite, le policier découvre dans un hôpital psychiatrique la source du mal, enfermée entre les quatre murs d'une cellule capitonnée. Et cette "source" prend le visage du Père Damien Karras, l'ecclésiastique avec qui Kinderman sympathisa durant l'affaire Regan...

TERREUR MOITE

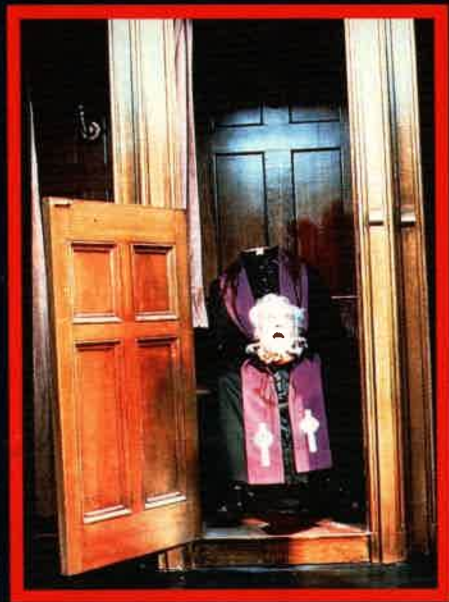
*"Ce qui différencie **L'Exorciste** de **L'Exorciste la Suite** tient dans la manière dont les deux films ont été conçus. **L'Exorciste la Suite** exprime une certaine idée de la peur, la mienne. Il met en scène tout ce qui me terrorise, des craquements dans l'obscurité, des ombres, pas de tête pivotante, pas de trucs de ce genre"* s'explique William Peter Blatty, déjà réalisateur de **The Ninth Configuration**, délire onirique et surréaliste sur un vétéran du Vietnam mentalement déjanté. Longtemps frustré du poste de metteur en scène, Blatty expose longuement sa définition de la terreur. Il renie dans un premier temps les effets choc de William Friedkin, les jets de bave de Linda Blair, et installe un climat. Attente dans l'obscurité, zone d'ombre, plan séquence d'une éprouvante durée qui aboutit sur une image d'une simplicité terrorisante... William Peter Blatty réussit à trois ou quatre reprises à donner la chair de poule, sensation devenue rare, unique presque en ces temps de parodie. *"Je pense que le recours à l'imagination du spectateur s'avère plus payant que tous les artifices montrés avec force détails. C'est particulièrement vrai aujourd'hui, le public se comporte comme MacBeth dans la pièce de Shakespeare ; les jeunes en ont tellement vu que les scènes sanglantes, les décapitations les font rire ! Par contre, si vous titillez leurs terreurs refoulées à travers la suggestion, cela sera bien plus effrayant que le gore à volonté. Je n'ai utilisé les effets spéciaux que lors du dénouement. J'avais une bonne raison : montrer à quel point les forces sont puissantes"*. En fait, le déferlement spectaculaire du final est un "apport" de la maison de production, *Morgan Creek*, désireuse de vendre **L'Exorciste la Suite** aux teen-agers. Aussi impressionnantes que soient ces dernières minutes avec apparition de damnés au milieu des flammes, mort sanguinolente d'un prêtre collé au plafond, rien ne les justifie. A l'origine, le combat qui oppose Kinderman à l'effigie de Damien devait être très psychlogique, viscéral. Simplement deux comédiens face à face dans un faisceau de lumière. "Morgan Creek *demandait une fin haute en couleurs et c'est ce que nous avons fait"* concède le producteur Carter De Haven. Quatre millions de dollars sont alloués à une déchauche d'effets visuels menés par l'entreprise *Dream Quest Images* spécialisée dans les productions "mammouth" (**Abyss**, **Total Recall**).



L'un des très rares plans sanglants de L'EXORCISTE LA SUITE. Petite concession...



Le tournage du final demandé par la production : spectaculaire et haut en couleurs.



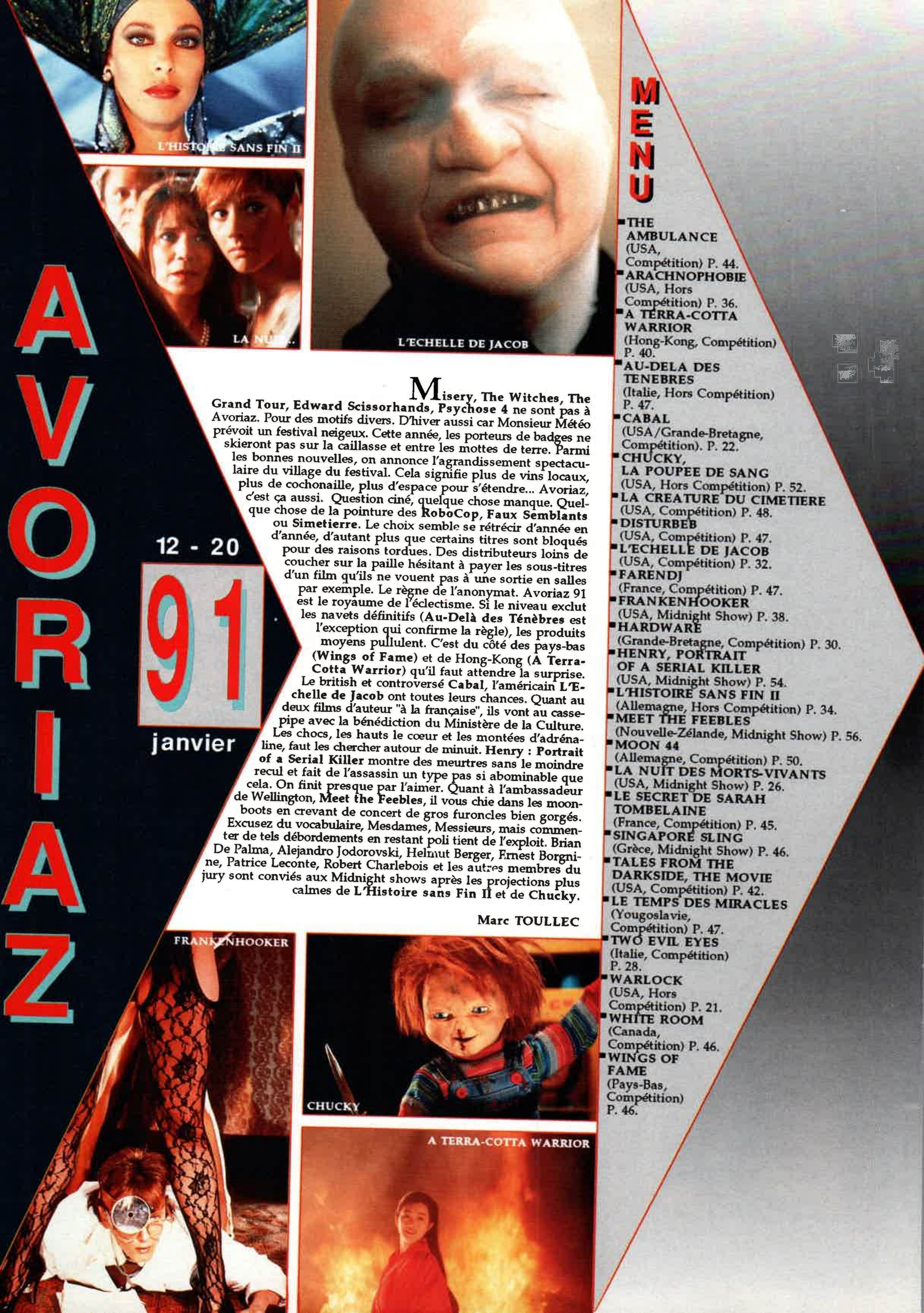
Plan drôlement terrifiant coupé au montage.

EFFETS TRONQUES

*"**L'Exorciste la Suite** n'est pas un film à effets spéciaux sanglants. Il y a seulement une séquence qui implique le gore. Elle concerne un seul personnage et s'avère extrêmement violente"* commente le maquilleur Greg Cannom. Encore un indésirable pour William Peter Blatty. *"Le premier **Exorciste** m'a glacé les sangs. Dans un premier temps, j'ai confectionné pour Jason Miller un maquillage évoquant celui de Linda Blair. Mais le réalisateur a décidé de s'en écarter. Ma passion des maquillages me poussait naturellement à espérer que le film possède davantage d'effets que le premier **Exorciste**. La décision d'en mettre le moins possible est néanmoins plus sage"*. C'est ainsi que la métamorphose de Damien Karras en démon Pazuzu donne vraiment dans le soft. Et cette transformation devait, selon les souhaits de la production, rester dans les mémoires. Zélé, Greg Cannom construit une réplique mécanique de la tête du comédien Jason Miller. En 24 visages successifs, celui-ci devenait la divinité antique Pazuzu. Effets d'animation par ordinateur à l'appui, la métamorphose se voit sur le plateau réduite à sa plus simple expression. Teint cireux, rides profondes, Jason Miller donne un saisissant aperçu du faciès d'un diable moyen. William Peter Blatty gagne au finish son combat contre les artifices caoutchouteux. Discret et bavard, sombre et gothique, générateur de terreurs qu'on pensait désuètes, **L'Exorciste la Suite** est une séquelle qui prend totalement le contre-pied des séquelles.

Marc TOULLEC

The Exorcist III : Legion. USA. 1989. Réal.: William Peter Blatty. Scén.: William Peter Blatty d'après son roman. Dir. Phot.: Gerry Fisher. Mus.: Barry DeVorzon. SPFX : Greg Cannom (maquillages) et Dream Quest Images (visuels). Prod.: Carter De Haven/ Morgan Creek. Int.: George C. Scott, Ed Flanders, Brad Dourif, Jason Miller, Nicol Williamson, Scott Wilson, Nancy Fish, Don Gordon, Lee Richardson... Dur.: 1 H 56. Dist.: 20th Century Fox. Sortie nationale prévue le 9 janvier 1991.



AVORIAZ

12 - 20 **91** janvier

L'HISTOIRE SANS FIN II

LA NUIT...

L'ECHELLE DE JACOB

Misery, **The Witches**, **The Grand Tour**, **Edward Scissorhands**, **Psychose 4** ne sont pas à Avoriaz. Pour des motifs divers. D'hiver aussi car Monsieur Météo prévoit un festival neigeux. Cette année, les porteurs de badges ne skieront pas sur la caillasse et entre les mottes de terre. Parmi les bonnes nouvelles, on annonce l'agrandissement spectaculaire du village du festival. Cela signifie plus de vins locaux, plus de cochonaille, plus d'espace pour s'étendre... Avoriaz, c'est ça aussi. Question ciné, quelque chose manque. Quelque chose de la pointure des **RoboCop**, **Faux Semblants** ou **Simetierre**. Le choix semble se rétrécir d'année en d'année, d'autant plus que certains titres sont bloqués pour des raisons tordues. Des distributeurs loins de coucher sur la paille hésitant à payer les sous-titres d'un film qu'ils ne vouent pas à une sortie en salles par exemple. Le règne de l'anonymat. Avoriaz 91 est le royaume de l'éclectisme. Si le niveau exclut les navets définitifs (**Au-Delà des Ténèbres** est l'exception qui confirme la règle), les produits moyens pullulent. C'est du côté des pays-bas (**Wings of Fame**) et de Hong-Kong (**A Terra-Cotta Warrior**) qu'il faut attendre la surprise. Le british et controversé **Cabal**, l'américain **L'Echelle de Jacob** ont toutes leurs chances. Quant au deux films d'auteur "à la française", ils vont au casse-pipe avec la bénédiction du Ministère de la Culture. Les chocs, les hauts le coeur et les montées d'adrénaline, faut les chercher autour de minuit. **Henry : Portrait of a Serial Killer** montre des meurtres sans le moindre recul et fait de l'assassin un type pas si abominable que cela. On finit presque par l'aimer. Quant à l'ambassadeur de Wellington, **Meet the Feebles**, il vous chie dans les moon-boots en crevant de concert de gros furoncles bien gorgés. Excusez du vocabulaire, Mesdames, Messieurs, mais commenter de tels débordements en restant poli tient de l'exploit. Brian De Palma, Alejandro Jodorovski, Helmut Berger, Ernest Borgnine, Patrice Leconte, Robert Charlebois et les autres membres du jury sont conviés aux Midnight shows après les projections plus calmes de **L'Histoire sans Fin II** et de **Chucky**.

Marc TOULLEC

FRANKENHOOKER

CHUCKY

A TERRA-COTTA WARRIOR

MENU

WARLOCK

bres de voix détonnent singulièrement par rapport aux californiens d'aujourd'hui. A l'origine, Robert Englund devait incarner Warlock. Mais Steve Miner hésite à lui confier le rôle. Assimilé à Freddy Krueger, Englund n'a guère d'autre ambition que de liquider pépère des ados. Warlock, quant à lui, vise à la conquête du monde pour le plonger dans le chaos. Deux pointures donc.

HALTE AU GORE

Etiqueté gore pour avoir tourné deux aventures de Jason, Steve Miner limite les frais dans **Warlock**. Un doigt coupé, une langue arrachée s'en allant frire dans une poêle (un homosexuel écope des deux amputations)... Pas grand chose au tableau de chasse. Et

Steve Miner, qui a guidé à deux reprises les coups de hache de Jason, expédie un sorcier du 17ème siècle dans le Los Angeles des années 80. Entre *Terminator* et *C'Etait Demain*, Warlock mange à tous les râteliers..



Richard Grant, fier d'être Redferne.



Julian Sands, brûlant d'interpréter Warlock.

Les américains font leur **Highlander** à eux. Le réalisateur des **Vendredi 13 II** et **III** et de **House**, Steve Miner, change de registre et quitte le fantastique purement yankee pour une histoire basée sur un saut dans le temps. Quelque chose comme **C'Etait Demain** où l'écrivain-inventeur H.G. Wells passait du début du siècle en 1980 pour traquer Jack l'Eventreur. Le principe de **Warlock** est identique : un chasseur de sorcières de 1691 installé à Boston est propulsé dans le Los Angeles de 1988. Ce dernier, Redferne, doit rapidement mettre un terme aux agissement de Warlock, un suppôt de Satan doué de nombreux pouvoirs. Pour acquérir une totale suprématie sur les hommes, Warlock rassemble progressivement les pages du Grand Grimoire, la Bible de la démonologie. Pour ce faire, il se rend dans divers patelins avec, à ses trousses, Redferne, secondé par une jolie blonde du nom de Kassandra.

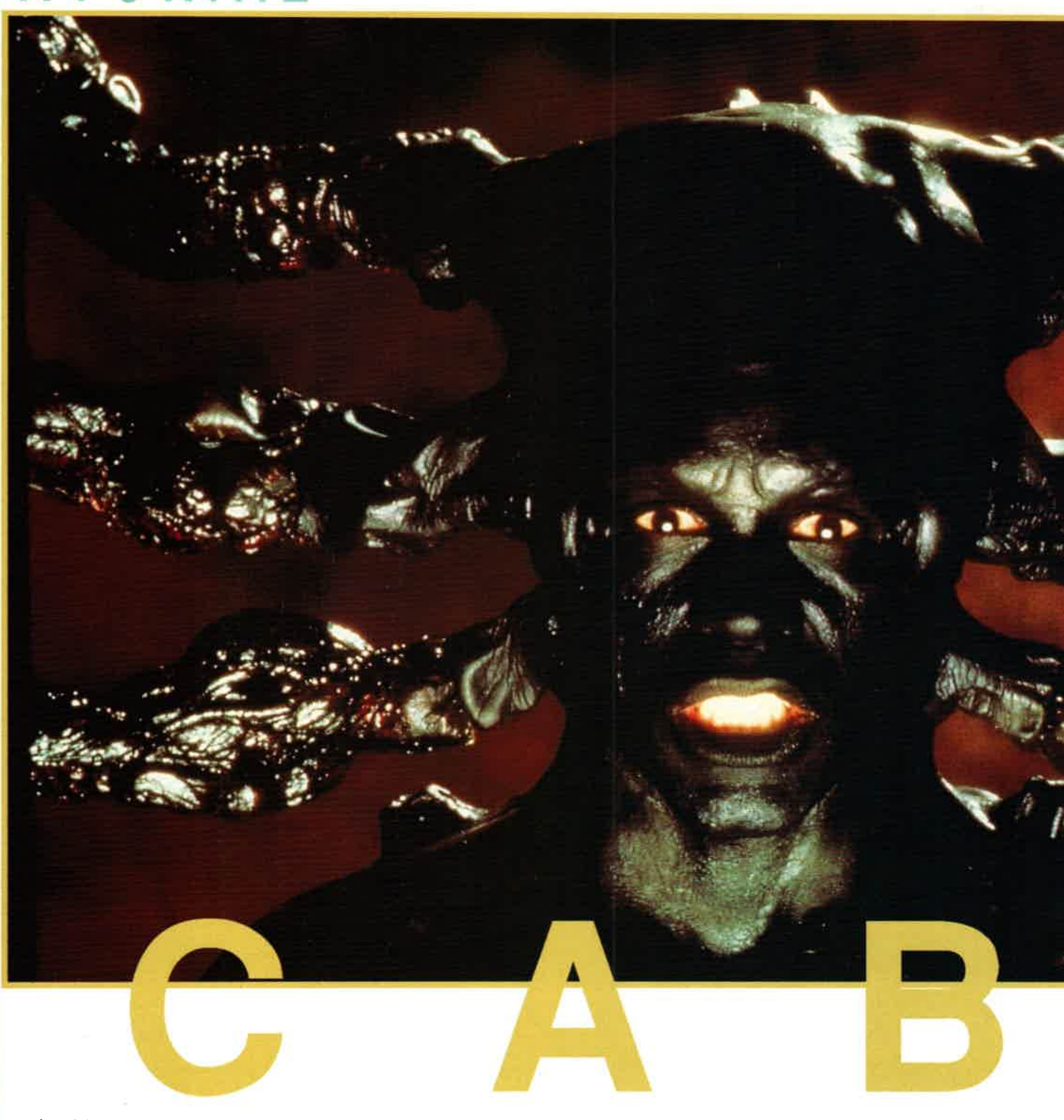
LES SORCIERES DE SALEM

Le concept de **Warlock** part d'une idée de David Twohy, un des scénaristes recalés sur le script de **Alien 3**. Soucieux de donner à son histoire un petit côté documentaire, Twohy se déplace à Salem dans le Massachusetts, berceau de la sorcellerie américaine. Et c'est là qu'il compulse toute sorte d'ouvrages sur le sujet. Evidemment, Towhy prend quelques libertés avec les faits et superstitions réels. Mais le pivot de son script, le Grand Grimoire, n'est pas une pure invention, un Saint Graal maléfique, un Excalibur noir destiné à effrayer le gugusse. Aussi nommé "Le livre des Ombres" et " La clef de Solomon", ce Grand Grimoire berce encore actuellement les rêves chauds des adeptes de cultes sataniques... Soucieux d'être spectaculaire et cherchant des formules inédites dans la description des pouvoirs de son Warlock, Twohy transforme le méchant vedette en une espèce de super héros du mal. Grâce à des recettes cabalistiques de derrière les fagots, Warlock peut voler (après avoir fait bouillir la graisse d'un gamin qu'il aura préalablement étripé), accélérer le vieillissement de Kassandra à raison de 20 ans par jour (grâce à un bracelet), trouver son chemin jusqu'aux dernières pages du Grand Grimoire (grâce aux yeux extirpés d'une médium)... Son ennemi juré, Redferne, bénéficie lui aussi de quelques facilités dans sa chasse. Les traces de pas de sa proie sur le sol, percée d'un pic, font horriblement souffrir le sorcier. Une espèce de boussole dont l'aiguille est recouverte de son sang permet de le situer... Pour interpréter Warlock et Redferne, Steve Miner ne peut se permettre des américains à l'accent trop contemporain. Il choisit ainsi deux britanniques pure souche, Julian Sands (**Chambre avec Vue**) et Richard Grant (remarqué l'an dernier à Avoriaz dans **How to Get Ahead in Advertising**), dont les tim-

tous les débordements d'un premier montage ont été ensuite sucrés. Notamment une séquence où la médium bidon incarnée par Mary Woronov voit ses seins grossir démesurément avant que les tétons s'ouvrent pour libérer deux globes occulaires ! *"Avec le gore, vous pouvez aller trop loin et j'ai justement essayé de me modérer"* assure le cinéaste. Pour le reste, Steve Miner nourrit un vilain complexe vis-à-vis de quelques films tournant autour des voyages temporels. *"Je suppose que **Warlock** entretient quelques points communs avec **Terminator**, **C'Etait Demain** et une flopée d'autres. Mais quel film est totalement original ? Il y a même quelques lignes prélevées de "Hamlet" dans **Warlock**. A vous de trouver lesquelles ?"* Le réalisateur du **Tueur du Vendredi** et de **Meurtres en 3 Dimensions** serait-il un érudit ? Possible. Pour l'instant, il illustre calmement un scénario qui pourrait aussi être celui d'un jeu de rôle style "Donjons & Dragons".

Marc TOULLEC

USA. 1988. Réal.: Steve Miner. Scén.: David Twohy. Dir. Phot.: David Eggby. Mus.: Jerry Goldsmith. SPFX : Carl Fullerton, Neal Martz, Alec Gillis, Tom Woodruff, Peter Mantagna (maquillages), Patrick Read Johnson & Ken Pepiot (visuels). Prod.: Arnold Kopelson pour New World Pictures. Int.: Julian Sands, Lori Singer, Richard Grant, Mary Woronov, Richard Kuss, Allan Miller, Kevin O'Brien, David Carpenter... Dur.: 1 H 42. Dist.: Antarès-Travelling.



CAB

Réalisateur :

CLIVE BARKER

Depuis *Hellraiser*, Clive Barker s'est assagi. Au placard les histoires d'amants d'outre-tombe ruisselant d'hémoglobine. Barker marche désormais sur les traces de l'Abbé Pierre et plaide la différence. Les monstres sont beaux, les monstres sont gentils...

Mad Movies : *Vous avez beaucoup évolué entre **Hellraiser** en 1987 et **Cabal**...*

Clive Barker : **Hellraiser** est mon premier film. Fait avec peu d'argent, il était très grand-guignolesque. J'adore cette tradition. Quand j'avais 20 ans, je faisais beaucoup de théâtre. J'ai interprété deux pièces de Grand Guignol. J'étais donc très excité à l'idée de reproduire ces images à l'écran. Je l'ai fait dans **Hellraiser**, ce qui a plutôt bien marché. **Hellraiser** est très fort, parfois même dégoûtant. Beaucoup de gens le trouvent trop extrême, trop violent, trop sanglant. Durant les quatre années qui séparent **Hellraiser** de **Cabal**, mon style en tant qu'écrivain a évolué vers un fantastique plus littéraire. Cela se reflète beaucoup dans **Cabal**. **Cabal** est davantage un film délirant qu'un film d'horreur. Mon ambition était de créer quelque chose pour un public friand d'images étranges, mais pas forcément attiré par les trucs vomitifs. **Cabal** appuie sur le plaisir tandis que **Hellraiser** embrayait sur le dégoût.

M.M.: *Cabal a des accents très religieux. Son héros, Boone, est un véritable messie pour les monstres de Midiam...*

C.B.: Les connotations religieuses sont l'une des constantes qui m'intéressent le plus dans le fantastique, même si celles-si sont dissi-

A L

mulées à l'intérieur du sujet. Parfois, les aspects bibliques sont évidents. La série *Star Trek* par exemple, et aussi tout ce qui touche à Frankenstein, le roman, les films. Il y a ce type qui défie Dieu... La recherche de Dieu, de la rédemption, d'un idéal, la confrontation du bien et du mal, les compromis que l'on accepte jour après jour, les transformations du corps, la possession... Tout ceci fait autant partie des traditions horrifiques que religieuses. Je ne fais que suivre une longue et honorable lignée qui m'a entraîné beaucoup plus loin dans **Cabal**. J'ai inversé la structure conventionnelle des films fantastiques et, par conséquent, des récits religieux ; les monstres sont les héros de l'histoire et les méchants sont représentés par les habituelles forces du bien. C'est à dire la police, le clergé, le psychiatre. Ceux-ci symbolisent l'oppression, la simplification.

M.M.: *Des monstres humains et des humains monstrueux en somme.*

C.B.: Je fais partie des gens qui éprouvent de la sympathie envers les monstres. Je les envie presque. On ressent vraiment de la sympathie pour King Kong. Pas pour Dracula, même si on souhaiterait posséder ses pouvoirs, son immortalité, sa force de séduction, sa capacité de se transformer en nuage de fumée pour rentrer dans le lit d'une vierge. C'est ok pour lui ! Je pense que l'on a tous une certaine admiration pour ces créatures de l'ombre.

M.M.: *Pas pour Eigerman, le policier de* ***Cabal****, qui synthétise toute l'intolérance du monde !*

C.B.: Eigerman est en fait le nom d'un criminel de guerre nazi ! Métaphoriquement parlant, les monstres symbolisent le côté onirique de notre âme. Les humains de **Cabal** disent clairement : "Ne rêvez pas, ne soyez pas différent. Et si vous l'êtes, vous devez mourir. Si vous ne cachez pas votre différence, vous devrez mourir !".

M.M.: ***Cabal*** *se nourrit de mythologies vieilles comme le monde. C'est intentionnel ?*

C.B.: Midian, la cité de **Cabal**, et ses habitants apparaissent dans un passage de la Bible. Dieu y cache les monstres de la face du monde. La façon dont l'imagerie païenne transparaît à travers l'iconographie chrétienne m'intéresse beaucoup. Le peintre Jérôme Bosch l'a beaucoup fait. Il a utilisé des épisodes de la Bible, comme la tentation d'Antoine, le Jugement Dernier, et la description des enfers, pour permettre au païen enfoui en lui de s'exprimer, pour permettre à la part de lui passionnée par le monde de l'étrange de s'extérioriser. Il n'est pas le seul à avoir tenté cette alchimie. Beaucoup de peintres européens prennent autant de plaisir à peindre les démons de l'enfer que les anges. L'église catholique a toujours encouragé ce type d'imagerie, car elle sait bien que la partie païenne de notre âme n'est pas morte. Et c'est une bonne façon de canaliser ces pulsions athées. Je fais la même chose dans **Cabal** en introduisant de surcroît dans l'histoire des créatures inspirées par toutes les mythologies.



Cronenberg, Barker, et leurs "bébés".

M.M.: *Les peintures de Jérôme Bosch sont foisonnantes. Difficile de les représenter à l'écran non ?*

C.B.: Je ne suis jamais totalement satisfait de ce que je fais. Aucun réalisateur, aucun écrivain, aucun peintre, aucun artiste en général n'arrive à atteindre une complète plénitude dans son domaine. J'ai le sentiment en voyant mes films que j'aurais pu les faire différemment. Et en mieux. Même si **Cabal** contient de belles images étranges, j'aurais voulu y mettre vingt fois plus de monstres. J'aurais voulu que tout soit concentré sur eux. Malgré cela, je pense que **Cabal** ne ressemble à aucun film de monstres. Les critiques américaines ont été très bonnes. Ils l'ont comparé à un **Indiana Jones** tourné sous l'emprise de l'acide.

M.M.: ***Cabal*** *s'apparente davantage à un film des années 30 qu'à un produit des années 90.*

C.B.: Vrai. Il se rapproche plus particulièrement de **La Fiancée de Frankenstein**. J'appréhende le fantastique de manière très différente des autres cinéastes du genre. Je n'aime pas vraiment la plupart des films d'horreur des années 80. La répétition m'ennuie. Le premier **Freddy** me plait, le premier **Halloween** aussi et même le premier **Vendredi 13**. Mais Jason, avec son masque de hockey, a un registre bien limité. Je n'ai rien contre les séquelles - **La Fiancée de Frankenstein** est bien meilleur que son modèle - mais la façon dont elles sont montées devient lassant. Personne ne souhaite plus ajouter quelque chose de neuf au concept originel. Surtout les Américains. Il me semble que le public en veut moins que plus. Le public, même celui des films d'horreur, est très conservateur ; il ne veut surtout pas d'éléments qui le fassent réfléchir. Il ne veut pas que le cinéaste aille trop loin. J'ai toujours recherché le "trop", aussi bien dans mes films que dans mes livres. Peut importe ce qu'implique ce "trop". Je veux l'abondance. Je rêve à une version de **La Fiancée de Frankenstein** réalisée par Fellini ! Voilà justement ce qui fait la réussite de **La Fiancée de Frankenstein**, la multiplicité des genres qu'il aborde, la comédie, l'horreur, le romantisme.
Je travaille actuellement sur une émission consacrée à James Whale, l'auteur de **La Fiancée...**, pour la télévision britannique. C'était un personnage fascinant doté d'une vision particulièrement perverse. Les films fantastiques des années 30-40, surtout ceux de Val Lewton, sont bien plus personnels que toutes les séquelles vides que Hollywood nous balance actuellement.

M.M.: *En fin de compte, le public vous a donné raison en réservant un si mauvais accueil à* ***Cabal*** *!*

C.B.: **Cabal** aurait pu mieux marcher. Mais les distributeurs ne savaient absolument pas comment le vendre. Ils l'ont présenté comme un vulgaire film d'horreur en refusant de diffuser les photos des monstres. Rechi-



Shuna Sassi, créature épineuse et érotique.



Docteur Decker, psychiatre fêlé.

gner à montrer une seule créature alors qu'il y en a une centaine dans le film tient carrément du sabotage. Les gens de la distribution ont fait beaucoup d'erreurs de ce type ! Mais **Cabal** fait maintenant un malheur en vidéo, bien plus qu'**Hellraiser**, qui fut déjà un gros succès. Désormais, tous les films fantastiques sont appelés à connaître leur véritable carrière en vidéo. Les gens ne vont plus au cinéma voir ce qu'ils trouveront en cassette quatre mois après la sortie en salles. Alors, à quoi bon se déranger ? Et cela devient de plus en plus vrai.

M.M.: *Cabal était pourtant nanti d'un budget inhabituel pour le genre.*

C.B.: Il a coûté 11 millions de dollars. C'est beaucoup d'argent mais le coût moyen d'un film hollywoodien est de 24 millions (*plus ou moins et surtout moins ! NDLR*). Je voulais avoir à l'écran un maximum de créatures et cela revient cher. Je tenais à ce que les monstres soient la source principale du spectacle. Je m'aperçois de plus en plus que le film n'est plus une fin en soi. Il est simplement le noyau central à partir duquel découlent des tas de dérivés, des bandes dessinées, des masques, une série TV... Dans le cas de **Cabal**, je suis parti de mon roman. Le livre est devenu un film, le film une bande dessinée et la bande dessinée inspire des masques, des tee-shirts... Cette nouvelle interprétation d'une œuvre et son prolongement m'ont beaucoup intéressé sur **Cabal**. L'année prochaine, *Marvel* va publier une bande dessinée titrée "Hellraiser meets Cabal" qui sera complètement dans l'esprit des films *Universal* des années 30, car il décrira la rencontre de deux mythologies totalement différentes.

M.M.: *Et toutes ces créatures, elles viennent d'où, là dis-donc ?*

C.B.: De mon imagination. Elles proviennent de dessins que je fais de temps en temps. Certaines d'entre elles étaient déjà dans les premières versions du scénario de **Hellraiser**. J'ai ensuite donné mes croquis aux gens des effets spéciaux, Bob Keen et Geoff Portass. J'ai entretenu avec eux un véritable dialogue visuel. Ils sont venus plusieurs fois chez moi, on a fait la fête. Nous avons bien bu et de nos délires alcooliques, sont nés quelques uns des monstres !

M.M.: *Au niveau des créatures, **Cabal** bat des records, d'autant plus qu'elles sont très différentes les unes des autres...*

C.B.: Dans les vieux films de l'*Universal*, surtout ceux de la fin de l'Age d'Or du fantastique, vous aviez toujours plus d'un monstre par métrage. Et chacun de ces monstres avait sa personnalité propre, ses états d'âme. Ils évoquaient même ensemble la difficulté d'être un monstre. Je trouvais ça très intrigant. Dracula rencontrait le loup-garou, la momie, le monstre de Frankenstein et l'homme invisible ! Je suis allé bien au-delà en réunissant des monstres de toutes les mythologies, de tous les horizons, qu'ils soient issus de religions anciennes ou de mon imagination.

M.M.: *Il semble que le tournage de **Cabal** ait été le théâtre de quelques affrontements au niveau de la production...*

C.B.: J'ai perdu mon producteur six semaines après le début du tournage. Christopher Figg, mon collaborateur sur les deux **Hellraiser**, avait mal évalué le budget. Il l'avait vu de manière vraiment trop optimiste. Très vite, on s'est aperçus que jamais on ne pourrait faire ce qu'on voulait faire avec si peu d'argent. Son départ a été une source de très graves ennuis dans l'organisation de **Cabal**.
De plus, la compagnie productrice, *Morgan Creek*, était dirigée par Joe Roth et James Robinson. Huit semaines après le début de la production, Joe Roth est parti diriger la *20th Century Fox* me laissant seul avec James Robinson, un type toujours de mauvaise humeur. Ce fut très difficile de terminer Cabal dans une atmosphère aussi tendue. Si je n'écrivais pas, la réalisation me rendrait complètement fou. Heureusement, après avoir bouclé un film, je peux toujours me réfugier dans mon bureau et me livrer à la rédaction d'un livre. Ce processus est finalement plus rationnel que la mise en scène de cinéma. En rédigeant un bouquin, vous n'êtes pas obligés de dealer avec 500 personnes pour aboutir à de mauvais compromis.

M.M.: *Et vous avez eu le dernier mot concernant le montage de **Cabal** ?*

C.B.: Je n'ai pas eu le "final cut". Je ne suis qu'un petit réalisateur qui n'a que deux films à son actif. J'ai encore beaucoup de chemin à faire avant que les producteurs m'accordent ce privilège. Le montage final de **Cabal** a été grandement influencé par les décisions de la MPAA, la censure américaine. Ils ont gratifié trois fois le film d'un X avant de lui coller une interdiction aux moins de 18 ans. Sept scènes ont été considérablement réduites par leur faute. Et, au départ, ils voulaient en sucrer dix de plus. Les gens de la MPAA ont été d'une très grande agressivité envers moi. Cela m'a beaucoup surpris car la version complète de **Cabal** est loin d'être aussi violente que **Hellraiser**, qui ne m'a valu qu'un seul et unique X ! Et puis, il fallait encore tenir compte des pressions de la *Fox*, le distributeur, de celles de *Morgan Creek*. **Cabal** était vraiment trop étrange pour eux. Lorsque je l'ai montré aux responsables de la *Fox*, le type du marketing s'est exclamé : "On ne peut rien faire avec ce film, les monstres sont les gentils". "Mais c'est justement le thème du film" lui ai-je répondu. Les américains n'aiment vraiment pas les créatures positives, et les gens des grands studios n'aiment vraiment pas les films fantastiques. Ils en produisent parce que ça marche mais ils les prennent néanmoins de très haut. Ils n'ont aucune connaissance dans le domaine. Ils se sentent intellectuellement supérieurs. Avec eux, vous négociez constamment face à un mur de condescendance et d'ignorance. Ces gens n'ont aucune chance d'être les parrains de mes enfants !

M.M.: *Mieux vaut travailler avec moins d'argent et plus de liberté !*

C.B.: Oui. Je connais deux cinéastes qui sont revenus aux petits budgets après avoir goûté aux super-productions. Après les bides respectifs de **Dune** et des **Aventures de Jack Burton**, David Lynch et John Carpenter sont retournés à des films modestes. Mais la modestie des moyens implique également un petit circuit de distribution et, du coup, un public moins nombreux.

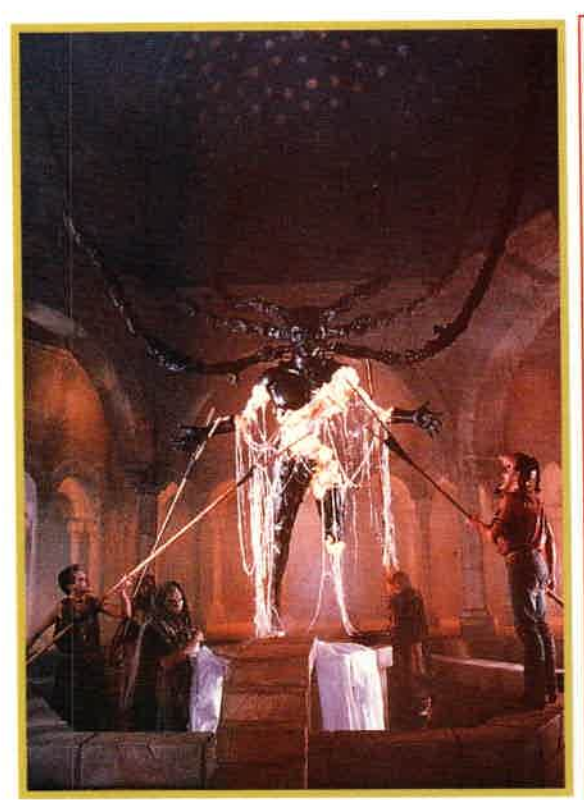
M.M.: *Décrivez-nous votre version initiale de* **Cabal** *avant la triple intervention de la* Fox, *de* Morgan Creek *et de la censure.*

C.B.: Ma version de **Cabal** était plus violente, plus lente, plus pausée. Mais les producteurs voulaient que le film fonce comme un train-fantôme, qu'il soit speedé. Cela a évidemment des avantages ; le public accroche aussitôt. La censure a supprimé en grande partie des choses que j'aime beaucoup, notamment le personnage de Leroy Gunn. Ils estimaient que ce gros monstre avec des serpents qui lui sortent du ventre était trop répugnant pour être montré. Mais ces images n'ont rien de violentes ; elles sont simplement étranges. Elles dérangent.

M.M.: *Peut-être que* **Cabal** *est trop complexe, trop européen pour contenter des Américains encore immatures ?*

C.B.: Tout à fait d'accord et je suis fier du statut européen de **Cabal**. Le cinéma fantastique vient en fait du vieux continent. La plupart des gens qui tournaient des films du genre dans les années 30 viennent d'Europe. James Whale, Boris Karloff, Jacques Tourneur, Bela Lugosi... Si on m'accuse d'avoir fait un film "trop européen", je plaide aussitôt coupable. Pour les américains, l'Europe est un territoire minuscule qu'ils ne connaissent pas du tout. J'ai rencontré un tas de gamins pensant que Londres était sans cesse noyé dans le fog, que la ville ressemblait encore à ce que décrivent les vieux **Sherlock Holmes** avec Basil Rathbone. Quant à votre capitale, elle est pour eux la cité toute rose de la comédie musicale **Un Américain à Paris** avec Gene Kelly.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)



Baphomet, le Dieu de Midiam.







Le peuple bigarré du monde souterrain.

TANT QU'IL Y AURA DES MONSTRES

Clive Barker a pris tous les risques. Aller à l'encontre des courants actuels du fantastique, jouer à fond la carte moralisatrice, évacuer le second degré et l'autoparodie. Et tuer son héros au bout de quelques minutes ! Le pauvre Boone, victime de sa culpabilité et d'une erreur judiciaire, tombe dans les profondeurs de la Terre et renaît dans la cité légendaire de Midiam, le refuge de tous les parias de la surface. Ils sont des centaines, petits, énormes, laids, fascinants, parfois érotiques. Ils vivent en parfaite intelligence, en parfaite harmonie. Mais vient pour eux le jour où les hommes débarquent dans ce havre de paix, les armes à la main. Boone prend en charge le destin de Midiam et affronte son propre analyste, Decker, le psychopathe responsable des meurtres sauvages dont on l'a accusé.
Laissant au vestiaire les excès sanglants des **Hellraiser**, Clive Barker prend un plaisir évident à décrire la faune bigarrée de Midiam. Les monstres le passionnent. Il les détaille humblement, simplement, cède rarement au folklore propre au fantastique. Visiblement, le cinéaste-écrivain aurait souhaité un film de trois heures, une saga foisonnante brassant les mythologies et remontant aux sources du genre. Barker s'est résolu à une durée commerciale mais son **Autant en Emportent les Monstres** n'en reste pas moins une magnifique illustration d'un des thèmes les plus élémentaires du fantastique. "Humains monstrueux contre monstres humains" énonce clairement Clive Barker. Message simple et direct. Impossible de ne pas éprouver pour les monstres de Midiam cette émotion ressentie à la projection d'**Elephant Man**. Plus tonitruant que David Lynch, tenté par le grand spectacle, le lyrisme baroque et la violence canalisée en quelques images, Barker clôt **Cabal** sur une demi-heure grand-guignolesque d'une ampleur inédite, intimiste, et grandiose dans ses effets spéciaux. Des maquillages que l'on oublie expresso pour les personnages qui apparaissent derrière.

M.T.

Nightbreed. Grande-Bretagne. 1989. Réal.: Clive Barker. Scén.: Clive Barker d'après son roman. Dir. Phot.: Robin Vidgeon. Mus.: Danny Elfman. SPFX : Image Imagination (Bob Keen, Geoff Portass...), Tony Gardner, Tom Lauten. Prod.: Christopher Figg/ Morgan Creek. Int.: Graig Sheffer, Anne Bobby, David Cronenberg, Charles Haid, Deborah Weston... Dur.: 1 H 43. Dist.: Deal/ UGC. Sortie nationale prévue le 16 janvier 1991.

AVORIAZ

la nuit des morts-vivants

Peut-on réaliser un bon remake en changeant seulement quelques lignes de l'histoire originale ? Cette nouvelle *Nuit des Morts-Vivants* tend à prouver que oui. Exit le gore pantelant, les zombies trop décharnés... Tom Savini ne prend pas la direction attendue...



Les morts-vivants ne font plus rire du tout. Un retour terrible au premier degré...

Certains films sont des légendes, des objets de vénération nés dans des conditions éprouvantes. 1967 : George Romero tourne avec ses propres économies et l'argent de deux douzaines de copains un film initialement titré **Night of the Flesh Eaters.** Romero est du genre aventurier. Sa toute première bavure cinématographique, **The Man from the Meteor** réalisé à l'âge de 14 ans, lui vaut d'être arrêté par la police pour avoir jeté un mannequin enflammé d'un toit du Bronx ! Il réalise la future **Nuit des Morts-Vivants** sporadiquement un an durant, entre des spots publicitaires et au fur et à mesure que les dollars arrivent. 23 ans plus tard, **La Nuit des Morts-Vivants** poursuit sa carrière et un producteur malin, allié à George Romero, décide d'en faire le remake.

pourquoi ?

"Cette ***Nuit des Morts-Vivants*** *est une relecture de l'original. Elle conserve tous les ingrédients de l'original : personnages, caractères. Il y aussi le cimetière, la ferme isolée, mais le scénario réserve quelques surprises"* témoigne Tom Savini, fidèle de George Romero depuis **Zombie**, sur lequel il s'était chargé des centaines de maquillages et des dizaines d'effets spéciaux.. Depuis, Savini s'est perfectionné sur **Creepshow, Le Jour des Morts-Vivants, Incidents de Parcours,** et ses capacités de cinéaste en herbe se sont exprimées sur quelques épisodes de la série ***Tales from the Darkside***, une production George Romero.

Le remake de **La Nuit des Morts-Vivants** est en fait une histoire de famille. Romero confie la mise en scène à son poulain Savini (*"Je lui ai donné mon opinion mais il possède néanmoins un regard qui lui est propre"*), lequel recrute à son tour pour les effets spéciaux ses deux assistants préférés, Everett Burrell et John Vulich. Au générique, on repère John Russo (co-scénariste de l'original), Russell Streiner (producteur associé), et Richard Ricci (un des investisseurs sur la première **Nuit**...).... Pour bien respecter le modèle, les responsables du remake choisissent de planter leurs caméras du côté de Pittsburgh, dans l'état de Pennsylvanie, le berceau de la première **Nuit des Morts-Vivants**. Romero et Savini sont même allés jusqu'à recruter 150 figurants locaux !

différences

"Je pense que George Romero a écrit ce remake en sachant parfaitement que le public se souvenait de l'original et que, par conséquent, il pouvait encore être manipulé. Vous attendez que quelque chose arrive et que rien ne se passe : l'effet de surprise est là. A vrai dire, vous ne pouvez pas deviner ce qui va vraiment arriver. Voilà ce qui rend cette nouvelle ***Nuit des Morts-Vivants*** *si effrayante, aussi effrayante pour ceux qui n'ont pas vu l'original que pour ceux qui l'ont visionné plusieurs fois"* commente Tom

Tom Savini troque le gore contre des effets plus réalistes.



L'ouverture de la chasse aux morts-vivants est donnée.

Savini. Et pourtant, le script reprend toutes les données établies en 1967, à savoir le siège par les zombies de la ferme isolée et les conflits entre les survivants. Surtout connu pour avoir versé plusieurs centaines de litres d'hémoglobine devant les caméras, Tom Savini passe pour un sanguinaire. Pourtant, il est hors de question d'en rajouter dans la violence par rapport à la trilogie des morts-vivants de George Romero. *"Aujourd'hui, le challenge tient à effrayer le public. Avant que les effets spéciaux ne deviennent si sophistiqués, si complexes, un simple squelette suffisait à provoquer le grand frisson. Lorsque j'étais gamin, quelques vieux os me fichaient la trouille. Aujourd'hui, un crâne humain n'inspire rien. Les types des effets spéciaux comme moi ont blasé, blindé les gens. Plus nous en montrons, plus ils veulent en voir. Dans cette* ***Nuit des Morts-Vivants****, nous nous sommes mis en position de retrait par rapport à nos possibilités".* D'où la relative sagesse du film. Tom Savini et son staff se montrent plus discrets dans la violence que George Romero dans l'épicurien **Jour des Morts-Vivants**. Platonique dans le gore, le cinéaste-maquilleur vise essentiellement le suspense, la terreur pure. *"J'ai la réputation d'être le roi du gore mais, ironiquement,* ***La Nuit des Morts-Vivants*** *n'est pas un film d'horreur. Mon nom, lié à celui de George Romero, laisse supposer le contraire. Certaines personnes seront donc déçues d'une certaine manière. Mais, actuellement, il est impossible de terrifier le public en surenchérissant dans le gore"* continue Tom Savini. Savini abat la carte du suspense, de l'attente. Qui sera la prochaine victime des zombies ? Comment ceux-ci réussiront-ils à pénétrer dans la cabane ? Des questions simples pour des situations simples. Incroyable, mais cela marche encore, plus de deux décennies après. Et la recette fonctionne malgré les dizaines de copies, plagiats, détournements, qui ont bouffé au ratelier sanglant de **La Nuit des Morts-Vivants**. Tout vouait son remake officiel à l'échec ou, au mieux, à la routine du genre. Classique dans sa démarche, rigoureux dans sa structure dramatique, désireux d'étoffer des personnages qui n'auraient pu être que de la chair à zombies, Tom Savini se place néanmoins aux antipodes du George Romero de la fin des années 60.

La Nuit des Morts-Vivants 1967 reflétait la situation politique aux Etats-Unis : racisme, lutte des classes confinée dans le microcosme d'une baraque de bois. Pas question en 1990 de décrire un semblable contexte. Conservatisme et tradition sont les mots-clefs de l'Amérique post-Reagan. Pas de quoi nourrir un message. *"Politiquement parlant, nous n'avions aucun message particulier à délivrer.* ***La Nuit des Morts-Vivants*** *n'est pas un film social, mais je suis sûr que certaines personnes verront quelque chose au-delà des images. Quelques uns y ont déjà vu une métaphore sur le Sida !* ***La Nuit des Morts-Vivants*** *est un film sur des gens confrontés à une menace extérieure. Dans un certain sens, cette menace, quelle soit symbolique du Sida ou pas, n'a aucune importance. Ce sont les personnages et leurs comportements qui m'intéressent. Si les survivants se serrent les coudes, ils vivront. S'ils ne peuvent s'entendre, ils mourront".*

le computer aux zombies

Tom Savini tire un enseignement précieux des films de George Romero : la variété dans la description des morts-vivants. Ceux de l'original étaient uniformes. Ceux du remake se distinguent tous les uns des autres. Il y a le zombie autopsié, le zombie policier, la femme zombie portant une poupée, le zombie conducteur de camion... Une centaine de silhouettes en tout. Et tous les figurants engagés subissent pendant deux jours un "séminaire zombie", sous la direction d'un professeur d'art dramatique et de mime de l'université de Carnegie-Mellon. Durant ces 48 heures, ils apprennent à tomber, à bouger selon un rituel très précis. Plus encore que la gestuelle, ce sont les maquillages qui créent le bon mort-vivant. Tom Savini les confie à deux assistants, John Vulich et Everett Burrell, lesquels passent plusieurs mois à potasser des ouvrages médicaux sur les divers aspects de la mort. Burrell visite même une salle d'autopsie pour parfaire son éducation. *"Nous voulions être avant tout réalistes, pas stylistes. La plupart des autres films fantastiques mettent en scène des comédiens recouverts d'un maquillage parcouru d'épaisses rides. A l'opposé, nous pensions rendre nos zombies plus effrayants en faisant en sorte qu'ils soient le plus proches possible des vivants. Comme vos voisins, vous voyez, à la seule différence qu'ils sont morts"* annonce John Vulich. En effet, les cadavres récalcitrants de la nouvelle **Nuit des Morts-Vivants** n'essaient jamais de concurrencer les zombies loqueteux de Lucio Fulci. Soucieux de ne pas offusquer les médecins légistes et autres praticiens, les duettistes Vulich & Burrell veillent au moindre détail. *"Nous avons appris que la peau des cadavres tire à la longue sur le jaune, et non pas sur le gris comme le montre généralement le cinéma. Nous avons également appris que, après le décès, le visage se rétrécissait, que les contours du crâne se dessinaient progressivement, que les mâchoires saillaient sous la peau"* rajoute un Everett Burrell encyclopédique.

Mais la grande nouveauté dans l'éboration des morts-vivants tient dans l'utilisation de deux computers par les maquilleurs. Tandis qu'ils continuaient à étudier les photographies de personnes gravement mutilées ou des victimes de camps de concentration, les compères filmaient les clichés des figurants sélectionnés par une caméra vidéo. Grâce à un programme informatique, ils isolaient chaque visage et modifiaient tout ce qui était susceptible de le faire ressembler à celui d'un zombie. *"Je pouvais modifier la forme d'un nez, d'une oreille, en changer la taille, les contours, les angles faciaux, les couleurs même"* conclut John Vulich. Les banques de données au service de la mort ambulante, on n'arrête pas le progrès !

Marc TOULLEC

Night of the Living Dead*. USA. 1990. Réal.: Tom Savini. Scén.: George Romero d'après son scénario et celui de John Russo. Dir. Phot.: Frank Prinzi. Mus.: Paul McCollough. SPFX : Everett Burrell & John Vulich. Prod.: John Russo, Russell Streiner pour 21st Century et George Romero. Int.: Tony Todd, Patricia Tallman, Tom Towles, McKee Anderson, William Butler, Katie Finneran, Bill Mosley... Dur.: 1 H 29. Dist.: Columbia/ Tri-Star. Sortie nationale prévue pour avril 1991.*

Two Evil Eyes

Romero/ Argento sur le bateau Edgar Poe. Dieu que ça rime. Entre *Le Chat Noir* et *L'Etrange Cas de Mr. Valdemar*, les deux cinéastes manoeuvrent dans des directions opposées. Hommage gothique à l'écrivain maudit et investigation hitchcockienne déterminent ces "deux yeux diaboliques" qui, au départ, devaient porter des binocles...



L'ETRANGE CAS DE Mr. VALDEMAR

Flash-back sur **Zombie** en 1979. Le film marque la première collaboration entre l'Américain George Romero et l'Italien Dario Argento. Sur fond d'invasion de morts-vivants, Argento apporte surtout la vrombissante musique des Goblins tandis que Romero disserte sur les lendemains qui déchantent d'une société de consommation en pleine déconfiture. Dix ans après, **Two Evil Eyes** allait-il renouveler le carton tant artistique que commercial de **Zombie** ? Niet. A croire que les hommes se sont une fois encore réunis pour tenir une promesse qu'ils s'étaient faite une décennie avant. Ou pour rendre hommage au plus connu, au plus funeste de tous les écrivains-poètes de la littérature fantastique.

QUATRE MOINS DEUX

A l'origine, **Two Evil Eyes** devait compter quatre sketches. **Four Evil Eyes** ; Satan aurait porté des lunettes. *"Romero et moi, nous nous étions décidés aux Etats-Unis sur quatre segments. Wes Craven et John Carpenter auraient participé à la réalisation du film. Mais Craven était occupé par l'écriture de* **Shocker** *tandis que John Carpenter, libre pendant un moment, a été soudainement contacté par un autre producteur. Nous avons décidé dans un premier temps de repousser le tournage de huit mois afin d'attendre les deux réalisateurs. Se rencontrer dans la même ville était déjà très difficile. En désespoir de cause, nous avons décidé de tourner deux sketches plus longs. Dans un sens, cela nous a permis d'approfondir les sujets".* Déçu de la non-participation de Craven et Carpenter, Dario Argento avance le nom de Clive Barker. Mais ses tentatives de porter des noms illustres au générique ressemblent à un véritable parcours du combattant. Les cinéastes le questionnent sur le budget de leur segment défavorisé par rapport à l'autre, sur la qualité de leur script... *"Au moment où nous partions pour un film de quatre sketches, George Romero ne savait pas encore quelle nouvelle d'Edgar Poe il adapterait. Il a opté pour* Le Masque de la Mort Rouge *porté dans un futur ravagé par une épidémie de SIDA. Mais, entre-temps, deux adaptations de ce texte ont été tournées. J'avais alors en tête* Annabel Lee *où il est question d'un homme qui amène le cadavre de sa femme dans un sous-bois. Dans le poème, il y avait de magnifiques descriptions de cette forêt, mais je n'aurais pu en tirer qu'un sketch de vingt minutes".* Heureusement, les nouvelles d'Edgar Poe sont nombreuses, presque toutes aptes à fournir un argument à des dizaines de films. Roger Corman l'a bien montré en trahissant génialement l'écrivain dans les années 60.

"J'ai encore adapté Le Puits et le Pendule. *Mon film se déroulait au Chili. Un jeune européen arrivait dans ce pays dans lequel il devenait aussitôt la proie d'un fonctionnaire, le bras droit de Pinochet responsable*

de la mort de dizaines de personnes. La fin du régime n'a pas suffi à le faire disparaître. L'idée était belle mais le concept trop fortement politique". Dario Argento en vient donc à une nouvelle qui semblait écrite pour lui. "Le Chat Noir *est l'un des récits les plus complets de Poe. C'est en voyant mes chats venir à moi que je me suis décidé à l'adapter. C'est également l'unique nouvelle de Poe où le nom des personnages n'est pas mentionné. Cet aspect m'a intéressé dans le sens où on peut en déduire que* Le Chat Noir *est peut-être une histoire semi-autobiographique*". Dans cette histoire, le photographe Rod Usher (Harvey Keitel) prend son pied à mitrailler des cadavres dans un triste état. Un chat noir que sa femme Annabel vient de recueillir lui met les nerfs à vif. Progressivement, Usher sombre dans la folie et l'alcoolisme. Il tue et sa femme et le petit félin...



LE CHAT NOIR

LE PARTENAIRE IDEAL

Pour avoir réalisé **Creepshow**, George Romero connaît le principe du film à sketches sur le bout des doigts. Antenne américaine d'Argento, principal investigateur de **Two Evil Eyes**, le metteur en scène de **Zombie** se lamente encore des problèmes rencontrés sur la préparation du projet. "*Nous avons contacté Stephen King, Anthony Perkins, John Carpenter et d'autres. C'était vraiment complexe de synchroniser les disponibilités de tout ce monde. Un jour, Dario Argento m'a appelé pour me dire "pourquoi ne le ferions nous pas seuls ce film ?". Avec deux histoires, nous pouvons avoir matière à deux heures de projection !*". Aussitôt dit, aussitôt conclu. Après quelques hésitations sur *Le Masque de la Mort Rouge* décidément trop adapté, George Romero se rabat sur *L'Etrange Cas de Mr. Valdemar*. "*J'ai toujours désiré mettre en images cette histoire. Mais elle n'a rien d'un récit linéaire. C'est davantage un trip, une prémisse. Beaucoup de nouvelles sont ainsi. Des idées à l'état brut*". Ernest Valdemar meurt prématurément. Cela contrarie singulièrement les plans de sa jeune femme et de son amant, le Dr. Hoffman. Ce dernier commet l'erreur d'hypnotiser le mourant peu avant son trépas. Encore sous hypnose, Valdemar, bien cadavérique, traque le couple illégitime qui aura trop ardemment souhaité sa mort... "*Alors que j'étais en train d'écrire* L'Etrange Cas de Mr. Valdemar, *j'angoissais sur mon intérêt pour l'histoire. Et lorsque j'ai lu le scénario de Dario Argento, une déclaration d'amour à l'oeuvre d'Edgar pleine de références à ses oeuvres, je me suis senti un peu paresseux.*



LE CHAT NOIR



LE CHAT NOIR

De Poe, je n'ai gardé qu'une idée, qu'un concept. Mon segment ne ressemble vraiment pas à du Edgar Poe". Pourquoi Romero s'est-il tant épris de *L'Etrange Cas de Mr. Valdemar* ? Les mauvaises langues diront que le spectre très zombifié de sa défunte vedette constitue une bonne réponse.

Quoiqu'il en soit, George Romero ne peut que constater les nombreuses différences entre son segment de **Two Evil Eyes** et celui de Dario Argento. "*Plastiquement, nous sommes totalement à l'opposé l'un de l'autre. Je ne sais vraiment pas comment* Le Chat Noir *et* L'Etrange Cas de Mr. Valdemar *peuvent cohabiter dans* **Two Evil Eyes**. *Le film est, à ce titre, bien plus qu'une simple anthologie : un test. Le style de Dario Argento et le mien sont issus de deux planètes différentes. Personnellement, j'ai choisi d'aborder mon segment de manière rigide, hitchockienne même. Je n'aime pas me référer à Hitchcock mais* L'Etrange Cas de Mr. Valdemar *tient à ce point sur le fil du rasoir qu'il en devient une étude minutieuse des événements, comme si la caméra servait de loupe. Je n'ai pas eu recours à tous les trucs viscéraux habituels ; mon film est plus subtil. Dario Argento, par contre, conduit son* Chat Noir *comme un opéra. Voir* **Two Evil Eyes**, *c'est comme se rendre à un double-programme*" conclut le cinéaste. D'un côté, l'Italien baroque et survolté, employant allègrement des effets spéciaux saignants de Tom Savini, et de l'autre l'Américain réfléchi, soucieux de sobriété. L'addition de ces deux tempéraments donnent (George Romero dit vrai) un vrai double-programme de cinoche populaire.

Alberto FARINA & Cyrille GIRAUD



Due Occhi Diabolici*. *Italie. 1989.
Réal.: George Romero & Dario Argento. Scén.: George Romero (premier épisode), Dario Argento & Franco Ferrini (deuxième épisode). Dir. Phot.: Peter Reniers & Beppe Maccari. Mus.: Pino Donaggio. SPFX : Tom Savini, John Vulich, Everett Burell. Prod.: Gruppo Bema-ADC. Int.: Harvey Keitel, Madeleine Potter, Adrienne Barbeau, E.G. Marshall, Martin Balsam, Kim Hunter... Dur.: 1 H 45 Dist.: Cinor.

HARDWARE

Avec un petit million de dollars, quelques bouts de ferraille assemblés, un décor unique et des couleurs criardes, le jeunot Richard Stanley dame le pion aux grosses productions américaines. Prometteur ce petit nouveau porté sur le look clip !

Réalisateur :

RICHARD STANLEY

Mad Movies : *Avant **Hardware**, vous avez réalisé des clips, notamment pour Public Image. Ces clips étaient-ils proches de l'univers d'**Hardware** ?*

Richard Stanley : Assez proches oui. Un des clips se situe dans un hôpital où un chirurgien essaie de pratiquer un avortement sur une femme enceinte. Le chirurgien est interprété par le chanteur et le reste de l'équipe chirurgicale par les autres membres du groupe.

M.M.: *Quand avez-vous décidé de réaliser Hardware ?*

R.S.: En fait, cela a été décidé pour moi au début de l'année 89. **Harware** était un script que j'avais écrit depuis longtemps, et qui a pas mal circulé. Je l'ai donné à un ami, qui l'a donné à un ami, qui l'a donné à un ami, etc... Il paraît qu'il a même été lu à voix haute dans des clubs. Un type de la société de production *Palace Pictures*, présent, a adoré l'histoire. Tellement qu'il a pris une option sur le script et l'a envoyé aux gens de *Miramax*, lesquels m'ont ensuite appelé pour réaliser le film.

M.M.: *Avec un tout petit budget...*



Mo (Dylan McDermott), réplique jusque dans le chapeau du réalisateur Richard Stanley.

R.S.: On est parti sur la base de 500.000 dollars. Juste avant le tournage, le budget a grimpé à 800.000, puis à 1 million.

M.M.: *Avez-vous une quelconque formation cinématographique ?*

R.S.: Je suis resté deux ans dans une école de cinéma. Mais c'était juste pour pouvoir utiliser l'équipement. Je ne crois pas qu'on puisse enseigner la mise en scène. On ne peut pas vous apprendre, sur un tableau noir, comment réaliser un film. Il faut en voir beaucoup, puis créer des images. Je crois que chaque réalisateur a sa propre méthode.

M.M.: *A la vision de **Hardware**, on a l'impression que vous avez d'abord choisi la musique, et ensuite trouvé les images.*

R.S.: Non, ça ne s'est pas passé comme ça. Tout est arrivé à peu près en même temps. Parfois bien sûr, on avait la musique avant le tournage. Et d'autres fois, elle s'imposait à la vision des rushes. En fait, je ne crois pas que nous avions la moindre musique en tête avant de commencer.

M.M.: *Que représente MARK 13 ?*

R.S.: J'ai voulu faire en sorte qu'il représente beaucoup de choses. Sur le casque, on voit d'un côté le drapeau américain, et de l'autre le soleil levant avec un croissant de lune. MARK 13 est comme un jet s'écrasant dans une petite ville. Les personnages principaux sont des civils innocents. MARK 13 est un objet provenant du passé, un objet créé par le gouvernement, un objet sur lequel le gouvernement n'a plus aucun contrôle.

M.M.: *Vous semblez ne pas vraiment apprécier l'armée ?*

R.S.: En effet, non seulement je ne l'apprécie pas, mais je la déteste. Un des événements qui m'ont inspiré pour **Hardware**, c'est l'histoire de ce jet soviétique commandé par un ordinateur qui s'est écrasé sur une ville allemande et a tué un tas de gens qui se promenaient dans la rue. Pour l'armée, ce ne fut qu'une erreur de l'ordinateur.

M.M.: *MARK 13 est aussi le titre d'un chapitre de la Bible...*



Jill (Stacey Travis), acculée par le robot dans les derniers recoins de son loft.



R.S.: Oui, tout à fait, le chapitre sur la fin du Monde. Une prophécie où le Christ parle de la façon dont le monde succombera à l'apocalypse. Mais c'est un hasard. J'avais décidé d'appeler le robot MARK 13, et c'est juste avant le tournage que j'ai appris à quel passage ça correspondait dans la Bible.

M.M.: *Comment s'est déroulé le tournage des scènes avec le robot ?*

R.S.: Cela aurait pu être pire. Le robot, plutôt fragile, se déplaçait très lentement. C'est la raison pour laquelle on ne le voit pas plus dans le film.

M.M.: *Comment avez-vous créé l'environnement sonore du film ?*

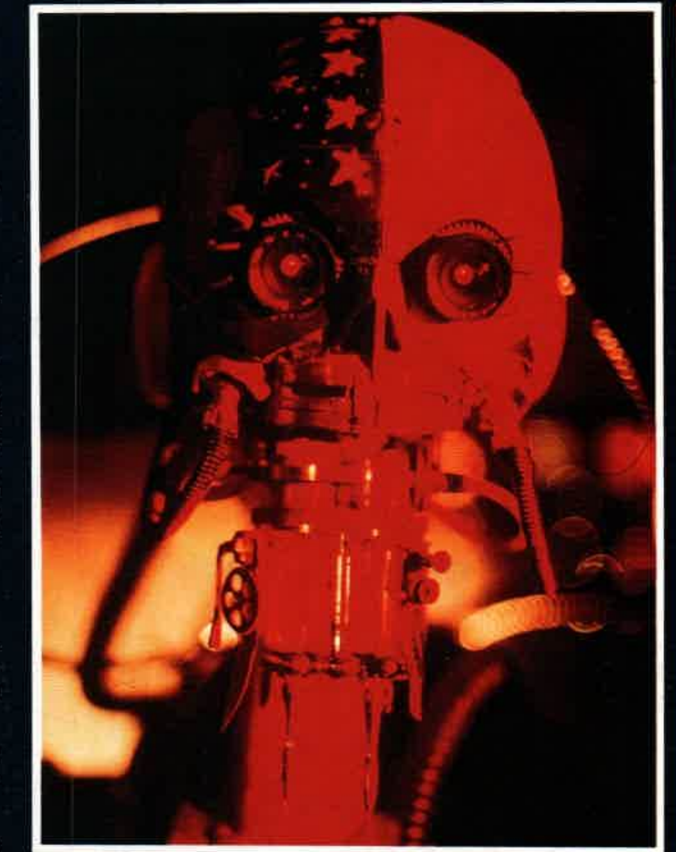
R.S.: On a utilisé un sampler (*ordinateur musical, et outil principal des rappeurs. NDR*). On a mixé tous les sons "sales" que l'on a pu trouver. Comme le bruit mécanique d'un magnétophone par exemple. Pour la scène finale, c'est comme si on avait eu un groupe jouant avec des tuyaux et des morceaux de ferraille. C'était amusant de mixer tous ces bruits désagréables pour aboutir à quelque chose d'harmonieux.

M.M.: *Vous aimez vivre dans le bruit ?*

R.S.: Oh non, moi j'aime la campagne. J'adore passer mes vacances en Irlande, au milieu de nulle part. Le bruit, dans un certain sens, ce serait plutôt mon pire cauchemar !

M.M.: *Vous semblez fasciné par l'image à l'intérieur de l'image, comme les écrans vidéo ou la vision de MARK 13...*

R.S.: Je voulais explorer dans **Hardware** les différentes façons de voir les choses. Je voulais, à travers les yeux de MARK 13, essayer d'adopter un point de vue mécanique. Je ne suis pas sûr du résultat, car je ne voulais pas souligner la morale de ce regard, mettre en avant son côté maléfique. Non, ce qui m'intéressait était de jouer la carte de la différence. MARK 13 ne voit pas le sang, mais de jolies couleurs brillantes. MARK 13 est une forme de vie qui voit les choses différemment, à sa façon.



MARK 13, le robot biblique.

M.M.: *Le monde post-atomique de **Hardware** est saturé de couleurs. Etait-ce une question d'esthétique ou voyez-vous vraiment le futur ainsi ?*

R.S.: C'est d'abord une question d'esthétique. Mais c'est aussi parce que je voulais montrer que tout dans ce monde a changé. L'air, l'atmosphère, le ciel, tout. La plupart du temps, nous tournions sur des sites industriels ordinaires. On a essayé, en usant des couleurs, de métamorphoser ces décors en un monde crédible.

M.M.: *Il y a quelque chose de "Romeo et Juliette" dans la fin de **Hardware**...*

R.S.: Peut-être un peu, oui. Mais la raison principale pour laquelle j'ai voulu que le héros se suicide, c'est que je trouvais cela surprenant. Je voulais de toute façon tuer le héros à la fin du film. Et le suicide est le moyen le plus stupide de mourir. Ceci-dit, j'aime beaucoup Shakespeare...

M.M.: *Pensez-vous que, dans le futur, les machines prendront le dessus sur les humains ?*

R.S.: J'espère que non. C'est pour ça que j'ai opposé à MARK 13 une femme enceinte, ainsi que de l'eau. L'eau est le symbole de la nature, l'espoir que quelque chose va évoluer concernant les problèmes d'environnement. Je suis inquiet quand je vois des gens qui croient que le progrès est une fin en soi. Je suis inquiet de voir ces gosses fans de **Star Wars** s'engager dans l'US Air Force. Je suis encore plus inquiet quand on me dit que la technologie nous sauvera. Je crois que c'est totalement faux, qu'il faut revenir à des choses plus simples, avoir plus confiance en nous-mêmes que dans les machines. Et je continue à penser que le monde ne peut tourner rond que de cette façon.



L'homme contre la machine : violent !

Propos recueillis par **Vincent GUIGNEBERT**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

UN CLIP OU DES CLAQUES

Richard Stanley est jeune. 25 ans. Pour peu qu'on ait la chance de réaliser un premier long métrage à cet âge, autant se faire remarquer. C'est fait. **Hardware** recèle suffisamment de qualités pour ne pas susciter l'indifférence.
Un nomade déterre d'un endroit désertique les restes d'un robot militaire, MARK 13, et refourgue la ferraille à un revendeur. Mo saute sur l'occasion et offre un MARK 13 en pièces détachées à sa fiancée Jill, sculpteur. MARK 13, maintenant ornement parmi d'autres du loft de Jill, n'a pas été détruit dans les affrontements de la Troisième Guerre Mondiale. Machine indestructible commandée par l'armée, MARK 13 se réveille, avec pour ordre de mission de détruire tout ce qui bouge. Le loft de Jill se transforme alors en champ de bataille miniature pour combat titanesque.
Intrigue minimale pour efficacité maximale. Remake inavoué de **Alien**, **Hardware** se traîne légèrement dans la première partie pour préparer l'explosion de la seconde. Festival de sons futuristes et de lumières saturées, caméra constamment à la recherche du "plan qui tue"... Stanley explore toutes les possiblités offertes par un espace pourtant réduit, et utilise à bon escient le moindre centime de son budget microscopique. Il est cependant tout aussi légitime à la vision de **Hardware** d'avoir le poil hérissé par l'inutilité flagrante du propos que d'être ravis par le côté megaclip de l'entreprise.

V.G.

1989. Grande-Bretagne. Réal. et scén.: Richard Stanley. Dir. Phot.: Steve Chivers. Mus.: Simon Boswell. SPFX : Image Imagination/ Bob Keen. Prod.: Joanne Sellar & Paul Trybits/ Wicked Films Production. Int.: Dylan McDermott, Stacey Travis, John Lynch, William Hootkins, Iggy Pop... Dist.: Sinfonia. Dur.: 1 H 35. Sortie nationale prévue le 30 janvier 1991.

L'EcHelle de Jacob

Flashdance, Neuf Semaines et demie, Liaison Fatale... La filmographie d'Adrian Lyne n'est pas très fournie mais chaque titre mobilise la grande foule. Doucement provocateur, allant là où on ne l'attend pas, celui qui fut formé à l'école de la pub au même titre que Ridley Scott, Alan Parker et Hugh Hudson, prend aujourd'hui tous les risques...

Réalisateur : ADRIAN LYNE



Une incroyable descente aux enfers dans un hôpital cauchemardesque.

Mad Movies : *Après Neuf Semaines et demie et Liaison Fatale, votre choix de mettre en scène L'Echelle de Jacob est pour le moins inattendu...*

Adrian Lyne : Après **Flashdance**, on m'a demandé de tourner **Chorus Line** parce que cela semblait évident. Après **Liaison Fatale**, on m'a demandé de réaliser **Le Bûcher des Vanités**, mais j'ai toujours désiré varier les registres. Mes quelques gros succès me valent une certaine liberté de choix. J'ai lu le scénario de **L'Echelle de Jacob** sans pouvoir m'arrêter un seul instant. Je trouvais fascinant les changements d'orientation de l'histoire. J'aime les différents niveaux d'appréhension de la réalité contenus dans le script. Il raconte le parcours d'un homme qui devient fou, qui essaie de savoir pourquoi, qui s'aperçoit qu'il a été, comme ses compagnons d'armes, un cobaye aux mains de scientifiques pendant la guerre du Vietnam. Ils ont expérimenté sur lui une nouvelle drogue et, désormais, l'armée le menace... A la lecture de cette histoire, j'ai fonctionné comme à un thriller conventionnel. Mais, arrivé à la fin, vous réalisez que tout ce que vous venez de voir est le fantasme d'un mourant.

M.M.: *L'Echelle de Jacob ne ressemble vraiment pas aux films hollywoodiens actuels...*

A.L.: En écrivant le script, le scénariste Bruce Joel Rubin s'est inspiré d'un court-métrage de Robert Enrico, **An Occurence at Owl Creek Bridge**, où un type est sur le point d'être pendu pendant la guerre de Sécession. On pense qu'il réussit à s'évader, qu'il arrive vraiment à s'enfuir. Finalement, il s'avère que toute l'aventure se déroulait dans sa tête et qu'il ne peut échapper à la pendaison. J'ai trouvé cela fascinant et inhabituel. J'aime qu'un film demande aux spectateurs une certaine réflexion. **L'Echelle de Jacob** n'est pas facile à suivre ; ce n'est pas **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**. Vous devez y revenir, en discuter. **L'Echelle de Jacob** exige du public qu'il se trifouille les méninges.

M.M.: *Cela a-t-il été aisé de trouver un financement pour une histoire aussi peu commerciale ?*

A.L.: Non, ça n'a pas été une partie de plaisir. Au départ, le scénario appartenait à la *Paramount*. Son vieux patron l'aimait beaucoup. Mais comme cela arrive souvent à Hollywood, une autre personne a pris sa place. Et celle-ci n'appréciait vraiment pas le projet. Il a été mis dans un tiroir. Je l'ai alors proposé à *Carolco* et, grâce à Dieu, ils l'ont adoré. C'est dingue qu'il existe encore des gens pour mettre des millions de dollars dans des films aussi dingues.

M.M.: *Vous dîtes avoir été grandement influencé dans L'Echelle de Jacob par les peintures de Francis Bacon.*

A.L.: En décrivant le ciel, l'enfer, les démons, les anges et le reste, les scénaristes démarquent en fait la Bible. Le diable est un type tout rouge avec des cornes, une queue fourchue et des ailes. Le défi dans **L'Echelle de Jacob** était de montrer ces images traditionnelles sans faire mourir de rire les gens. Durant la préparation du film, j'étais à Los Angeles où se déroulait une exposition des toiles de Francis Bacon. Elles m'ont fortement troublé, effrayé. Ses peintures sont floues et elles donnent une impression de mouvement ; elles ne sont absolument pas statiques. Dans **l'Echelle de Jacob**, j'ai essayé de reproduire cette sensation pour donner à mes images le même esprit torturé, tourmenté. Je ne laisse jamais voir clairement ce qui arrive ; ça va trop vite. Ce que votre imagination projette est cent fois plus efficace que ce que je pourrais détailler.

M.M.: *Les premières minutes du film situées au Vietnam sont à ce titre carrément hystériques.*

A.L.: J'aime beaucoup ce qu'Oliver Stone a fait dans **Platoon**. Il était difficile de décrire de nouveau le Vietnam après tous ces films, mais j'espère que la première séquence de **L'Echelle de Jacob** paraît réaliste. Je voulais créer un véritable et

terrifiant bordel, une panique horrible. Pour ce faire, j'ai donné aux cascadeurs une mini-caméra. Je les faisais courir sans leur dire où les bombes allaient exploser. A chaque explosion, ils dirigeaient la caméra vers l'impact. On dirait un documentaire sur la guerre.

M.M.: *L'Echelle de Jacob développe plusieurs histoires parallèles. Un metteur en scène peut-il trouver facilement son équilibre ainsi ?*

A.L.: Pas vraiment. J'avais plusieurs options pour différencier les trois vies de Jacob Singer. J'ai failli tourner l'épisode du Vietnam en noir et blanc et la séquence de l'après-guerre en couleurs. Finalement, je me suis aperçu qu'il était préférable de voir cette histoire à travers les yeux de Jacob. C'est un homme qui fait des allers-retours incessants dans le rêve. Il vous regarde et, soudain, il voit un monstre. Sans transition. Il est kidnappé, parvient à sauter de la voiture, et un Père Noël le dépouille. Puis il se retrouve dans la salle d'urgence d'un hôpital qui devient l'antichambre de l'enfer avant de redevenir réel, toujours sans transition. Comme si Jacob devenait fou. Je tenais à ce que l'ambiguïté soit constante ; j'ai donc choisi la vision subjective. Et voir **L'Echelle de Jacob** devient une sorte d'expérience schizophrénique pour le public.

M.M.: *Votre film évoque une drogue particulièrement puissante que l'armée américaine aurait essayée sur des soldats pendant le Vietnam.*

A.L.: J'ai potassé deux ou trois livres au sujet de cette drogue du nom de BZ. Cette forme très forte de LSD a été stockée pendant des années. Les militaires l'ont expérimentée sur des prisonniers vietcongs pendant la guerre. Plusieurs d'entre eux sont morts. J'ai extrait ces informations d'un livre, mais elles n'en sont pas sûres pour autant. Il est cependant certain que l'armée détenait dans les années 70 de grandes quantités de drogue dont ils ne savaient quoi faire. Et on ne se débarrasse pas comme ça de 60 tonnes de BZ. De quoi rendre le monde entier complètement fou. Les détenus cobayes ont totalement perdu la boule au point de devenir schyzos. Un type sous l'emprise de la drogue a massacré toute sa famille.

M.M.: *L'Echelle de Jacob a souvent des accents très religieux, notamment lors du final.*

A.L.: Le scénariste et moi avons passé une année entière à travailler sur le script, qui a beaucoup changé. A l'origine, on voyait Jacob devant un escalier amenant au paradis avec ce que tout cela implique d'anges et de nuages... Des clichés bibliques. Si j'avais tourné la scène ainsi, je n'aurais jamais mis assez d'anges et de marches sur son escalier... Je me serai planté. Il valait mieux que l'escalier du paradis soit celui de son appartement. J'ai aussi introduit l'enfant mort dans l'histoire. Quand je pense à ma propre mort, idée déplaisante, je crois que je serais heureux de retrouver mon père. Je ne me suis jamais entendu avec lui. Peut-être que cela marcherait mieux à ce moment là. Le concept d'un paradis qui réunit une famille pour l'éternité m'intéresse davantage que l'imagerie biblique.
Le scénario d'origine était trop long, impressionnant et intimidant pour un réalisateur. C'est pour cette raison qu'il a traîné tout ce temps. A la seule lecture, on ressentait déjà la difficulté de le mettre en scène. Le script était très littéraire, bourré de descriptions s'inspirant des gravures de Gustave Doré. L'autre grande difficulté de **L'Echelle de Jacob** provient des effets spéciaux. Généralement, la production les commande à une compagnie extérieure, comme *I.L.M.* qui vous livre trois mois plus tard sans que vous ayez eu à intervenir. Vous ne pouvez que les accepter. A l'opposé, je voulais les superviser moi-même et tout faire directement sur le plateau. Je n'ai eu à intervenir que quatre ou cinq fois sur les 24 effets prévus. J'ai fait en sorte qu'ils arrivent naturellement dans le film grâce à des mouvements de caméra.

M.M.: *Pourquoi avoir choisi Tim Robbins ? C'est un acteur généralement employé dans des comédies. Erik le Viking, Cadillac Man...*

A.L.: Peu d'acteurs ont ce visage d'enfant, cette naïveté. Il n'y a que deux comédiens qui possèdent un air innocent aux Etats-Unis, Tom Hanks et Tim Robbins. Tim Robbins est très attachant ; vous ne pouvez que l'aimer. Dans le cas contraire, le film n'existe pas. Richard Gere voulait le rôle mais je le trouvais trop beau, trop sûr de lui. Même problème avec Al Pacino. Tout deux auraient éloigné le spectateur du propos de **L'Echelle de Jacob**.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)



Dans le métro, un démon voyageur.



Une introspection douloureuse.



Difficile pour Jacob Singer de garder les pieds sur terre.

UNE VIE DE REVES

Le Vietnam. Les premières images de L'Echelle de Jacob secouent par leur intensité. Une caméra qui virevolte au rythme des explosions, le sang qui gicle des corps, la silhouette d'un soldat à la jambe arrachée, un ennemi invisible... Comme le Michael J. Fox de **Outrages**, Jacob Singer se réveille dans une rame de métro particulièrement nauséeuse. Brian De Palma en finissait là, avec une mère patrie retrouvée. Adrian Lyne, lui, continue le cauchemar. Jacob Singer est facteur, sa femme trie des lettres. Il rêve de sa vie avant le Vietnam. Il était professeur de philosophie et père de deux petits garçons. Mais la réalité qui se crée au hasard de son cheminement est hanté par des créatures cauchemardesques. Un type dont la tête est secouée par des mouvements de punching-ball, une infirmière cornue, une danseuse jouissant du contact d'un tentacule hautement phallique... Jacob Singer vit trois existences qui s'interpénètrent, se mêlent, se confondent... En comparaison, les dérives schyzophréniques de Arnold dans **Total Recall** sont d'une simplicité enfantine. Adrian Lyne paume son audience, passe sans cesse d'un niveau de scénario à un autre, et ce sans la moindre liaison. Fatale pour ceux qui espèrent se laisser mener par une histoire simple. Mais il faut atteindre la moitié de **L'Echelle de Jacob** pour bien rentrer dans le jeu du cinéaste. Un jeu fascinant qui aboutit à une réelle descente aux enfers. L'Amérique est laide, sale, douteuse, hantée par les spectres du Vietnam. Un détail, insignifiant, demeure néanmoins dans les mémoires : la roulette folle d'un lit d'hôpital. Lorsque les désagréments d'un caddy de *Prisunic* deviennent obsessionnels jusqu'à la mort Audacieux.

M.T.

Jacob's Ladder. USA. 1990. Réal.: Adrian Lyne. Scén.: Bruce Joel Rubin. Dir. Phot.: Jeffrey L. Kimball. Mus.: Maurice Jarre. SPFX : Gordon Smith. Prod.: Alan Marshall pour Carolco. Int.: Tim Robbins, Elizabeth Pena, Danny Aiello, Matt Craven, Pruitt Taylor Vince, Jason Alexander... Dur.: 1 H 52. Dist.: AMLF. Sortie nationale prévue le 16 janvier 1991.

L'HISTOIRE SANS FIN II : UN NOUVEAU CHAPITRE

Les contes de fées connaissent toujours des suites. Surtout lorsqu'ils sont une inépuisable source de profit. *L'Histoire sans Fin II* reprend les mêmes personnages que l'original et retourne au pays imaginaire de Fantasia qu'on survole à dos de chien-dragon sur un air disco de Giorgio Moroder... L'Australien George "l'autre" Miller s'assoit sur le siège de cinéaste laissé vacant par Wolfgang Petersen.



"M'dam, y'a la montagne qu'a pété"

Le cinéma allemand souffre d'un vilain complexe vis-à-vis d'Hollywood. Nous, germaniques, on possède de gros moyens, des Deutsche Marks, des studios gigantesques, un folklore légendaire inépuisable, mais le savoir-faire, le fameux coup de baguette magique qui bat harmonieusement la mayonnaise, on le cherche toujours. C'est pourquoi le producteur Dieter Geissler (qui inscrit Visconti et Polanski à sa filmographie) s'associe en 1983 avec un autre mammouth du cinéma teuton, Bernd Eichinger, qui vient de triompher avec **Le Bateau** dont le metteur en scène, Wolfgang Petersen, paraît avoir la pointure d'une production à l'échelon international. Geissler-Eichinger-Petersen : le tiercé gagnant se forme de lui-même. Les compères ne prennent pas de risque en misant sur le roman de Michael Ende, *"L'histoire sans fin"*. Un million et demi d'exemplaires vendus à travers le monde dans son édition "enfantine". Et 600.000 autres exemplaires pirates. *"Nos intellectuels et nos étudiants ne tenaient pas à être vus avec un livre pour enfants entre les mains. Par contre, ils trouvaient très chic d'exhiber l'édition pirate brochée, imprimée en Hollande !"* commente Dieter Geissler.



"Eh ben, le shien, ze lui ai grimpé dessus, euh"

INFLUENCES

Michael Ende brasse dans *"L'histoire sans fin"* tous les classiques de la littérature fantastique à priori destinés aux enfants. Il y a du *"Magicien d'Oz"*, de l'*"Alice au Pays des Merveilles"* dans cet ouvrage épais qui ne restreint pas son lectorat aux moins de quatorze ans. *"C'est une oeuvre d'une richesse exceptionnelle. L'histoire peut être lue à différents niveaux. Pour les enfants, il s'agit d'un récit d'aventures fantastiques. Les adultes, pour leur part, y trouvent des thèmes inspirés par les grandes religions et philosophies du Japon, de la Chine et du Tibet. On y sent aussi l'influence des récits arabes et des contes de fées européens"* témoigne le producteur Bernd Eichinger. Mais le livre de Michael Ende s'avère foisonnant, trop touffu pour être condensé dans un seul film. Michael Ende se laisse convaincre et donne son accord pour une deuxième adaptation. Vu l'immense succès du premier film (100 millions de recettes à travers le monde, unique pour une production européenne), il lui était impossible de repousser l'offre des deux producteurs...

L'Histoire sans Fin décrivait le monde magique de Fantasia menacé d'anéantissement par les forces noires du Vide, un tourbillon symbolique. In extrémis, Bastien le sauve... Aujourd'hui, il se plonge de nouveau dans le vieux grimoire de l'antiquaire Coreander, et pose pour la deuxième fois les pieds sur le sol de Fantasia. Fantasia une fois encore dans le colimateur des puissances des ténèbres. Tandis que Bastien retrouve ses copains, le mangeur de pierres, Atreyu, le chien-dragon volant qui enseigne la sagesse, la cruelle sorcière Xayide kidnappe la Petite Impératrice qu'elle détient dans son château... Bastien et ses potes se mettent en route pour la délivrer.

MEME OPTIQUE

L'Histoire sans Fin II ne décevra pas ceux qui se sont pâmés de bonheur devant le premier. Pour bien marcher sur les traces de Wolfgang Petersen, les producteurs optent pour la scénariste Karin Howard, une Allemande née en Pologne et installée à Hollywood. Le choix idéal pour faire la liaison entre un récit enraciné dans les légendes germaniques et le grand public américain. *"Etant allemande, Karin pouvait se référer à la version allemande du roman. Plus qu'aucun autre scénariste d'Hollywood, elle était à même d'en comprendre l'arrière-plan et les implications. En outre, elle a le don de transformer une oeuvre littéraire en un produit cinématographique original"* témoigne Dieter Geissler.


"Oh, ben y fait pas cui-cui le zoiseau ? Oooooohhhhh"


"Mōman z'ai peur"


"Ouin, moi aussi j'en veux une tartine !"

Au diapason de Wolfgang Petersen, l'Australien George Miller apporte son expérience d'illustrateur et de technicien compétent. Très sérieux et guère tenté par l'esprit de non-sens qui anime toutes les adaptations d'"*Alice au Pays des Merveilles*" (un exemple de féérie délirante), ce Miller-là n'est pas vraiment celui des **Mad Max**. Réalisateur de l'honnête mais conventionnel western kangourou **L'Homme de la Rivière d'Argent**, et d'un récit d'aviation assez empoté avec Christopher Reeve, **The Aviator**, il choisit de prendre le relais de Wolfgang Petersen sans bouleverser les règles d'un conte de fées teuton au demeurant assez lourd par rapport à ses équivalents anglo-saxons. *"J'ai beaucoup aimé **L'Histoire sans Fin**. C'est un film magique, admirablement réalisé, qui traite avec une grande honnêteté et sans aucune mièvrerie du problème du Bien et du Mal. Depuis sa sortie, j'ai dû le voir une quinzaine de fois. Mon fils Goerdie, qui a cinq ans, l'emprunte sans cesse à notre vidéo-club"* murmure le cinéaste. Nanti d'un budget imposant d'une cinquantaine de millions de dollars, il transporte sa caméra d'Australie en Italie, du Canada au Brésil en passant par la France et les studios Bavaria de Munich. Pas de quoi crier misère. Miller rencontre cependant un problème durant le tournage en Allemagne de l'Ouest (le Mur de la Honte était encore intact à l'époque) : la loi interdit aux enfants de travailler plus de trois heures par jour sur un plateau. Le réalisateur remédie au problème en filmant les gosses avec trois caméras. *"Pour les plans difficiles, en particulier ceux comportant un grand nombre d'effets spéciaux, ce procédé me permettait de multiplier par deux ou trois le métrage dont je pouvais disposer. Mais nous avons eu de la chance : les trois jeunes protagonistes étaient d'excellents acteurs"*.

LES ANCIENS ET LES NOUVEAUX

Les effets spéciaux de **L'Histoire sans Fin** ont surtout été marqués par Falkor, le chien-dragon philosophe et volant. Le monstre sympa s'est singulièrement amélioré depuis le film de Wolfgang Petersen. Cinq versions de tailles différentes sont construites. 50 kilos de poils de mohair et 58 000 écailles de plastique seront nécessaires à la créature dont le modèle le plus imposant pèse deux tonnes pour 12 mètres de long. Une grue le transporte d'un décor à l'autre et une douzaine d'opérateurs se chargent d'une soixantaine de mouvements et expressions distinctes. *"Il ressemble au Falkor du premier film. Tout bouge : le cou, la tête, les yeux, les oreilles, les lèvres et on le voit constamment respirer"* explique Giuseppe Tortora. Des kilomètres de câbles électriques et des systèmes pneumatiques et hydrauliques se répandent dans la carcasse de Falkor. *"Ses entrailles ressemblaient à l'intérieur d'un Airbus"* constate George Miller.

L'autre monstre vedette de **L'Histoire sans Fin II** est le gigantesque mangeur de pierres, heureux père d'un énorme bébé pour l'occasion. Dans le genre minéral, les scénaristes ont dégoté une bouse flasque du nom de Mudwart, l'homme-lave. Dans le domaine volatile, un ersatz du Muppet Show, l'oiseau Nimbly dont l'interprète, Martin Umbach, a passé des journées entières au zoo de Munich pour observer le comportement des emplumés. Bel exemple de conscience professionnelle. La petite histoire de **L'Histoire sans Fin II** ne nous dit pas si le type dans la combinaison du colosse de pierre a avalé plusieurs kilos de gravillons et rocailles pour bien se sentir dans la peau de son personnage !

Marc TOULLEC

The Nevererending Story II, The Next Chapter. Allemagne. 1989. Réal.: George Miller. Scén.: Karin Howard d'après le roman de Michael Ende. Mus.: Robert Folk & Giorgio Moroder. SPFX : Derek Meddings, Giuseppe Tortora (mécaniques), Albert Whitlock & Syd Dutton (visuels), Colin Arthur (maquillages) et Ciné Magic Berlin. Prod.: Dieter Geissler. Int.: Jonathan Brandis, Kenny Morrison, Clarissa Hunt, Martin Umbach, John Wesley Shipp, Alexandra Johnes... Dur.: 1 H 30. Dist.: Warner Bros. Sortie nationale prévue le 13 février 1991.



ARACHNOPHOBIE



Elles sont petites, pleines de pattes et bardées d'yeux. Elles viennent du Venezuela et partent à la conquête des Etats-Unis. Spielberg récompense son collaborateur préféré en lui confiant le commandement de cette invasion.

Les grosses bébêtes sont de retour. Sur le modèle de la mémorable **Horrible Invasion**, où William "Kirk" Shatner affrontait des tarentules très velues, **Arachnophobie** exploite une trouille vieille comme le monde, celle des araignées. Et c'est un fidèle de Steven Spielberg qui orchestre l'avancée des monstres, Frank Marshall, associé à la production de ses films depuis **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**. Spielberg, évidemment, parraine les débuts de réalisateur de son protégé sous l'égide de sa compagnie, *Amblin*. Malin et appliqué, Frank Marshall, pour s'habituer à la mécanique du suspense, visionne tous les Hitchcock qui traitent de phobies : **Psychose, Les Oiseaux** et l'inévitable **Sueurs Froides**. Pour faire bonne mesure, il se tape à la suite **Les Dents de la Mer, Alien** et même **Le Train Sifflera trois Fois**. *"La mise en scène du suspense a vraiment été drôle à éloborer. J'ai passé énormément de temps à étudier les films d'Alfred Hitchcock. Cela m'a enseigné que l'imagination du public participe très étroitement au suspense. En d'autres termes, l'imagination permet de créer un suspense plus efficace que celui qui se déroule sur l'écran. C'est ainsi que j'interromps provisoirement la continuité d'une scène quand quelque chose d'horrible va arriver. Et, dès lors, votre imagination anticipe sur les événements à venir"* professe Frank Marshall. L'élève apprend consciencieusement la leçon du Maître.

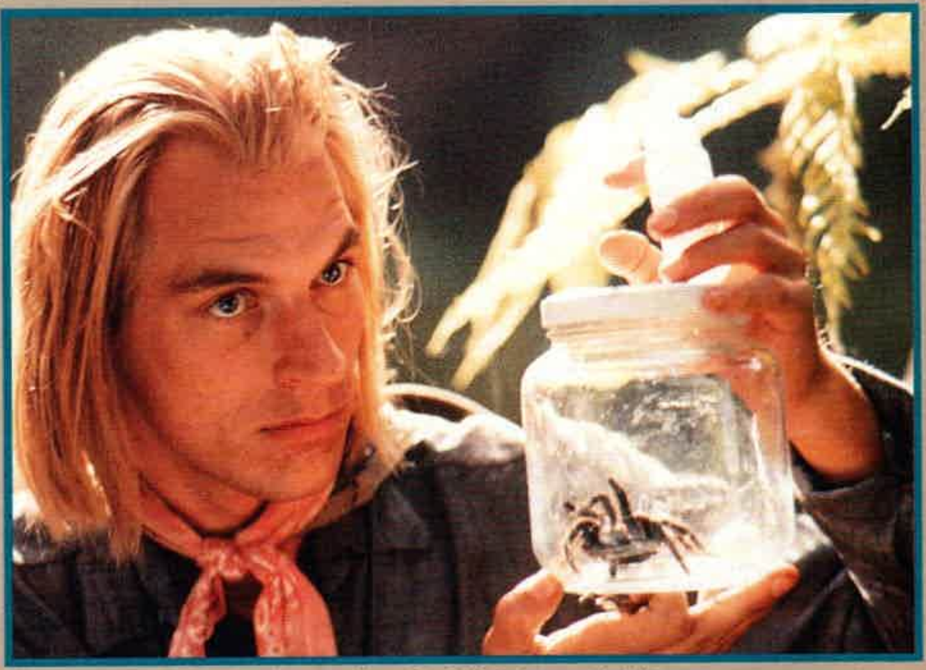
GROSSE ET VELUE

Amérique du Sud. Une expédition s'enfonce dans la jungle. Végétation dense, faune hostile. Un arbre immense est littéralement anesthésié, et tout ce qui en tombe est récupéré. Dans le lot, une araignée qui a oublié d'être petite. La bestiole ne tardera pas à s'échapper de son bocal pour piquer un des membres de l'expédition, rapatrié dans son cercueil à Canaima, petite bourgade de Californie. L'araignée, elle, s'est permis de voyager clandestinement et pose ses pattes en même temps que le cadavre sur le sol nord-américain.

Le Dr. Jennings vient d'arriver à Canaima, en compagnie de sa femme Molly et de leurs deux enfants, pour y couler des jours heureux. L'océan à quelques kilomètres, des pelouses bien vertes, des voisins amicaux, de l'air pur... La grosse araignée, de son côté, ne perd pas de temps et s'envoie une petite araignée rouge qui passait par là. Une nouvelle race d'araignées est sur le point de naître. Elles se reproduisent progressivement et passent à l'attaque. Leur piqûre provoque la mort dans les 20 secondes qui suivent. Rude épreuve pour le Dr. Jennings. Lui qui pensait devenir le médecin idéal d'une petite ville sans histoire, le voilà baptisé Dr. Death.

"Le plus intéressant concernant l'arachnophobie tient à ce que 22 % des gens naissent avec cette peur, et ils ne sauront jamais pourquoi. Nous avons tous plus ou moins cette phobie en nous" explique Frank Marshall. Et le cinéaste novice joue volontiers de cette trouille. Les nerfs des allergiques aux araignées seront mis à rude épreuve tandis que les allergiques aux serpents ricaneront. Indiana Jones par exemple...

Rusé, Frank Marshall fait même de son héros, Ross Jennings, le premier réfractaire aux araignées. Toujours le modèle Hitchcock ; James Stewart, dans **Sueurs Froides**, souffre d'une peur panique du vertige qu'il parviendra finalement à surmonter. *"Le public aime voir un héros vulnérable. C'est ainsi qu'il s'identifie immédiatement à lui, qu'il peut*



Julian Sands et Big Bob, le beau et la bête.

ressentir ce qu'il ressent". Le réalisateur connaît décidément très bien toutes les ficelles des suspenses réussis. Ces ficelles, il les a trouvées dans les films de monstres des années 50. *"La structure narrative appartient à ces années, mais nous avons tout de même tenu à tourner un film des années 90. Il y a davantage des* ***Oiseaux*** *et de* ***L'Invasion des Profanateurs de Sépultures*** *que des* ***Monstres Attaquent la Ville*** *dans* ***Arachnophobie*** *! Il y a ici plus de données scientifiques que de fiction. Tout ce que nous montrons peut vraiment se dérouler"*. Possible. Pour ce qui est des années 50, le co-scénariste Don Jakoby semble s'y être enfermé. Déjà rédacteur du script de **L'Invasion Vient de Mars**, il s'apprête à signer un nouvel **Homme Invisible** !

LES PETITES BETES QUI MONTENT

Contrairement à une certaine **Horrible Invasion** où les figurants écrasaient allègrement du talon des centaines d'araignées sur le plateau, **Arachnophobie** emploie souvent les effets spéciaux dirigés par Chris Walas et son atelier. Certes, le film de Frank Marshall respecte le quota de vraies arachnides, mais c'est surtout Big Bob qui tient la vedette. Big Bob est le nom que donnent les assistants de Chris Walas au monstre venu du Venezuela. Pas moins de 40 versions de la bête sont élaborées dans un premier temps. Cependant, tandis que Walas et son staff travaillent d'arrache-pied, Frank Marshall et ses scénaristes décident de modifier le concept du film. *"Nous avons abattu un boulot incroyable que vous ne verrez pas. Au départ,* ***Arachnophobie*** *devait être un film de terreur pure. Nous avons ainsi mis au point des centaines de marionnettes censées renforcer le suspense. Progressivement, les responsables se sont éloignés du concept original pour focaliser l'histoire sur des frissons moins physiques et plus psychologiques. Cela signifiait que tout notre travail ne servait plus à rien, qu'il était trop extrémiste pour un film soft. Frustrant"* regrette Chris Walas.

Arachnophobie comporte néanmoins encore quelques prodiges de mécanique concoctés par l'équipe de 40 personnes de Chris Walas, notamment l'impressionnant Big Bob. Habitué à manipuler ses créatures à partir de cavités creusées dans le plancher ou dans le sol, Chris Walas doit, sur le film de Frank Marshall, faire face à un problème majeur. La petite taille des monstres et le nombre de pattes interdisent aux opérateurs de recourir à des méthodes héritées du ***Muppet Show***. De plus, dans les deux centimètres carrés du corps, il faut loger un mécanisme pour animer les pattes. Grâce à un système miniaturisé, les araignées factices peuvent ainsi évoluer. *"Le plus grand défi consistait à synchroniser les mouvements de toutes ces pattes. Elles avaient tendance à partir dans des directions opposées"*. Les huit pattes sont donc conçues de manière à reproduire chacune le même mouvement. Télécommandées, elles nécessitent une minuscule batterie très difficile à trouver.

ARACHNOPHOBIE, la peur vue par le petit bout de la lorgnette.



Le maître Marshall et sa toile.

De son côté, Big Bob voit les choses en nettement plus grand. Commandeur des araignées, il exige des versions plus ou moins importantes selon la variété des plans. *"Nous avons construit un modèle grandeur nature avec des pattes d'une longueur de 20 centimètres pour une envergure semblable, un modèle intermédiaire doté de pattes de 40 centimètres, et un dernier qui se limitait à un corps central de 240 centimètres de circonférence. Nous avons également fabriqué des Big Bob avec des pattes différentes selon si l'araignée courait, grimpait le long d'un mur, montait ou tombait de sa toile. Pour terminer, mon équipe et moi avons mis au point tout un équipement destiné aux araignées, ainsi que des centaines de "soldats" capables de se coller aux parois et de faire quelques pas"* conclut Chris Walas.

Elles bougent, elles carburent, elles sont menaçantes, la caméra ne leur laisse pas le temps de paraître immobiles... Les araignées de **Arachnophobie** remplissent joliment leur contrat.

Marc TOULLEC

__Arachnophobia__. USA. 1990. Réal.: Frank Marshall. Scén.: Don Jakoby & Wesley Strick. Dir. Phot.: Mikael Salomon. Mus.: Trevor Jones. SPFX : Chris Walas & James Isaac. Prod.: Amblin Ent. & Hollywood Pictures. Int.: Jeff Daniels, Harley Jane Kozak, John Goodman, Julian Sands, Stuart Pankin, Brian McNamara... Dur.: 1 H 43. Dist.: Warner Bros. Sortie nationale prévue en avril 1991.

FRANKENHOOKER

Après *Ré-animator II*, un nouveau remake, underground, trash et jouissivement débile, de *La Fiancée de Frankenstein*. Frankenhooker peut se traduire par Frankenpute. Bienvenu dans l'univers de Frank Henenlotter, le réalisateur givré des deux *Basket Case*...

Réalisateur : FRANK HENENLOTTER

Mad Movies : *Qu'est-ce qui vous a poussé à donner une suite à* ***Basket Case****, à part l'argent ?*

Frank Henenlotter : Ce n'était pas une question d'argent. En fait, j'ai fait une sorte de deal avec *SGE (Shapiro Glickenhaus Entertainment)*, la société qui voulait absolument produire la suite de **Basket Case**. Je leur ai dit : "Je vous fais cette suite si vous me laissez faire un autre film". J'avais énormément de mal à réunir suffisamment d'argent pour un nouveau projet. Je leur ai donc proposé le marché suivant : "Vous aurez **Basket case II** si vous me laissez faire **Frankenhooker**".

M.M.: ***Frankenhooker*** *vous importe donc plus que* ***Basket Case II*** *?*

F.H.: Non, mais je préfère quand même inventer de nouveaux personnages plutôt que de recycler les anciens. Evidemment, **Basket Case** est un compromis et j'essaie de faire avec. *SGE* me demande actuellement un **Basket Case III**. Ce qui va me permettre, en dealant, de faire un autre film. J'espère quand même que, dans dix ans, je ne serai pas là en train de vous parler de **Basket Case XXXXIII**. Pas question. Je me serai ouvert la gorge bien avant cela !

M.M.: ***Basket Case II*** *et* ***Frankenhooker*** *se ressemblent beaucoup, et pourtant pas mal de gens détestent le premier et adorent le deuxième. Alors quoi ?*

F.H.: **Basket Case II** est un film plutôt gentil. Ce n'est ni sauvage, ni complètement fou. C'est un film d'horreur très BD. **Frankenhooker** est une comédie d'horreur où tout est poussé jusqu'au bout.

M.M.: *Où avez-vous trouvé les acteurs de* ***Frankenhooker*** *?*

F.H.: J'ai eu du mal à trouver les filles. **Frankenhooker** est une production tout ce qu'il y a de plus officielle, et je ne pouvais donc utiliser que des acteurs syndiqués. Et à New York, il n'est pas facile, comme à Los Angeles, de dénicher de jolies actrices syndiquées qui se réjouissent de faire du topless à l'écran. J'ai donc eu l'idée de contacter des modèles de *Playboy* et *Penthouse*.

M.M.: *Bon choix !*

F.H.: Oh oui, entièrement d'accord. Patty Mullen, qui joue Frankenhooker, est modèle de l'année 89 de *Penthouse*. Elle est à la fois très belle et très drôle. Elle a un incroyable talent comique.

M.M.: *L'idée du rictus nerveux vient de vous ?*

F.H.: Non, c'est un de ses nombreux talents. Elle n'arrêtait pas de me faire rigoler sur le plateau. On entend même mon rire dans la bande son du film. Impossible de l'effacer. J'avais aussi deux autres *Penthouse Pets*. Une *Playmate* de l'année, et une suédoise très célèbre à New York. Son vrai nom est Gitan Godding, mais elle est plus connue sous son nom de strip-teaseuse, Bibie. Elle était très heureuse de faire **Frankenhooker**. Il y avait également Eva Hunter qui, depuis, est devenue actrice de porno dans une quinzaine de films.

M.M.: *Dites, ça donne envie de faire du cinéma vos castings !*

F.H.: Vous savez, comme on dit, "it's a dirty job, but somebody has to do it" !!!

M.M.: *Bref, vous vous tuez à la tâche pour trouver des filles superbes, et finalement vous les faites exploser au milieu du film...*

F.H.: Ah, aaah, aaaaah... J'ai réuni toutes les filles pour leur expliquer de quoi il s'agissait. Alors vous voyez, vous enlevez vos vêtements, vous fumez du crack, et vous explosez". Et, l'une après l'autre, elles ont répondu : "Ok", "Bien sûr", "Pas de problème", On y va" ! Je leur ai dit, quand même, de prendre le script à la maison et de le lire, mais personne ne l'a fait. Elles s'en foutaient. L'idée leur plaisait, elles trouvaient ça marrant !

M.M.: *Je parie que vous avez eu des problèmes avec les effets spéciaux pour cette scène.*

F.H.: Des problèmes d'argent en premier lieu. **Frankenhooker** est mon plus gros budget. 1,7 million de dollars, soit le budget des fournitures sur un film normal ! Heureusement, c'était la troisième fois que je travaillais avec Gabe Bartalos, après **Elmer** et **Basket Case II**. Il connaît les restrictions budgétaires et est très ingénieux. Moins on lui donne d'argent, plus il trouve le moyen de créer des effets dingues. J'adore les monstres qu'il a conçu sur **Basket Case II**. Ils sont incroyables. Bon, pour en revenir à cette scène, il y avait plein de morceaux de cadavres éparpillés dans toute la pièce. Un matin, j'arrive sur le plateau et il manquait plein de jambes. On s'était fait volé des jambes en caoutchouc ! Le voleur faisait sans doute partie de l'équipe. Je me demande ce qu'il a bien pu foutre avec des jambes en caoutchouc. Ou plutôt je préfère ne pas penser à ce qu'il a pu en faire, du genre commencer à leur parler en salivant, bouark... L'embêtant, c'est qu'on avait encore des scènes à tourner avec ces jambes et qu'il a fallu prendre des jambes super rigides de



Patty Mullen, Penthouse Pet 89, actrice occasionnelle, et irrésistible Frankenhooker.

mannequins en plastique. Drôle de façon de faire un film, mais quand on n'a pas d'argent, il faut bien avoir des idées.

M.M.: *Vous aimez New York ?*

F.H.: J'adore New York. C'est sans doute l'endroit de la planète où je me sens le mieux. C'est une ville horrible, sale, dangereuse. Il vous arrive d'assister à des cambriolages, des bagarres, voire de véritables agressions...

M.M.: *Et vous sortez quand même le soir ?*

F.H.: Oui, bien sûr. Je connais très bien New York et je sais quand il faut courir. Si j'ai un conseil à donner à quelqu'un qui débarque à New York , c'est de se munir d'une arme. Ceci dit, je ne peux pas m'empêcher d'avoir de l'affection pour New York.

M.M.: *Vos films n'en donnent pas une image très accueillante.*

F.H.: Le bar de **Frankenhooker** est réel. Je le connais, j'y vais même souvent. C'est le genre d'endroit où on ferme la porte de nuit et où on ne laisse entrer que ceux qui y sont connus. La clientèle est composée de junkies, tueurs, putes, maquereaux, travelos... Les patrons m'avaient donné l'autorisation de tourner à l'intérieur du bar. Malheureusement, il a fermé trois mois avant le tournage. On a donc construit des décors en s'inspirant de ce bar.

M.M.: *Vous avez toujours eu des problèmes d'argent sur vos films...*

F.H.: Je ne tourne pas de séries A et les séries B ont tendance à disparaître aux USA. Il est donc de plus en plus difficile de monter ce genre de films. Il y a seulement quelques années, les séries B se ramassaient à la pelle, l'argent affluait sans qu'il y ait pour autant des contrôles sur les tournages. Aujourd'hui, les seules productions qui se montent sans problème, ce sont les suites. C'est terrible. Je n'ai jamais trop su comment m'en sortir. J'ai pris un agent récemment pour qu'il me trouve de plus gros budgets ou des films originaux de série A. Et si je n'obtiens aucune aide de ce côté-là, je quitterai ce job !

M.M.: *Mais qu'est-ce que vous feriez de cet argent puisque sans un sou, vous êtes meilleur que certains réalisateurs qui disposent de gros budgets ?*



Une prostituée bien en chair, déjà sous l'emprise du crack.





Un souper en tête-à-tête amoureux. Le pied !

F.H.: J'ai en ma possession des scripts qui ont été rejetés par tout le monde. Notamment un film avec des insectes. Je l'ai envoyé à mon agent et il a adoré. Il m'a dit avoir ri de la page 1 à la page 94. Il m'a dit également qu'il allait faire comme si je n'avais jamais écrit ça, qu'il n'avait jamais lu un truc aussi crade, qu'il lui était impossible de le faire lire à qui que ce soit. Donc voilà ! Chaque année, j'ai une demi-douzaine de projets dans ce style ou celui de **Frankenhooker**, et je pense ne jamais les mener à terme si je ne tourne pas des **Basket Case**...

M.M.: *Et pourquoi ne pas demander à Spielberg de vous produire ?*

F.H.: Mais appelez-le ! Ou donnez-moi son numéro de téléphone ! Je ne peux même pas approcher ce type. Je ne connais personne dans le business, personne dans les Majors. C'est pour ça que j'ai pris un agent. Je lui ai dit : "Vas-y, fonce !". Et je suis sûr qu'il fonce, hein. Je suis même certain qu'il doit être en train de chercher les numéros de téléphone des Majors dans les pages jaunes ! Pourvu qu'il ne lise jamais cette interview...

Propos recueillis par **Vincent GUIGNEBERT**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

SUCE MON MYTHE

La poésie, Henenlotter connaît pas. La vulgarité fière de l'être, par contre, il se vautre dedans. Bon vivant, Henenlotter s'empare du mythe de Frankenstein. Pour le dépoussiérer ? Non. Pour l'encrasser. En se bidonnant en plus.
Jeffrey Franken, scientifique-inventeur aux yeux marqués par une conjonctivite tenace, perd sa fiancée sous les lames d'une tondeuse à gazon télécommandée. L'amour et le sentiment de culpabilité - la tondeuse avant-gardiste c'était lui - le poussent à recréer une dulcinée, accidentellement éparpillée sur la pelouse. Direction les quartiers chauds de New York pour rendez-vous avec les plus belles tapineuses du coin. Etude des corps dans une chambre sordide d'un hôtel qui ne l'est pas moins et, soudain, une série d'explosions. Il a osé. Henenlotter a osé. La scène est folle. Pas forcément bien filmée, mais folle dans le fond. Les putes fument du crack et explosent les unes après les autres. Sept ou huit nanas en dessous sexy réduites en charpie dans une pièce ! Les quelques uns qui ne trouveront pas la séquence débile se paieront une bonne tranche de rire. La suite - récupération et assemblage des morceaux, réanimation de la "fiancée" et fuite de celle-ci - se situe dans la lignée. C'est énorme, grotesque, con et voulu ainsi. Patty Mullen, dans le rôle de la Frankenhooker, use d'une bouche-élastique pour grimacer au-delà du raisonnable. Mary Shelley doit se retourner dans sa tombe, mais on préfère penser qu'elle y étouffe des fou-rires nerveux.

V.G.

USA. 1989.
Réal.: Frank Henenlotter.
Scén.: Robert Martin et Frank Henenlotter.
Dir. Phot.: Robert M. Baldwin.
Mus.: Joe Renzetti.
SPFX : Gabe Bartalos.
Prod.: Shapiro Glickenhaus Entertainment.
Int.: James Lorinz, Patty Mullen, Charlotte Helmkamp, Shirley Stoler, Louise Lasser...
Dur.: 1 H 30.

A TERRA-COTTA WARRIOR

Du cinéma à l'état brut. Une histoire d'amour étalée sur plusieurs siècles, une princesse réincarnée, un guerrier invisible et immortel, un méchant très vilain, la virtuosité, le sens du spectacle qui décoiffe et l'immense sensibilité du réalisateur de *Histoires de Fantômes Chinois*, Ching Siu-Tung...



Le cinéma remue sans cesse à Hong Kong, et les occidentaux semblent l'ignorer. Le cinéma made in Hong Kong compte même parmi les rares à éblouir encore, à oser des trucs insensés, à raconter des histoires édifiantes à base de romances à l'eau de rose. Et ça marche. On a pu le voir ici à Avoriaz voici trois ans avec le merveilleux **Histoires de Fantômes Chinois**, poétique, lyrique, d'une candeur rafraichissante et d'un exotisme instantané. **A Terra-Cotta Warrior** renouvelle cette performance à la puissance dix. Son réalisateur : Ching Siu-Tung, celui de **Histoires de Fantômes Chinois** justement. Un bonhomme qui n'a pas encore quarante ans et qui croit dur comme fer aux contes et légendes de la Chine ancienne combinés avec les techniques modernes. Cela donne un cinéma effervescent, plus bondissant que Douglas Fairbanks, plus virtuose que du Spielberg en super forme, mille fois plus crève-coeur que **Love Story**.

LES TROIS TEMPS

Il y a des siècles et des siècles dans la cité de Xi'an, capitale de la Chine ancienne. Guerrier émérite, le Chamberlain Mong sauve son empereur d'une bande d'assassins. En signe de reconnaissance, ce dernier en fait son garde du corps favori. Mais Mong tombe éperdument amoureux d'une des courtisanes de son maître, une femme merveilleusement belle, Winter. L'Empereur se refuse à bénir leur union et les maudit à jamais d'avoir bravé son autorité morale. Avant de subir sa colère, Winter demande à un alchimiste de lui préparer un elixir d'immortalité. Elle boit la potion et embrasse Mong avant de succomber. Sauvé par le baiser, le jeune guerrier survit désormais dans le mausolée de l'Empereur dont il assure la garde millénaire.
Trois siècles s'écoulent. Les années 30, la Chine est tombée entre les mains des communistes. Winter se réincarne dans le corps d'une comédienne débutante, Lily. Et cette Lily s'est éprise de la vedette du film qu'elle tourne, un type arrogant, High Flyer, à la fois acteur et chef d'un gang de trafiquants d'antiquités. Celui-ci invite Lily à une promenade dans un petit avion à deux places. L'appareil se plante en plein sur le mausolée gardé depuis des centaines d'années par Mong. Le choc le ranime immédiatement. Tandis que le compagnon de Lily dévoile son intention de faire main basse sur les richesses du sanctuaire, Mong reconnaît en la jeune femme celle qu'il a toujours aimée. Dans un premier temps, Lily, influencée, ne parvient pas à se souvenir de sa vie antérieure. Elle retrouvera la mémoire peu avant que High Flyer et ses sbires passent à l'attaque. Cependant, la malédiction de l'Empereur opère une nouvelle fois. Lily meurt et Mong reste seul, gardien du mausolée.
Les années passent. En 1974, la tombe impériale est désormais fouillée de fond en comble par des archéologues chinois. Mong, incognito, les rejoint dans leur recherche. Arrive un beau jour un groupe de touristes japonais. Parmi eux, une splendide jeune femme, la nouvelle réincarnation de Winter. Mais la quiétude de leur histoire d'amour sera brisée par High Flyer, désormais reconverti dans le gangstérisme. Mong n'a que son épée et sa foi tandis que ses adversaires chatouillent la gâchette...



Winter et Mong, victimes d'une malédiction à répétition...

LE SPECIALISTE

Par son ampleur, le gigantisme des moyens mis à sa dispostion, **A Terra-Cotta Warrior** dépasse de plusieurs têtes le tout venant de la production de Hong Kong. Tourné avec la participation financière de Pékin, le film aura bénéficié de prises de vues étalées sur plus de six mois. Semestre perturbé par l'hospitalisation de la vedette ; deux jambes


Le garde impérial Mong, immortel malgré lui, confronté au monde moderne.

cassées lors d'une cascade à cheval ! Cette vedette, Zhang Yimou, est par ailleurs le très talentueux réalisateur du **Sorgho Rouge**, épopée guerrière d'une grande violence produite par la Chine Populaire !
L'artisan principal de la réussite de **A Terra-Cotta Warrior** est son metteur en scène, Ching Siu-Tung. Né en 1953, Ching Siu-Tung commence sa carrière cinématographique à 17 ans comme cascadeur dans les films de son père. Sept ans d'entraînement intensif à l'Opéra de Pékin le rendent aussi flexible que Jackie Chan. A 20 ans, il grimpe quelques échelons supplémentaires dans la hiérarchie, et règle les séquences d'action de plusieurs séries TV. Petite parenthèse : polyvalent, il tente de devenir comédien dans un certain **Monkey Kung Fu** en 1979. Une expérience sans lendemain. Ce sont les scènes d'arts martiaux au cinéma qui révèleront l'exceptionnel talent chorégraphique de Ching Siu-Tung. En 1972, il prend son envol avec les bastons titanesques des **14 Amazones**, une production kitsch des *Shaw Brothers*. Mais c'est sous l'égide du producteur-cinéaste Tsui Hark que Ching Siu-Tung peaufine son art et le porte à son plus haut degré de virtuosité. **Zu, Warriors from the Magic Mountain, A Better Tomorrow 2, RoboForce, The Killer, Swordman** sont quelques uns des titres les plus marquants de leur collaboration. Une collaboration qui passe par la réalisation de deux films, **Histoires de Fantômes Chinois** et sa séquelle. Mais Ching Siu-Tung a déjà fait ses preuves comme cinéaste quelques années avant avec **Duel to the Death** et **Witch from Nepal**. Aujourd'hui, Ching Siu-Tung se libère de la tutelle un tantinet trop envahissante et dictatoriale de Tsui Hark, par ailleurs responsable des rares effets spéciaux de **A Terra-Cotta Warrior**. Autant influencé par les films de samouraïs japonais que par les **Indiana Jones**, Ching Siu-Tung retrouve ici la grâce infinie de **Histoires de Fantômes Chinois**, son impétuosité, ses virages fulgurants alliant la comédie au fantastique, la love-story aux arts-martiaux. Hong Kong ne connaît pas l'apesanteur cinématographique à l'image de ces cascadeurs-kamikazes s'envoyant des mandales herculéennes. Etalée sur plus de 3.000 ans, l'intrigue de **A Terra-Cotta Warrior** brasse tous les thèmes marquants du cinéma chinois. A savoir un amour impossible défiant les frontières de la mort, la réincarnation, des thèmes allègrement exploités par la production courante, mais qui ont su trouver leur plus belle expression dans **Histoires de Fantômes Chinois** et un joli petit film, **Rouge** où, comme la Lily de **Terra-Cotta**, l'héroïne réapparaissait des années après sa mort. **A Terra-Cotta Warrior** se place à l'intersection des deux titres, les fastes d'une superproduction n'entamant jamais la délicatesse de la love-story.
Déjà présenté hors compétition au dernier festival de Berlin, **A Terra-Cotta Warrior** devrait participer à la nouvelle notoriété du cinéma de Hong Kong et achever le "travail" amorcé par **Histoires de Fantômes Chinois**.

Marc TOULLEC


Winter, princesse maudite incarnée par la toute belle Gong Li.


Les fastes d'une super production hollywoodienne...

*Hong Kong/ Chine Populaire. 1988.
Réal.: Ching Siu-Tung. Scén.: Li Pik Wah.
Dir. Phot.: Peter Pau & Li Hsin Yeh. Mus.: James Wong & Joseph Koo & Romeo Diaz, chanson interprétée par Sally Yeh. SPFX : Tsui Hark. Prod.: Chu Mu & Hon Pou Chu.
Int.: Zhang Yimou, Gong Li, Yu Yung Kang, Wu Tian Min, Luk Suk Ming, Tse Pok Man...
Dur.: 1 H 51. Dist.: Souda Films.*

FROM THE TALES DARKSIDE THE MOVIE

Richard P. Rubinstein appartient à la race des producteurs indépendants au sommet de la pyramide. Solide collaborateur de George Romero depuis plus de dix ans, il dirige la compagnie Laurel Entertainment et ne produit que des films promis au succès. *Simetierre* l'an dernier, et *Tales from the Darkside, The Movie* cette année, dont il annonce déjà la suite...

Producteur :

RICHARD P. RUBINSTEIN



Rae Dawn Chong métamorphosée en gargouille.

Mad Movies : *Vous avez apparemment beaucoup d'affinités avec le fantastique...*

Richard Rubinstein : Gamin, je n'étais pas du genre à lire des bandes dessinées et à aller voir des films d'horreur. Mais en tant que producteur, j'ai rencontré des gens très doués en ce qui concerne le Fantastique. Ma fonction consiste à les réunir et à leur donner les moyens d'exprimer leur talent. Mon job consiste à montrer au public le résultat de leur travail. Je me considère comme le patron d'une galerie artistique.

M.M.: *La télévision vous occupe-t-elle beaucoup ?*

R.R.: Le département télévision de *Laurel* nous a permis de rencontrer un tas de gens dans un tas d'endroits différents, car le public du petit écran consomme beaucoup. Et il faut le satisfaire en répondant à la demande. Chaque histoire des séries anthologiques que sont **Monsters** et **Tales from the Dark Side** est différente et bénéficie d'un nouveau réalisateur. Nous en sommes à 150 épisodes entre les deux séries. J'ai vu passer au moins autant de metteurs en scène !

M.M.: *Pourquoi cette version ciné d'une série télé ?*

R.R.: Durant les quatre saisons de la série, nous avons mis de côté un tas d'histoires qu'il était impossible de montrer à la télévision. Il y existe des contraintes énormes. Cela n'a rien d'une censure gouvernementale, c'est l'industrie elle-même qui n'hésite pas à censurer ses programmes pour éviter tout problème avec les ligues familiales et les annonceurs. Aujourd'hui, il existe même des téléviseurs dont on peut coder l'accès à certaines chaînes afin que les enfants ne puissent pas les regarder.

M.M.: *Dans* **Tales from the Darkside The Movie**, *vous vous êtes limité à trois histoires. Cela peut paraître expéditif !*

R.R.: Ces trois histoires constituent un bon mélange de toutes les composantes de la série. Chacune aborde un aspect différent du fantastique et cela augmente les chances de toucher une plus large audience. Avec trois segments, on pense que si tous les spectateurs en apprécient au moins deux, c'est satisfaisant. La quatrième histoire, celle qui relie les sketches, permet de donner une certaine unité au film. En regardant de nouveau **Creepshow**, on s'est aperçu qu'il était très important d'avoir un lien qui assure la continuité de l'ensemble. Pour cette raison, **Tales from the Darkside the Movie** ne ressemble pas à trois épisodes de la série mis bout à bout. L'histoire qui fait le ciment du film est un mixte entre "Shéhérazade" et "Hansel & Grétel".
Pour assurer cette unité, nous ne devions avoir qu'un seul réalisateur. Un film comme **New York Stories** est, selon moi, davantage une compilation de courts métrages qu'un vrai film, car ses metteurs en scène sont au nombre de trois. Idem pour **La Quatrième Dimension** où là ils sont quatre !

M.M.: *Pourquoi avoir choisi John Harrison pour réaliser* **Tales...** *?*

R.R.: John Harrison travaille pour *Laurel* depuis **Creepshow** sur lequel il était premier assistant et compositeur. Il a aussi écrit la musique du **Jour des Morts-Vivants**. Il est passé à la réalisation sur des épisodes de **Monsters** et **Tales from the Darkside**. *Laurel* a toujours essayé de donner leur chance à de jeunes réalisateurs, de leur fournir l'opportunité d'évoluer dans le système et d'acquérir de l'expérience. C'est ainsi que Michael Gornick, directeur de la photo pour George Romero, a tourné **Creepshow 2**. On essaie d'être loyal envers ces gens qui ont travaillé pour nous pour peu d'argent au début. Dès que l'occasion se présente, on les propulse dans le business. Cela rend *Laurel* différente des autres boîtes de production. Vous pouvez nous proposer des scripts sans avoir un nom connu ; on les étudiera. De plus, notre siège est à New York, ville à mi-chemin entre Los Angeles et le reste du monde. Je respecte le public de tous les horizons, pas seulement les Américains comme beaucoup de mes confrères. Jamais, je n'ai fait un film uniquement pour les USA.

M.M.: *Au générique de* **Tales...**, *on remarque le nom de Dick Smith, un des plus fameux maquilleurs d'Hollywood...*

R.R.: Dick Smith exerçait une espèce de contrôle qualitatif sur les effets spéciaux. Il regardait par-dessus l'épaule des gens qui travaillaient sur les maquillages. Actuellement, on arrive à la quatrième génération de maquilleurs. Dick Smith symbolise la pre-

mière, Rick Baker la deuxième et Tom Savini la troisième. La dernière est représentée par les jeunes de *KNB* qui ont commencé à travailler pour *Laurel* comme assistants de Tom Savini. Puis, ils ont bossé seuls sur **Creepshow 2**. Maintenant, ils possèdent leur propre atelier. Dick vérifie le travail et, éventuellement, fait quelques suggestions. *KNB* signe néanmoins les effets spéciaux de **Tales...** ; Dick Smith est là pour les avertir lorsque quelque chose ne va pas.

M.M.: *Vous accumulez les succès actuellement. Après le triomphe de* ***Simetierre****, vous fêtez les très bons scores de* ***Tales...*** *!*

R.R.: Simetierre est le troisième meilleur score au box-office pour un film fantastique "dur" après **Poltergeist** et **Aliens**. Mais en y regardant de plus près, on a constaté qu'il y avait dans les salles plus de femmes que d'hommes, et que le public était plus âgé que la normale. **Tales from the Darkside**, en fin de carrière, ne fera pas autant que **Simetierre**. Je pense que les anthologies comme celle-ci ont une audience limitée aux amateurs du genre. Mais **Tales...** ne ressemble pas aux autres films à sketches vu son casting éclectique et inattendu. On a employé des comédiens peu habitués au fantastique, des jeunes comme Christian Slater, un vieux routier comme James Remar, et un vétéran comme Bill Hickey, le parrain de **L'Honneur des Prizzi**.

M.M.: *L'un des sketches de* ***Tales...*** *s'inspire d'une nouvelle de Conan Doyle, le père de Sherlock Holmes. Est-il facile d'obtenir de tels droits ?*

R.R.: Ce fut aussi aisé pour Conan Doyle que pour Stephen King. On se comporte avec Stephen King comme des gamins dans un magasin de bonbons. Depuis 1979, *Laurel* a l'opportunité d'adapter tous ses livres, mais on se montre très sélectif, on prend garde à ne pas avoir les yeux plus gros que le ventre. Travailler avec Stephen King équivaut à travailler en équipe. Avec nous, il sait que le livre dont il a vendu les droits n'est pas perdu pour toujours. On gagne les bénéfices de son travail et il reste associé à la conception du film du début à la fin. J'ai mis quatre ans à monter **Simetierre**. Tandis qu'Hollywood nous disait non pour des raisons diverses (le choix du réalisateur, le scénario..), Stephen King était toujours à mes côtés. J'ai les droits du "*Fléau*" depuis 1979 : monter le film est une affaire de patience. Il ne faut pas être pressé pour faire du bon boulot. *Laurel* a l'avantage de produire des programmes télé pour payer son loyer et ses notes de téléphone.

M.M.: *Stephen King a la réputation d'être très complexe à adapter. Vrai ?*

R.R.: Simetierre fut particulièrement dur à porter à l'écran. A cause du concept : un gamin de deux ans qui revient à la vie. Tout le monde nous conseillait de le vieillir. L'impact demeure plus fort pour un bébé. Plus l'enfant est jeune, plus sa mort est horrible. Dans le cas du "*Fléau*", l'abondance du matériel rend l'adaptation encore plus difficile. Stephen a récemment ressorti le livre avec les 500 pages supplémentaires que son éditeur avait refusées lors d'une première vente. Il atteint désormais les 1300 pages et se classe en tête des best-sellers. Stephen King marche bien, parce qu'il s'inspire constamment de la culture populaire. Le lecteur s'identifie immédiatement à ses personnages. Il joue avec tous les aspects du quotidien. Un héros de Stephen King est-il sceptique quant à la réalité de ce qu'il vit, et le lecteur l'est également aussitôt.

Propos recueillis par
Marc TOULLEC & Didier ALLOUCH
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)



Une transformation spectaculaire orchestrée par KNB.



Une momie poussiéreuse bien dans la tradition.



Un geyser de sang résultant de l'intrusion d'un chat noir dans la gorge d'un individu.

LA PREUVE PAR TROIS

Régulièrement, les anthologies d'histoires fantastiques marquent de timides retours sur les écrans. Des retours sporadiques après la grande vogue des années 70 où la firme britannique *Amicus* inondait le marché de croustillants sketches avec Peter Cushing Donald Pleasence et Christopher Lee. **Tales from the Darkside, The Movie** est plus un hommage respectueux à cette tradition gothique qu'une séquelle de **Creepshow**. Dans **Cat from Hell** (d'après Stephen King), un type persécuté par son chat engage un tueur. Dans **Lot 249** (écrit par le scénariste de **Beetlejuice** d'après Conan Doyle), des étudiants réveillent une momie grâce à un parchemin. Et dans **Lover's Vow**, un mari s'aperçoit que la femme qu'il a épousée est en fait une gargouille assassine à qui il avait fait autrefois une promesse...
Classique, un tantinet languissant, **Tales from the Darkside the Movie** ne s'éloigne guère de la série TV dont John Harrison, son réalisateur, signa une dizaine d'épisodes. Un léger plus d'effets spéciaux gore et quelques pointes d'humour noir constituent toute la différence. Appliqué, John Harrison met parfaitement en valeur les effets spéciaux de l'atelier *KNB*. Entre la momie poussiéreuse, le chat rentrant dans la gorge d'un malheureux et la transformation de Rae Dawn Chong en gargouille, les trois compères de *KNB* font un merveilleux travail que la télévison aurait sucré sans sommation. Dommage que John Harrison se laisse influencer par le style de la série TV.

M.T.

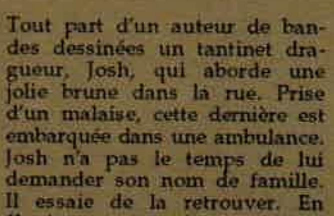
USA. 1989.
Réal.: John Harrison.
Scén.: Michael McDowell et George Romero d'après les histoires de Michael McDowell, Conan Doyle et Stephen King.
Dir. phot.: Robert Draper.
Mus.: John Harrison.
SPFX : KNB, Dick Smith.
Prod.: Richard P. Rubinstein/ Laurel Entertainment.
Int.: Debbie Harry, Christian Slater, Rae Dawn Chong, James Remar, David Johansen, William Hickley... Dur.: 1 H 40.
Dist.: Cinor.

THE AMBULANCE



Généralement, une ambulance conduit à l'hôpital. Celle de Larry conduit à la morgue, après que le patient involontaire soit passé par un traitement médical destiné à développer son diabète ! Humour noir, suspense, et caméra folle lâchée dans les rues de New York...





Larry Cohen se fait rare depuis quelques temps. Sorti de la production et du scénario des **Maniac Cop**, tous ses films sont cotés "séries B tout juste visibles" sur les rayons des vidéo-clubs. **Ma Belle-Mère est une Sorcière**, **L'Impasse Sanglante**, **Stuff** et quelques autres n'ont connu que des carrières médiocres. L'homme qui aura troublé Avoriaz avec des productions aussi dérangeantes que **Meurtres sous Contrôle** et **Le Monstre est Vivant** se serait-il fait hara-kiri ? Non. Toujours humble et original, Cohen revient sur le devant de la scène avec ce thriller à peine fantastique qui a pour titre **The Ambulance**. Sur un thème voisin de celui de **Morts Suspectes** (Geneviève Bujold traquée par des trafiquants d'organes humains), le cinéaste passe d'un sérieux presque coincé à des moments d'hilarité...

DU VECU

"Je deviens rapidement nerveux dès que j'entends la sirène d'une ambulance" annonce clairement le cinéaste. Mais l'idée de **The Ambulance** n'est pas née d'un son strident et affolé. Un soir à Los Angeles, Larry Cohen dîne dans un restaurant de luxe, genre cuisine cajun, et ingurgite un poisson fumé. Pas frais l'animal. L'estomac fragile, Cohen est conduit à l'hôpital dans une ambulance toute sirène hurlante. *"J'aurais bien tourné un film sur le poisson fumé mais, quelque part, le véhicule me paraissait plus terrifiant"* plaisante-t-il aujourd'hui. Voilà de quoi alimenter un suspense à la Hitchcock. Pas question de tomber dans le trip désormais réchauffé des voitures possédées style **Enfer Mécanique**, **Mechanic Monster** et autre **Christine**. A partir d'un accident sans gravité, Larry Cohen imagine une intrigue assez folle.

Tout part d'un auteur de bandes dessinées un tantinet dragueur, Josh, qui aborde une jolie brune dans la rue. Prise d'un malaise, cette dernière est embarquée dans une ambulance. Josh n'a pas le temps de lui demander son nom de famille. Il essaie de la retrouver. En vain. La belle inconnue a disparu de la circulation. La police ne prend guère au sérieux le témoignage de Josh jusqu'au jour où la co-locataire de l'appartement de la kidnappée est victime de l'ambulance suspecte... Rapidement, Josh se voit poursuivi par le véhicule. Un véhicule hospitalier aux infirmiers musclés qui conduit à un établissement médical chargé de rendre encore plus malades ses patients diabétiques.

DU PUR COHEN

The Ambulance est du Larry Cohen tout craché. Impossible de s'y tromper. Son style énergique, qui donne toujours l'impression de prendre l'événement sur le vif, passe souvent par des tournages sauvages dans la rue sans autorisation aucune. Sur **The Ambulance**, Larry Cohen avait en poche tous les papiers officiels signés par les autorités. Mais qu'importe. Il agit comme si la clandestinité amenait l'inédit, la spontanéité. Il était d'ailleurs impossible de canaliser la foule à l'intersection de la Cinquième Avenue et de la 57ème Rue. Face au flot permanent des passants, Larry Cohen décide de planquer une demi-douzaine de caméra et de faire jouer ses comédiens dans la masse. Des assistants éloignent les indésirables du champ des appareils. Un petit détail cependant retient l'attention de quelques malins : l'ambulance du titre ressemble beaucoup à la guimbarde des beaufs de **S.O.S. Fantômes**. Les gens se rassemblaient donc autour, pensant assister au tournage de **S.O.S. Fantômes 3** !
Un dépot de ferraille baignant dans la gadoue, Central Park, les locaux de la police...



Comme à son habitude, Larry Cohen étale sa science de New York. Prêt à s'adapter à toutes les conditions de tournage, il met à contribution une météo qui, logiquement, aurait dû freiner les prises de vues. En ce mois de mai, New York connaissait des pluies torrentielles non-stop. *"Le temps a donné au film les tonalités sombres qu'il demandait. Après tout, il est difficile d'être effrayé par une ambulance sous un soleil ardent"*.
99 % des séquences de **The Ambulance** sont tournées dans les rues de New York. Le 1 % restant nécessite un déplacement à Los Angeles où Larry Cohen demande à ses arti-

La star du film : une ambulance qui vous conduit droit vers la mort.



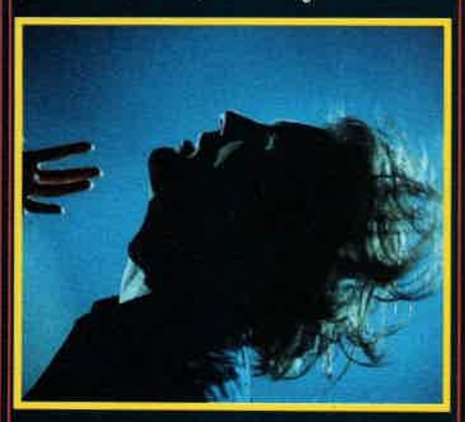
ficiers de faire exploser la vedette motorisée de son film. Trop dangereux pour la Grande Pomme ; la police et les pompiers de New York refusent de prendre le risque de faire péter les fenêtres d'un quartier tout entier !
Convulsif, **The Ambulance** marque donc le retour du Larry Cohen des beaux jours. Malgré une mise en place quelque peu laborieuse, le réalisateur du **Monstre est Vivant** fait preuve d'une belle santé et d'un sens du burlesque assez surprenant. Eric Roberts dévalant une rue attachée sur une civière à roulettes, James Earl Jones en flic misogyne mâchant un chewing-gun un couteau planté dans le ventre... Humour sarcastique. Et une apparition pour les amateurs de bandes dessinées : Stan Lee, pilier de *Marvel*, avec qui Larry Cohen devait développer quelques projets il y a quelques années.

Marc TOULLEC

USA. 1989. Réal. et scén.: Larry Cohen. Dir. Phot.: Jacques Haitkin. Mus.: Jay Chattaway. Prod.: Moctesuma Esparza & Robert Katz pour Epic Prod. Int.: Eric Roberts, James Earl Jones, Megan Gallagher, Richard bright, Janine Turner, Eric Braedan, Nicholas Chinlund, Red Buttons, Jim Dixon... Dur.: 1 H 30. Dist.: Les Films Number One.

LE SECRET DE SARAH TOMBELAINE

Du fantastique français. Mieux, du fantastique normand. Le dragon cracheur de flammes éclatera-t-il le Mont Saint-Michel pour fondre sur le monde ? A vrai dire, on s'en cogne.



On n'a pas forcément envie de tirer à boulets rouges sur les tentatives françaises de fantastique, surtout après les bides sucessifs de **Baby Blood, 36-15 Code Père Noël** et **Adrénaline**. Surtout que la meilleure bonne volonté du monde se dissimule parfois derrière le ratage. **Le Secret de Sarah Tombelaine** en est un. Un échec sur toute la ligne. Alors pourquoi le film débarque-t-il à Avoriaz en compétition alors que les sélectionneurs font la fine bouche concernant par exemple **Cabal** ? Simplement parce que la présence d'un film tricolore ravit le Ministère de la Culture qui consent à ouvrir son porte-monnaie.
De la même nature qu'un téléfilm de *FR3 Picardie* narrant les déboires sentimentaux d'un chemineau, **Le Secret de Sarah Tombelaine** taille de magnifiques cartes postales du Mont Saint-Michel. Et pour cause ; c'est le pivot du film, le thème, le sujet. Paraîtrait que le Dragon que combattit jadis l'Archange Michel s'y cacherait depuis des temps immémoriaux. Deux scientifiques découvrent le pot aux roses et affrontent un curé félon (Marc de Jonge, le méchant de **Rambo III** !). Tout deux tombent amoureux de Sarah Tombelaine, une jeune femme nourrissant de nuit le Dragon avec l'énergie des hommes endormis... Il n'y a rien d'autre à comprendre. Mal écrite, la légende du Mont Saint-Michel s'étiole sur une succession d'images banales, à peine dignes d'un documentaire de la chambre de commerce locale. Ampoulés, les dialogues sortent mal de la bouche de comédiens nuls. Daniel Lacambre, le réalisateur (qui, aux Etats-Unis, a bossé sur quelques productions Roger Corman), filme avec application mais maladroitement. Sa mise en scène ferait illusion à la télévision mais, plaquée sur un scénario aussi nul, elle s'étale totalement.
Arrêtons-là de tirer sur l'ambulance.

Marc TOULLEC

France. 1990. Réal.: Daniel Lacambre. Scén.: Claude Gilbert et Daniel Lacambre. Dir. Phot.: Philippe Theaudière. Mus.: Gérard Bourdieu. Prod.: Jacques Biard & Claude Gilbert. Int.: Irène Jacob, Marc de Jonge, Harry Cleven, François Caron, Jean-Paul Roussillon, Jenny Alpha... Dur.: 1 H 33.

WINGS OF FAME

Visite du Paradis des hommes célèbres par l'Hollandais Otokar Votocek. Drôle, émouvant, joli comme tout.



Wings of Fame. Traduction littérale, **Les Ailes de la Gloire**. Des ailes synonymes d'ascenseur. Il est en effet beaucoup question d'étages dans ce film de l'Hollandais Otokar Votocek.
César Valentine (Peter O'Toole, la classe infuse), acteur classique au théâtre comme au cinéma, est au sommet de sa gloire. Sûr de lui, charmeur, un rien supérieur. Valentine espère bien obtenir une récompense à la remise des trophés nationaux. Smith (Peter Firth) est à la recherche de Valentine dont il a en mains le dernier livre, "*Wings of fame*". Il veut lui parler. C'est une question de vie ou de mort. Ce sera de mort. Alors que Valentine signe des autographes à ses fans venus l'admirer, Smith sort une arme et tire. Valentine s'effondre. Le hasard fait qu'un projecteur haut perché tombe sur Smith, qui meurt à son tour. Les deux hommes se retrouvent dans une barque qui les mène sur une île. Une limousine attend Valentine. Smith se rendra, lui, en marchant à l'hôtel. Le Paradis des hommes célèbres vient d'accueillir deux nouveaux protégés.
Limpide, évidente, lumineuse. L'idée de **Wings of Fame** offre des possiblités infinies que Votocek n'hésite pas à décliner. Logique dans sa façon d'appréhender l'au-delà, Votocek fait débarquer le naturel là où l'on aurait plutôt tendance à attendre le surnaturel. Les chambres de l'hôtel respectent une certaine hiérarchie. Des suites du deuxième étage pour célébrités intemporelles aux taudis sous les toits pour personnalités en perte de vitesse, le Paradis impose ses lois. Un acteur très célèbre se retrouve ainsi logé au même titre que son meurtrier, forcément connu pour l'avoir abattu. Valentine et Smith sont donc voisins, au deuxième étage de l'hôtel. Tant que les vivants sur Terre se souviendront d'eux, tant qu'ils survivront dans la mémoire publique, les avantages et privilèges du Paradis leur seront réservés. Albert Einstein mène une vie tranquille, Lassie chien fidèle également. Ils ne sont pas prêts de quitter l'hôtel. D'autres, tombés progressivement dans l'anonymat, attendent patiemment leur départ à la nage vers un autre au-delà, moins confortable.
Devenir célèbre, un rêve. Mourir célèbre, un fantasme. James Dean et Marylin Monroe prennent-ils le thé tous les jours ensemble sur une terrasse surplombant des cours de tennis ? Sans doute. Mais pour deux qui ont marqué de façon indélébile les mémoires, combien de noms, de gueules qui reviennent un moment pour disparaître à jamais. Otocek n'aime pas les hommes imbus d'eux-mêmes, ni les grands hôtels, et encore moins la vie après la mort. Son île paradisiaque fait illusion le temps d'une bobine. Et se transforme vite en prison dorée, voire en maison de retraite. Tendre et drôle. Froid et triste.
Budget conséquent, scénario gonflé de bonnes surprises, décors somptueux, interprétation juste, photo sublime signée Alex Thomson, mise en scène élégante, **Wings of Fame** se joue à merveille des avantages et inconvénients d'une coproduction importante. Le résultat est là, passionnant, cohérent... et bien placé dans la course aux Prix.

Vincent GUIGNEBERT

1990. Hollande/ GB/ France. Réal.: Otokar Votocek. Scén.: Herman Koch et Otokar Votocek. Dir. Phot.: Alex Thomson. Mus.: Paul Van Brugge. Décors : Dick Schilleman. Prod.: Lauren Geels & Dick Maas pour First Floor Pictures. Int.: Peter O'Toole, Peter Firth, Marie Trintignant, Andréa Ferréol, Maria Becker... Dur.: 1 H 56. Dist.: Bac Films.

WHITE ROOM

Réalisatrice confidentielle, Patricia Rozema tire vers le haut la sélection officielle avec *White Room*, où rêve et réalité s'opposent avec passion.

Pas facile de résumer **White Room**. Pas facile de concentrer un récit d'inspiration libre se souciant peu d'une quelconque dramaturgie. Pas facile de lier les nombreux thèmes abordés par Patricia Rozema. Amour, art, création, image, rêve, réel. Comme la plupart des films riches en sens et émotions, **White Room** fuit l'analyse. Et comme la plupart des "beaux films", **White Room** ose se passer de l'analyse pour se faire aimer.
Le Chant des Sirènes, premier film de la canadienne en forme de conte de fées, nous faisait partager le jardin secret d'une femme timide et fantaisiste confrontée à un univers intellectuel et artistique. **White Room** peut se lire comme une élongation au masculin du **Chant des Sirènes**.
La vie de Norman Gentle se résume à des flashs oniriques, des pensées fugitives. Norman rêve de devenir écrivain. Il essaie tant bien que mal de réunir ses visions, de les poser sur papier, mais rien n'y fait, Norman est un passif, un observateur, un voyeur. Le contraire de l'actif, du créateur, de l'"exhibitionniste". Norman est attiré lors d'une balade en vélo par une chanson triste provenant d'une maison aux grandes baies vitrées. Il s'y rend une fois, regarde, écoute. Une femme y évolue en ombre chinoise. Il s'y rend une seconde fois. Puis une troisième. Enfin, la visite nocturne tourne à l'habitude. Jusqu'au soir où un inconnu pénètre dans la maison et assassine la chanteuse. Et Norman reste là, caché, sans bouger, n'osant pas intervenir. Le spectacle de la mort l'obligera à se chercher lui-même, à s'éloigner de ses parents pour élucider le meurtre de cette femme qu'il n'a pu empêcher.



Chez Patricia Rozema, la quête de la vérité extérieure va de pair avec celle, impalpable, de la vérité intérieure. Discours pompeux, gonflant, intello ? Non. Envolée intimiste, lyrique, poétique. La chambre blanche du titre, dernier rempart de l'imaginaire contre le réel, théâtre d'un acte d'amour insensé, d'une mort trop réelle pour être acceptée, et d'une résurrection fantasmée, devrait définitivement imposer Patricia Rozema comme l'ambassadrice, aux côtés de David Cronenberg, d'un cinéma canadien capable, sinon de changer le monde, d'en bouleverser l'interprétation.

Vincent GUIGNEBERT

Canada. 1990. Réal. et scén.: Patricia Rozema. Dir. Phot.: Paul Sarossy. Mus.: Mark Korven. Prod.: Alexandra Raffé pour Vos Productions Inc. Int.: Kate Nelligan, Maurice Godin, Sheila McCarthy, Margot Kidder... Dur.: 1 H 50.

DISTURBED

Un asile psychiatrique où les médecins sont plus fous que les patients. Avec Malcolm Mc Dowell.

Après avoir été le voyou d'**Orange Mécanique** et le frère panthère de Nastasja Kinski dans **La Féline**, Malcolm Mc Dowell retrouve un rôle bien déjanté dans le premier film de Charles Winkler, **Disturbed**. Il y joue le directeur de l'asile psychiatrique de Bergen Field dont la principale distraction est de droguer, violer et pousser au suicide ses plus jolies pensionnaires. Tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes cruels si l'une de ses "clientes" n'avait pas la fâcheuse envie de défier la mort.
"***Disturbed*** *se situe à mi-chemin entre Vol au-dessus d'un Nid de Coucou et Sang pour Sang*", annonce fièrement son producteur Brad Wyman. Cherchant à installer directement **Disturbed** dans la catégorie des films cultes, Wyman n'a pas hésité, malgré la faiblesse du budget, à faire appel au chef opérateur allemand de **Bagdad Café**, Bernd Heinl, histoire de donner au film une imagerie étrange et inhabituelle. Contre-plongées et prises de vue insolites sont donc au programme.
Charles Winkler, qui n'est autre que le fils du producteur Irwin-Rocky-Winkler, a-t-il réussi à nous donner le premier film-culte sur l'univers psychiatrique, ou aura-t-on droit à une version ringue de **Vol au-dessus d'un Nid de Coucou** ? Dans tous les cas, une chose est sûre, Malcolm Mc Dowell en docteur plus cinglé que ses malades va nous régaler.

Cyrille GIRAUD

U.S.A. 1990. Réal.: Charles Winkler. Scén.: Emerson Bixbi et Charles Winkler. Dir. phot.: Bernd Heinl. Mus.: Steven Scott Smalley. Prod.: Brad Wyman. Int.: Malcolm Mc Dowell, Geoffrey Lewis, Priscillia Pointer, Pamela Gidley, Irwin Keyes...Dur.: 1 H 36. Dist.: Warner.

FARENDJ

Un auteur en mal d'inspiration s'installe dans la maison de Rimbaud en Ethiopie. Prise de tête garantie !

Présenté au dernier festival de Cannes dans la section Perspectives du Cinéma Français, **Farendj** parle anglais. Plus onirique qu'explicitement fantastique, le film se rapproche quelque peu du **Nocturne Indien** d'Alain Corneau ; un pays exerce une sorte d'envoûtement sur un individu. **Farendj** met ainsi en scène Anton, un jeune écrivain en mal d'inspiration. Il s'installe en Ethiopie dans une maison autrefois habitée par Rimbaud et abandonne sa compagne. Anton fait progressivement corps avec la maison. Il s'identifie de plus en plus à Rimbaud jusqu'à se perdre lui-même.
Selon votre sensibilité, vous trouverez **Farendj** esthétiquement très beau et fascinant ou, à l'opposé, parfaitement ennuyeux et bouffi de prétention. Néanmoins, la réalisatrice, Sabine Prenczina (formée au clip et au film publicitaire) possède un réel tempérament artistique.

Betty CHAPPE

France/ Suisse. 1989. Réal.: Sabine Prenczina. Scén.: Sabine Prenczina & Barbara Jago. Dir. Phot.: Elisabeth Prouvost. Mus.: Mino Cinelu. Prod.: River Films. Int.: Tim Roth, Marie Matheron, Mathias Habich, Jo Sheridan... Dur.: 1 H 40.

AU-DELA DES TENEBRES

De la série Z en provenance d'Italie. Maison hantée + clichés + réalisateur ringard = nanar.



De la bonne vieille série Z, un genre à priori interdit de séjour sur les pistes neigeuses d'Avoriaz. Du même tonneau que **La Maison du Cauchemar** d'Umberto Lenzi (Avoriaz 88), **Au-Delà des Ténèbres** illustre très platement, sans la moindre once d'originalité, une histoire de baraque hantée. Une gentille famille emménage dans une maison construite au 18ème siècle sur le bûcher où des sorcières condamnées par l'Inquisition sont mortes ! Les fantômes tentent de s'emparer de l'âme du petit Martin pour l'offrir au diable...
C'est très mauvais, longuet, mal fichu, d'un gore très frileux. Nouveau venu dans la série Z italienne, Claudio Fragasso (**After Death**) nivelle encore plus bas que les Lamberto Bava et Umberto Lenzi qui nous sont coutumiers. Il cède à tous les clichés du genre et pille aussi bien **Amityville** que **Poltergeist**. A dégager.

Cyrille GIRAUD

Beyond Darkness. Italie. 1989. Réal.: Clyde Anderson (Claudio Fragasso). Int.: David Brandon, Gene Le Brock, Barbara Binghan, Michael Stephenson, Theresa F. Walker... Dur.: 1 H 30. Dist. vidéo : Gica/ GCR. Sorti en janvier 1991.

LE TEMPS DES MIRACLES

Une tragédie christique venant de l'Est visant à dénoncer le Communisme. Grossier et caricatural.





Avoriaz 90 a révélé un auteur. Un grand, jusqu'alors inconnu. Yougoslave. Goran Markovic qu'il s'appelle. Ceux qui ont eu la chance de voir **Point de Rencontre** (un raz de marée d'optimisme), et **Déjà-vu**, (une terrible overdose de pessimisme) se souviennent comment un cinéma réputé engagé et politique pouvait s'élever au niveau de l'universel. Avoriaz 90 : deux oeuvres d'art, deux films importants, signés Goran Markovic, Yougoslave donc.
Avoriaz 91 ne révèlera pas un auteur venu de l'Est. **Le Temps des Miracles**, film yougoslave de Goran Paskaljevic, est tout ce que n'étaient pas **Point de Rencontre** et **Déjà-vu**. Un cri d'alarme strident, une accusation grotesque, une caricature de film politique. Suffit de regarder l'affiche, simpliste et grossière, pour comprendre.
1945, la fin de la guerre dans un petit village yougoslave. Les communistes prennent le pouvoir, installent un ordre nouveau en niant l'existence de Dieu, en balayant vestiges et traditions religieux. Le professeur Lazare (!) installe sa classe avec l'aide du communiste Nicodème (!) dans l'église du Pope Luc (!). Les fresques sont recouvertes de chaux et les enfants entonnent des chansons à la gloire du parti. Marie (!), la soeur de Lazare, recueille un jeune homme muet, aux cheveux longs, pouilleux, portant un sac vide (qui c'est ?). L'arrivée du jeune homme coïncide avec un miracle. La chaux s'évanouit des murs de l'église et les peintures réapparaissent. Tout est fait du côté des communistes pour que la nouvelle soit étouffée. Plusieurs couches de chaux ne parviennent pas à camoufler les fresques. Plus tard, Lazare meurt, et le jeune homme muet, qui passe par là, lui touche la main sur son lit de mort. Lazare ressuscite immédiatement (!!!), et il n'est nul besoin de continuer le récit, le strict minimum de notions catéchistiques suffisant à deviner l'issue finale.
Le Temps des Miracles peut se voir à deux niveaux. Le premier, d'abord, où l'on apprend que la lutte pour un nouvel idéal ne suffit pas à bouleverser des siècles de traditions. Le deuxième, ensuite, où l'on condamne sans appel un idéal, le communisme, pour glorifier une religion, le christianisme.
Le discours est légitime et, en ces temps où les dogmes tombent à l'Est, d'actualité. Rien à redire là-dessus. Par contre, les arguments, eux, ne volent pas très haut. Si on accuse **Rambo II** de cultiver un anti-communisme primaire, que dire du **Temps des Miracles** ? Que les Yougoslaves ont plus de raisons de se révolter que les Américains. Soit, et alors ? La fable de Goran Paskaljevik n'évite aucun poncifs pour arriver à ses fins. Il dénonce politique en glorifiant religion. En somme, il récupère abusivement et exploite à peine honnêtement.
Au fait, **Le Temps des Miracles** se termine par une crucifixion. Sans surprise...

Vincent GUIGNEBERT

Time of Miracles. Yougoslavie/ GB. 1990. Réal.: Goran Paskaljevik. Scén.: Borislav Pekic & Goran Paskaljevik. Dir. Phot.: Radoslav Vladic. Mus.: Zoran Simjanovic. Prod.: Singidunum/ Televizija Beograd/ Channel Four Television / Metropolitan Pictures. Int.: Predrag Miki Manojlovic, Dragan Maksimovic, Svetozar Cvetkovic, Mirjana Karanovik... Dur.: 1 H 38. Dist.: Pyramide. Sortie Paris prévue le 23 janvier 1991.

SINGAPORE SLING

Deuxième participation du Grec Nicolaïdis au festival. Un gage de qualité pour un film qui s'annonce sulfureux.

Poussés par leur désir de découverte, les sélectionneurs d'Avoriaz avaient dégoté, en 87, un film de science-fiction grec, **Patrouille du matin**, réalisé par un jeune metteur en scène prometteur Nicos Nicolaïdis. Cette année, il revient à Avoriaz avec son dernier film **Singapore Sling**.
"Mes personnages sont comme des héros de série noire, ils sont à la recherche de quelque chose sans être sûrs que ce quelque chose existe". Singapore Sling est un aventurier qui erre depuis des années à la recherche de Laura, son amour perdu, sans savoir si elle est encore vivante. Sa quête l'entraîne dans la demeure d'une mère et d'une fille aux relations et agissements bizarres qui ne sont pas étrangères au destin de Laura.
Perversion sexuelle, violence, et atmosphère glauque sont au programme de **Singapore Sling**. Déjà présentes dans **Patrouille du Matin**, les fascinations morbides de Nicolaïdis s'expriment ici totalement, notamment lors d'une scène finale, véritable apothéose meurtrière sur fond de Rachmaninov.
Tourné en noir et blanc, **Singapore Sling** se veut un hommage aux films noirs des années 50, d'où la voix-off qui commente les errances du héros, beaucoup de scènes de nuit, et la reprise dans la bande son du thème musical du **Laura** de Preminger. Nicolaïdis avait déjà rendu hommage à ce genre en plaçant, dans les décors de **Patrouille du Matin**, des écrans vidéo sur lesquels défilaient des images de Bogart et de Mitchum.
A mi-chemin entre Chandler et Lynch, Nicolaïdis risque d'être l'une des surprises de ce festival.

Cyrille GIRAUD

Grèce. 1990. Réal. et scén.: Nicos Nicolaïdis. Dir. phot.: Aris Stavrou. Prod.: Maria-Louise Bartholomew. Int.: Merdyth Herold, Michelle Valley, Panis Thanassoulis... Dur.: 1 H 54.

La CREATURE du CIMETIERE

Stephen King est décidément une source inépuisable d'inspiration. Moins méchant que *Simetierre*, moins tendu que *Misery*, *La Créature du Cimetière* illustre classiquement un thème classique : une petite bestiole bouffeuse de cadavres grossit démesurément et consomme des mets encore vivants...



Cette **Créature du Cimetière** est un nouveau monstre issu de l'imagination de Stephen King. Un monstre classique en regard des autres rejetons de l'écrivain : le Médor écumant de rage de **Cujo**, la voiture diabolique nommée **Christine**, l'infirmière démente de **Misery**... Extraite de l'anthologie "*Danse Macabre*" et initialement publiée dans l'hebdomadaire *Cavalier* en 1971 quand King était encore inconnue, cette nouvelle décrit les agissements d'un énorme rat dans une usine où l'on traite de la laine de mouton. Un rat ? Pas vraiment, plutôt une gigantesque chauve-souris qui n'a pas souvent l'occasion de déployer ses ailes !

EPAISSIR LE KING

La nouvelle de Stephen King, "*Equipe de Nuit*", ne fournit pas vraiment la matière nécessaire à une heure trente de projection. "*Ce scénario a été la chose la plus incroyable sur laquelle j'ai eu à travailler. Il m'a mis les nerfs à rude épreuve. Mon honnêteté m'a soufflé de rester fidèle au manuscrit d'origine. Cependant, j'ai introduit quelques nouveaux personnages et j'ai élargi le cadre de l'action. Lorsque vous avez un écrit de Stephen King entre les mains, vous ne devez pas trop le tripatouiller. Le public est familier de Stephen King ; un bouleversement complet de sa nouvelle aurait nui à **La Créature du Cimetière***" commente le scénariste John Esposito. Avec patience, ce dernier grossit les quelques pages de "*Equipe de nuit*". C'est ainsi que l'unité de temps de la nouvelle (qui se déroulait en une nuit) explose au profit d'un déroulement conventionnel... Ce scénario devait, au départ, être tourné en 1985 pour la firme *New World* et sous la direction du maquilleur Tom Savini. *New World*, privée de sa branche cinéma suite à un vilain déficit, abandonne les droits de "*Equipe de nuit*" à un modeste producteur du Maine, Bill Dunn. Persuadé d'avoir acquis la poule aux œufs d'or dans son ranch, Bill Dunn cherche le réalisateur idéal. Chargé de trouver les extérieurs de **Simetierre** dans l'état du Maine, sa patrie et celle de Stephen King, Dunn rencontre Ralph S. Singleton. "*Il était producteur associé sur **Simetierre**. Rapidement, nous sommes devenus amis. J'avais les droits de **La Créature du Cimetière** dans ma poche et, à tâton, je questionnais Ralph sur son désir de réaliser un long métrage. Pour ses débuts, il n'avait pas trop envie de partir d'une simple nouvelle de quelques pages. Après avoir lu le scénario, il a changé d'avis*" témoigne Bill Dunn.

Metteur en scène de quelques épisodes de la série ***Cagney & Lacey***, Ralph Singleton rend à César ce qui appartient à César. "*Tout le mérite va à John Esposito. Il a tiré d'une nouvelle de 17 pages un scénario de 100 pages, ce qui est quasiment impossible sans bouleverser le matériel d'origine*". Bill Dunn et son cinéaste sont les seuls convaincus. Les qualités de **La Créatures du Cimetière**, car qualités il y a, ne vont pas dans le sens d'un script de béton.



Brad Dourif

RATS & MOUTONS

La Créature du Cimetière compte plus sur la description de la vie quotidienne d'un petit bourg du Maine que sur une histoire compacte et solide. Un inconnu, John Hall,



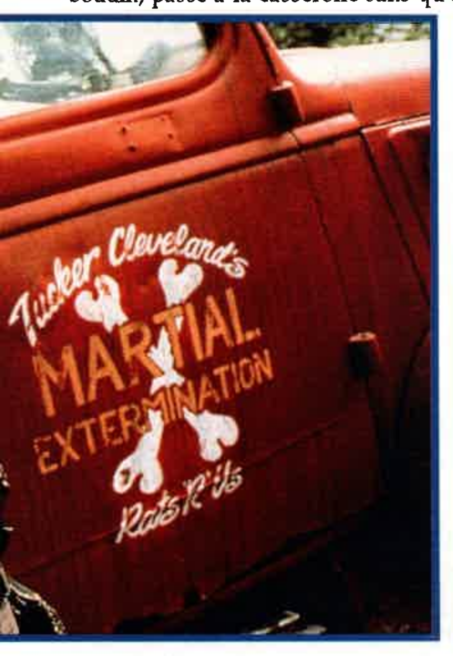
Les ouvriers en action dans les combles mystérieux de l'usine.

arrive dans un bled perdu dont presque tous les habitants vivent du traitement de la laine de mouton dans une usine insalubre dirigée par un contremaître brutal, rendu à moitié fou par quelques années de Vietnam. Suite à la mort d'un ouvrier, John Hall trouve un emploi. D'autres accidents mortels se produisent et l'atmosphère devient de plus en plus pesante. Finalement, Hall, Warwick et quelques autres visitent les combles de la manufacture construite sur un cimetière. Et là, dans une grotte immense, il découvre la bête de leurs cauchemars... S'il n'y avait pas un personnage déjanté, L'Exterminateur, grand spécialiste de la dératisation, le scénario de **La Créature** ne vaudrait que des clopinettes. Même l'héroïne, un sombre petit boudin, passe à la casserolle sans qu'on ait pu s'attacher à elle un seul instant. Mais le film de Ralph Singleton vaut par son ambiance trouble, ses éclairages glauques, ses décors pourris, humides, ses planchers toujours prêts à céder sous les pieds des protagonistes. Et ceux-ci n'arrêtent pas de chuter plus bas encore que le sol. Ils vont jusqu'à tomber dans une caverne gigantesque dont le sol est recouvert de milliers de squelettes, les victimes du monstre. Une vision dantesque.

BAT MONSTER

Au milieu d'un casting de 200 gros rats bien visqueux trône la vedette de **La Créature du Cimetière**, une bestiole évoquant autant la chauve-souris que les animaux de laboratoire sus-nommés. Décrit à travers quelques détails anatomiques au départ, le monstre est finalement montré dans son intégralité. *"C'est la reine de la brigade des rats. Quand son instinct lui ordonne de manger, elle mange. Son repaire se situe sous un vieux cimetière à proximité de l'usine. Elle se nourrit d'abord des cadavres de morts récents. Lorsque cette nourriture lui donne davantage d'appétit, elle se déplace dans les combles de l'usine à la recherche de chair fraîche"* explique Ralph Singleton. La responsabilité de la naissance du monstre incombe au maquilleur Gordon Smith. **Platoon, Né un 4 Juillet, Faux Semblants, L'Echelle de Jacob**... Ses maquillages et effets spéciaux sont généralement très réalistes. Le mangeur d'hommes de **La Créature du Cimetière** constitue donc une première pour lui : un monstre mutant, géant. Il ne faut pas plus d'une rencontre de neuf heures entre Gordon Smith et Ralph Singleton pour définir la bête baptisée sur le plateau "Arlène le Cuisinard". *"Nous nous sommes demandés ce qui faisait peur aux gens. Les rats, les chauves-souris ? Bien, nous avons mêlé ces deux phobies pour n'en faire qu'une, le bat-rat !"* ironise le maquilleur. Mais celui-ci, tout talentueux qu'il est, ne montre pas ses travaux comme à une exposition de maquillages. *"Le secret de l'illusion qui donne vie à Arlène est le montage. Hitchcock était un maître dans ce domaine. Dans* ***La Créature du Cimetière****, nous avons beaucoup compté sur les coupes, les ellipses et, heureusement, le public pense que le monstre existe, agit. Si vous vous braquez sur lui dans des plans trop descriptifs, vous ne verrez qu'un assemblage de caoutchouc et de poils. Auquel cas, toute la magie se détruit d'elle-même"*. Gordon Smith raisonne logique. Il lâche sa chère Arlène devant les caméras de Ralph Singleton lors des derniers instants. L'espace de quelques plans d'ensemble rapides, Arlène le bat-rat réussit en effet à faire illusion.

Marc TOULLEC





Stephen King, l'écrivain le plus adapté du monde.



Un scénario sans surprise mais un univers souvent crasseux.



La créature du cimetière : le "bat-rat".

Graveyard Shift. *USA. 1990.*
Réal.: Ralph S. Singleton. Scén.: John Esposito d'après une nouvelle de Stephen King. Dir. phot.: Peter Stein. Mus.: Anthony Marinelli et Brian Bank. SPFX: Gordon Smith (maquillages) et Albert Whitlock (visuels). Prod.: Bill Dunn. Int.: David Andrews, Kelly Wolft, Brad Dourif, Vic Polizos, Jonathan Emerson... Dur.: 1 H 26. Dist.: Columbia/ Tri-Star. Sortie nationale prévue courant mai 1991.

MOON 44

L'Allemagne se met au thriller de science-fiction, sur fond de planète minière que se disputent des grandes compagnies industrielles. Très porté sur la technique et les maquettes, Roland Emmerich voudrait s'appeler James Cameron et avoir réalisé *Aliens*...

Deux films allemand cette année à Avoriaz, **L'Histoire sans Fin 2** de l'Australien George Miller et **Moon 44** de l'Allemand Roland Emmerich. Roland Emmerich est un cas. A peine sorti de l'école de cinéma, il obtient par miracle une impressionnante bourse qui lui permet de financer son premier film, **Le Principe de l'Arche de Noé**, un thriller se situant dans une station spatiale gravitant autour de la Terre. Le jeune cinéaste y manifestait déjà un goût prononcé pour la performance technique, les effets spéciaux et le grand spectacle. **Le Principe de l'Arche de Noé** tenait pas mal de **Alien** et du look Ridley Scott en général, mais il était permis de penser que le petit nouveau irait bientôt voler de ses propres ailes. Bernique !

LES IDEES DES AUTRES

En 1985, Roland Emmerich visionne tous les Steven Spielberg à la suite, **Poltergeist** et **E.T.** surtout, pour en tirer **Joey**, édifiante histoire d'un gosse hanté par une marionnette bouffie. Grosse zizique lyrique à la John Williams, jouets animés, amples mouvements de caméra... Emmerich a bien appris sa leçon.

L'année suivante, il part pour Hollywood où il ressort un sosie de l'automate satanique de **Joey** pour un **Hollywood Monster** visant le succès de **S.O.S. Fantômes** ! Peine perdue : le film se solde par un bide, et Roland Emmerich attend plusieurs années avant de tourner de nouveau. Ce sera **Moon 44**. Stallone et la compagnie *Carolco* apprécient beaucoup. Tellement qu'ils lui demandent de mettre en scène un troisième thriller futuriste, **Isobar**, à la pointure de l'Amérique du Nord et d'un Sly en pleine mutation...

Roland Emmerich plante le décor de **Moon 44** en 2038. La Terre baigne dans le bonheur ; pas un seul conflit sur la surface du globe. Mais ailleurs, par contre, les hommes luttent pour la suprématie de l'univers, pour la conquête de nouvelles planètes. Comme la puissance des états n'est plus ce qu'elle était, des multinationales tentaculaires se livrent de véritables guerres dans le but de s'approprier des mines de matières premières indispensables à la survie de la Terre... La *Galactic Mining Corporation* est ainsi toute retournée de savoir que les robots employés sur Moon 44 sont en passe d'être mis hors-service par un intrus noyé dans la population de la colonie. La compagnie expédie donc un détective dans le but de liquider le saboteur. Afin d'éveiller aucun soupçon, Stone (Michael Paré) prend l'identité d'un malfrat envoyé sur Moon 44 pour piloter des hélicoptères d'un modèle révolutionnaire. Guidé au sol par des génies de l'électronique, il se déplace dans des zones obscures, baignées dans un brouillard opaque et parcourues d'ouragans. Les accidents sont nombreux d'autant plus qu'entre navigateurs et pilotes la tension est permanente... Pour ne rien gâcher, le patron de Moon 44 (Malcolm McDowell) est un type pas vraiment engageant, et son bras droit une parfaite ordure.



Michael Paré, détective dans les centres miniers de Moon 44.


Malcolm McDowell, le commandeur despotique.

Vue industrielle et futuriste du monde. BLADE RUNNER est passé par là.

Stone mène l'enquête et renoue avec son ex, ingénieur en aéronautique justement.

MERCI JAMES CAMERON

Roland Emmerich a visionné **Aliens** un bon millier de fois. Il en a retenu toutes les composantes. Le climat de claustrophobie, les lumières glauques, les types musclés sanglés dans leur tenue de pilote... La planète Moon 44 ressemble comme une jumelle à celle d'**Aliens**. Ou encore à celle d'**Outland** dont Roland Emmerich reprend également quelques éléments. Notamment le centre minier, le boss douteux et le look crasseux.

Pas question pour le cinéaste germanique de donner dans la science-fiction clinquante, dans les artifices échappés de **La Guerre des Etoiles**. Dans **Moon 44**, la fantaisie n'a pas vraiment sa place. Roland Emmerich prend très au sérieux l'univers qu'il décrit avec force détails. En comparaison, l'Hollandais Paul Verhoeven et son **Total Recall** sont des monstres de délire.

Fondateur à l'époque du **Principe de l'Arche de Noé** d'un atelier d'effets spéciaux en Allemagne, Emmerich ne lésine pas sur les maquettes. Dès les premières minutes du film, il les expose généreusement. Pas de lézards : celles-ci sont aussi parfaites que les miniatures américaines de **Outland** et **Total Recall**. Dommage que le réalisateur soit trop soucieux de mettre en valeur décors et effets spéciaux. Il en oublie le rythme, laisse ses protagonistes causer plus que de raison. Lourd Monsieur Emmerich. Comme un plat de saucisses de Francfort trônant au milieu d'une choucroute !

Niveau casting, Michael Paré, qui depuis **Les Rues de Feu** et **Philadelphia Experiment** ne fréquente plus que des nanars, joue à fond la sobriété et limite ses expressions au strict minimum. Heureusement, les seconds rôles font pencher la balance du bon côté. Il y Malcolm McDowell, ambigu à souhait dans la peau du gouverneur de Moon 44, le baléze autant que patibulaire Brian Thompson, qui aurait très bien pu faire partie du commando de Marines de **Aliens**, et le grimaçant Stephen Geoffrey (le Evil Ed de **Vampire, Vous Avez dit Vampire ?**), dealer sur le sol extraterrestre qui ne détonnerait pas dans une ruelle sordide du Bronx.

Ambitieux, par moment spectaculaire et bien ficelé, plastiquement réussi mais pataud, **Moon 44** laisse néanmoins espérer que Roland Emmerich, suffisamment "drivé", puisse faire du **Isobar** avec Stallone ce que son précédent film n'est pas vraiment, à savoir un chef-d'œuvre.

Marc TOULLEC

Allemagne. 1989. Réal.: Roland Emmerich. Scén.: Dean Heyde & Olivier Eberle & Roland Emmerich. Dir. Phot.: Karl Walter Lindenlaub. Mus.: Joel Goldsmith. Prod.: Dean Heyde & Roland Emmerich pour Centropolis Film. Int.: Michael Paré, Lisa Eichhorn, Malcolm McDowell, Brian Thompson, Leon Rippy, Stephen Geoffrey, Dean Devlin... Dur.: 1 H 43. Dist.: Antarès-Travelling. Sortie nationale prévue pour mi-février 1991.



La vedette de MOON 44 : le Supercopter de Michael Paré.



Un petit air de ALIENS.

CHUCKY

La Poupée de Sang

A *Jeu D'Enfant* succède *Chucky, La Poupée de Sang*. Mais rien n'a vraiment changé. Chucky a toujours besoin de se réincarner d'urgence dans un corps humain. Comme celui du petit Andy Barclay...





Dire que **Jeu d'Enfant** ou **Chucky, La Poupée de Sang** sont des films à part entière est pour le moins délicat. Chucky, la poupée renfermant l'âme mauvaise d'un tueur dingue, est simplement un produit. David Kirschner, producteur, fut responsable du merchandising issu de **La Guerre des Etoiles** et des Muppets. Auteur d'une douzaine de livres pour les gosses, il crée la poupée *Good Guy* pour les besoins d'un dessin animé TV vantant surtout les vertus de certaines céréales. Actuellement, Kirschner préside aux destinées des studios Hanna-Barbera, principal entrepreneur des programmes d'animation aux Etats-Unis. Don Mancini, scénariste des deux aventures de Chucky et complice de Kirschner, est fils de publicitaire. A peine sorti de l'université, il se passionne pour les nouvelles techniques de marketing orientées vers les jeunes consommateurs. De la rencontre Kirschner-Mancini naît tout spontanément la poupée Chucky.

TERREUR D'ENFANCE

"Quand j'étais enfant, les poupées de ma soeur me faisaient terriblement peur. Je me souviens que les lumières de la chambre à coucher leur dessinaient sur le visage des contours terrifiants, semblables aux masques d'Halloween. J'ai compris, à la lecture du script de **Jeu d'Enfant**, *que beaucoup d'enfants avaient éprouvé les mêmes hantises"* explique David Kirschner. Comme les clowns, la poupée est un objet de peur. Rien de tel qu'un visage lisse de cire ou un faciès outrageusement maquillé pour éveiller de bonnes vieilles terreurs, surtout lorsque les mains tiennent des outils tranchants. *"Après avoir écrit* **Fievel et le Nouveau Monde** *pour Steven Spielberg, on m'a confié des tas d'histoires à base de licornes et d'arcs-en-ciel. Mais je voulais prouver aux producteurs que j'étais capable d'imaginer quelque chose d'effrayant qui, néanmoins, utilise l'essence de la jeunesse et l'innocence de l'enfance"*. Bref, le producteur fut ravi de créer un monstre afin de clouer le bec de ceux qui le voyaient bien successeur de Walt Disney en matière de sucrerie sur pellicule. *"Pourquoi ne serais-tu pas le nouveau Stephen King ?"*, demande sa maman. Ce à quoi Kirschner répond : *"Je préfère être Stephen King"*. L'auteur de "Simetierre" et de "Misery" n'aurait en effet pas désavoué cette *"facette noire de Pinocchio"* dixit Kirschner toujours.

D'UN POSTE A L'AUTRE

Tom Holland, réalisateur de **Jeu d'Enfant**, passe la main à son co-scénariste, John Lafia, formé à l'école Roger Corman. Réalisateur il y a deux ans de **The Blue Iguana**, un polar branché qui fit sensation à Cannes lors d'un "midnight show" en sélection officielle, John Lafia limite les risques et dirige son Chucky à la manière des méchants traditionnels du fantastique. *"Chucky est un vilain dans la tradition du monstre de* **Frankenstein**, *du requin des* **Dents de la Mer** *ou de* **Terminator**. *On ne sait jamais d'où il va surgir, il a toujours un temps d'avance sur le public et aucune force au monde ne peut l'arrêter"*. Rien de bien neuf dans la mécanique à faire peur, mais le cinéaste tient à différencier son travail de celui de Tom Holland. *"J'ai réalisé* **Chucky, La Poupée de Sang** *de manière à faire davantage peur. Tom avait tendance à peu montrer Chucky. Personnellement, je l'ai traité comme un comédien ordinaire"*. Cette séquelle ne lésine en effet pas sur les apparitions du petit monstre. On le détaille sous toutes les coutures du début à la fin. *"Chucky agit plus. Il est présent dans un grand nombre de scènes. Physiquement, il se montre plus actif. Il parle davantage aussi. Plus il cause, plus il est effrayant. J'apprécie tout particulièrement l'épisode de* **Trilogy of Terror (La Poupée de la Terreur**, *NDLR) où une poupée vaudou s'attaque à Karen Black. Dans le genre, c'est de loin le meilleur. La poupée fait simplement quelques bruits et s'avère particulièrement terrifiante"*. En effet, le réalisateur de **Trilogy of**



POUPEE GONFLANTE

Un rapide rappel des faits. Le psychopathe Charles Lee Ray, blessé et poursuivi par la police, rend l'âme en jurant de se venger. Les époux Barclay offrent à leur enfant Andy pour son dixième anniversaire une poupée qui parle, Chucky. Charles Lee Ray, adepte du vaudou, s'est réincarné dans la poupée, et tue pour essayer de posséder un humain. A la fin, la poupée est détruite. Voilà pour le premier volet.
Résumé des événements présents. Chucky n'est pas mort. Il continue de persécuter Andy. Voilà pour le deuxième volet. Excitant non ?
Sur le papier, le concept de **Child's Play** est d'une débilité à peine imaginable. Des poupées meurtrières ayant leur propre identité, on en a déjà vues. **Dolls** de Stuart Gordon, **La Poupée de la Terreur** de Dan Curtis, **Magic** de Richard Attenborough... Des films qui relèvent souvent du fantastique pur. Mais **Jeu d'Enfant** et son psychopathe de bazard qui ne trouve rien de mieux que d'investir le plastique d'une poupée de *Prisunic*, ça, c'est du fantastique de supermarché. **Chucky, la Poupée de Sang** se regarde donc du coin de l'oeil. Scénario sans surprise, psychologie de base, meurtres soft, bavardages bouche-trou, mise en scène fonctionnelle. Après **Les Tortues Ninja**, une nouvelle et convaincante démonstration de ce que la "puérile culture" américaine peut engendrer de pire.

V.G.

Child's Play 2. USA. 1990. Réal.: John Lafia. Scén.: Don Mancini. Dir. Phot.: Stefan Czapskyz. Mus.: Graeme Revell. SPFX : Kevin Yagher, Shannon Shea, Peter Chesney... Prod.: David Kirschner, Laura Moskowitz pour Universal. Int.: Alex Vincent, Jenny Agutter, Gerrit Graham, Christine Elise, Grace Zabriskie... et la voix de Brad Dourif. Dur.: 1 H 21. Dist.: UIP. Sortie nationale prévue le 16 janvier 1991.



De haut en bas et de gauche à droite : - Chucky

Terror, Dan Curtis, évite de cadrer son monstre. Vu le peu d'automonie des effets spéciaux, cela valait peut-être mieux.

NEUF HOMMES POUR CHUCKY

Chucky, La Poupée de Sang reste fidèle aux collaborateurs du premier, David Kirschner, Don Mancini, John Lafia et le maquilleur Kevin Yagher. Malgré le grand succès de **Jeu d'Enfant**, la production demande à Yagher de se contenter des mêmes crédits que sur le modèle. Difficile, car les diverses versions de la poupée ne sont pas dans un brillant état. Entre la corrosion de la peau et l'oxydation du squelette, Chucky demandait un vigoureux lifting à base de matériaux plus résistants. "*Dans les scènes parlées, nous avons filmé Chucky à 18 images/ seconde, de façon à mieux contrôler ses expressions faciales et les mouvements de ses lèvres. En fait, il y a trois poupées distinctes dans le film. La première est mue par des servo-moteurs analogues à ceux des modèles réduits téléguidés. La deuxième, notre héros, est actionnée par un système de câbles. C'est celle qui figure dans les plans rapprochés et la plupart des scènes de violence. La troisième est mobile et joue en plan général. Les câbles passent à travers l'un de ses pieds et sont dissimulés sous le plancher, afin de pouvoir la filmer sous tous les angles. Le deuxième pied est libre, ce qui lui permet d'avancer dans n'importe quelle direction, de fondre sur sa proie, de la frapper...*" indique le spécialiste des effets spéciaux. Mais les fonctions de Kevin Yagher vont bien au-delà de la simple mise en action du rôle-titre. Il est le réalisateur attitré de toutes les séquences dans lesquelles Chucky se passe de partenaire de chair et d'os. Assisté de neuf opérateurs, il donne toute la mesure de son talent lorsque Chucky sourit, enrage, souffre, en s'inspirant des mimiques d'un très inoffensif bébé.

Marc TOULLEC

HENRY : portrait of a serial killer

Le premier film de John McNaughton sera projeté à minuit à Avoriaz. Pourquoi ? Parce qu'il est difficile de se débarrasser d'une réputation. Culte et malsain *Henry* ? Non. Trois fois non. Mille fois non.

Henry : Portrait of a Serial Killer avait jusqu'alors tout du film-fantôme. Petit budget, succès confidentiel et, surtout, une réputation d'œuvre malsaine qu'un classement X aux Etats-Unis n'a fait qu'accentuer. Résultat, voir **Henry** relève du même principe qui pousse les automobilistes à lorgner les effets d'un carambolage. Attraction du sang, envie de se faire peur, curiosité trouble à assouvir... **Henry** n'est plus un film à projeter sur un écran, mais un monstre à exhiber dans un semblant de foire. De ce côté, le film de John McNaughton n'a rien à envier à **La Nuit des Morts-Vivants**, **Massacre à la Tronçonneuse** ou **Eraserhead**, le cinéphile averti se vantant toujours d'accrocher avant tout le monde un film culte à sa collection. D'un autre côté, le premier film de Mc Naughton risque, comme ceux de Romero, Hooper et Lynch, de succomber à sa réputation. Car **Henry** n'est ni sale, ni malsain, ni insoutenable.



Photo de tournage : Michael Rooker (Henry) en pleine répétition. La victime n'est autre que le réalisateur John McNaughton.

CODE MORAL

"L'idée était de faire un film qui ne s'éloigne pas trop du moule hollywoodien, qui ne se situe pas à des années lumières de la production courante. Nous sentions qu'il était possible de faire un film lisible à différents niveaux. Il était de toute façon hors de question de se limiter à un simple film d'horreur avec tueur fou à l'appui" explique le producteur Waleed B. Ali. John McNaughton attaque donc **Henry : Portrait of a Serial Killer** à Chicago avec deux cent petits mille dollars en poche, une caméra 16mm et une pellicule granuleuse renforçant le côté réaliste de l'entreprise.

Henry est un tueur. Il n'a pas le visage d'un tendre, mais il n'est pas pour autant violent. Henry paie comme tout le monde la serveuse quand il boit son café. Henry a un copain, Otis, chez qui il va de temps en temps manger. Henry s'assoit sur une des chaises de la cuisine. Il est calme, parle peu. Becky, ancienne strip-teaseuse, vient rendre visite à son frère Otis. Elle veut trouver du travail. Ils discutent tous les trois tranquillement. Leur position sociale est faible, l'appartement est moche, suinte l'ennui. Description d'une vie de merde. Sans complaisance. C'est ainsi. On n'y peut rien.

Otis prend tellement peu de plaisir à sa vie qu'il tente de sauter sa sœur. Henry intervient. Il aime bien Becky. Becky tente vaille que vaille de s'intégrer. Pas facile lorsqu'on sort d'une basse couche sociale. Henry, lui, vit en paix avec lui-même. Il tue. Acte gratuit, automatique, presque quotidien, exécuté avec un minimum de plaisir. Acte nécessaire. Acte indispensable à son équilibre.

"C'est en regardant une émission intitulée 20/20 et consacrée au tueur en série Henry Lee Lucas que nous avons eu l'envie de faire le film" se souvient John McNaughton. *"Son histoire est d'autant plus horrible qu'elle est vraie. Il pouvait très bien se balader en voiture, puis brusquement faire un écart pour rentrer dans un auto-stoppeur, ou encore s'arrêter et lui tirer une balle dans la tête. Il a pendant quelques temps officié avec un ami, Otis. Dans une des interviews que nous avons vues, Henry expliquait comment Otis avait voulu une fois manger le corps d'une victime, et comment il lui avait crié : "Ne fais pas ça !". Henry avait son propre code moral, de drôles de valeurs liées à son besoin de tuer"*.

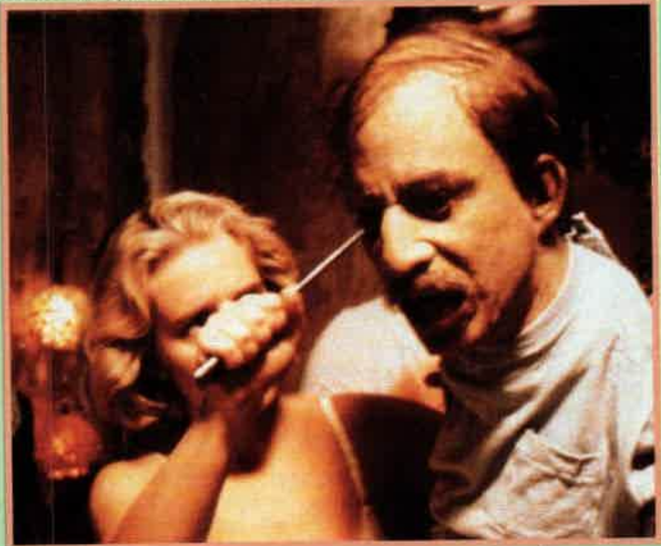
On trouve toujours meilleur ou pire que soi. Le meurtre a toujours existé, existe encore et existera toujours. Il fait partie intègre de l'homme. Comme une tradition. Encore faut-il savoir la perpétrer. Le discours de Mc Naughton est terrible dans sa logique inébranlable.

VIOLENCE

Henry : Portrait of a Serial Killer n'a pas eu la chance de pouvoir se caser parmi les grosses productions américaines. Projeté pour la première fois début 86 au Festival du Film à Chicago, **Henry** atterrit avec son X et son format 16 mm sur un seul écran : celui du Music Box Theatre, également à

Intérieurs sales, image granuleuse, regard sombre : le triste quotidien de HENRY...

Chicago. Pour voir **Henry**, il faut se présenter à minuit le vendredi soir. Aucune autre alternative. En septembre 89, **Henry** connaît sa première projection en 35mm au Festival du Film de Telluride. 15% du public se rue vers la sortie au milieu du film. Sensibilité exacerbée des spectateurs, ou bêtise aveugle ? Penchons franchement pour la deuxième solution.
"Le film marche parce qu'il ose affronter des tabous comme on ne l'a jamais fait auparavant" s'enthousiasme Chuck Parello, l'homme crédité pour avoir évité à **Henry** de finir dans un tiroir poussiéreux. *"Meurtre d'enfant, inceste... Ils n'ont jamais été dépeints de manière aussi objective. Il n'y a pas de suspense dans le film. Tout se déroule devant vous, et vous devez le prendre pour ce que ça vaut. Evidemment, l'expérience peut être dévastatrive"*.
Henry, dans une de ses virées en voiture avec Otis, fait monter deux prostituées. Il leur brise le cou. Otis est surpris, désarçonné. Il découvre le nouveau visage d'Henry et accepte de se livrer au jeu du meurtre. Il devient le complice d'Henry, s'adonne au meurtre et y prend goût. Il jubile, veut aller de plus en plus loin. Henry et Otis font irruption chez une famille typique américaine, caméra vidéo au poing. Le couple et l'enfant y passent. Otis tente de violer la femme. Henry, qui filme la scène, lui interdit. Plus tard, Otis se régalera dans son canapé en regardant à la télé ses exploits meurtriers. La télécommande marche bien. Avant, arrière, accéléré, ralenti. Le plaisir de tuer décuplé. John McNaughton ne s'autorise aucun compromis. La scène est crue, vivante dans son absurdité, tristement drôle. Henry vient de trouver pire que lui. Quelqu'un qui n'agit pas par nécessité mais par plaisir. Quelqu'un qui jouit inconsciemment lorsqu'il tue. Quelqu'un incapable de contrôler sa folie meurtrière. La part des choses se fait alors d'elle-même. McNaughton n'a rien à rajouter. Il n'en rajoute pas. Conçu d'une façon progressive, sans esprit dictatorial ni intention de secouer outre mesure son public, Henry ne choquera que ceux qui s'accrochent désespérément à leurs principes.


Becky et Otis, frère et soeur sur la corde raide.

"La chose qui nous a impressionnée quand nous avons vu 20/ 20, c'est qu'Henry avait un certain charme. Pour tuer ses victimes, il devait les avoir cotoyées un moment. En fait, ce n'était pas un si mauvais garçon que ça, mais un homme terriblement endommagé par la vie". Des excuses de John Mc Naughton ? Non, un regard qui vise droit l'individu, observe et évite tout jugement hâtif. Un regard qui se perd dans le cinéma américain. *"Tous ceux qui ont travaillé sur le film sont d'accord sur un point"* explique Waleed B. Ali. *"Il est possible de faire un film qui retienne l'attention, qui ait de bonnes critiques, qui puisse accrocher, voire déranger, sans le budget boursouflé courant à Hollywood. L'idée qu'un film doit coûter entre 8 et 10 millions de dollars pour être pris au sérieux touche au ridicule"*. Martin Scorsese le sait, lui, qui, mis KO par **Henry**, a décidé de produire le prochain film de John McNaughton, admis à l'unanimité dans la cour des grands. A suivre, donc, de très très près.

Vincent GUIGNEBERT

USA. 1986. Réal.: John McNaughton. Scén.: Richard Fire et John McNaughton. Dir. Phot.: Charlie Lieberman. Mus.: Robert McNaughton avec Ken Hale & Steven A. Jones. SPFX : Jeffery Lyle Segal. Prod.: John McNaughton, Lisa Dedmond, Steven A. Jones. Int.: Michael Rooker, Tracy Arnold, Tom Towles, Ray Atherton... Dur.: 1 H 30. Dist.: Pierre Grise Distribution.

GUEULE D'AMORT

Michael Rooker n'a pas une tronche de jeune premier, et les directeurs de casting hollywoodiens n'en feront jamais un sex-symbole. Tant mieux. Né à Jasper en Alabama, Rooker déménage avec sa famille pour Chicago dans le milieu des années 60. Parallèlement à ses études, il pratique l'Aïkido, art japonais assurant une parfaite maîtrise de soi. Il suit les cours du célèbre professeur d'art dramatique Bella Itkin à l'école Goodman et obtient son diplôme en 1982. Il commence alors à se forger sa propre réputation dans la communauté théâtrale de Chicago. Devenu acteur - *"parce que c'était la seule chose que j'avais vraiment besoin de faire"* - il lorgne du côté du cinéma et décroche en 1984 son premier rôle, secondaire, dans **Les Rues de Feu** de Walter Hill. Quand il apprend que le faible budget d'un film intitulé **Henry : Portrait of a Serial Killer** nécessite des locaux, une distribution et une équipe de Chicago, il se présente à l'audition. John McNaughton sut que Michael Rooker était parfait pour le rôle à la minute même où il entra dans la pièce. Il pensa seulement : *"Dieu, s'il vous plait, faites qu'il soit un bon acteur !"*.
Depuis Henry, Michael Rooker a gravi les échelons de la popularité. Joueur de baseball célèbre dans **Eight Men out** de John Sayles, membre violent du Ku Klux Klan dans **Mississipi Burning**, frère ouvrier de Jessica Lange dans **Music Box**, mari jaloux et psychopathe dans **Mélodie pour un Meurtre** de Harold Becker, et pilote de course blessé dans **Jours de Tonnerre**.
"Je ne connais pas le chemin qui m'a poussé à jouer la comédie, mais je dirais que j'ai développé mon art à un tel point que je suis fier de m'appeler acteur et artiste". Heureux, Michael Rooker.

Marc GALLARD

MEET THE FEEBLES

Un film de marionnettes pour adultes. *Meet the Feebles* se situe à l'intersection explosive d'un *Muppet Show* classé X et d'une *Ile aux Enfants* version gore. Les petites têtes blondes, DEHORS !!!











Avouez que quand un mec givré du ciboulot, néo-zélandais de surcroît, se met à faire du cinéma avec les moyens du bord et des côtés pas nets, ce ne peut être triste. **Bad Taste**, du cancre Peter Jackson, nous avait plutôt fait marrer. Débile au premier degré comme au dixième, gore du genre vraiment dégueulbif, filmé en 16 avec les pieds, monté au couperet pour dynamiter l'ensemble, **Bad Taste** n'avait aucune chance de finir dans un dictionnaire, c'est pourquoi il séjourne peinard dans les mémoires de quelques cinéphiles honteux de s'être bidonnés devant ce truc. Peter Jackson débarque cette année à Avoriaz avec son deuxième truc. **Meet the Feebles** fait figure de titre, mais là n'est pas l'important.

MUPPET SHIT

"Nous étions quatre à travailler ardemment sur le scénario de ***Brain Dead*** (qui n'a rien à voir avec la production Roger Corman réalisée par Adam Simon, NDLR) *quand nous avons appris que le projet capotait. Nous nous sommes alors assis tous les jours pendant trois semaines autour d'une table pour concevoir la trame de* ***Meet the Feebles****. Inutile de dire que le sarcasme et l'amertume qui ont suivi la chute de* ***Brain Dead*** *ont favorisé l'écriture de* ***Meet the Feebles****. Quand l'un de nous venait de trouver une idée et s'écriait : "Non c'est trop abominable, vraiment trop abominable !", nous lui répondions par : "Super, mettons la dans le film !".* N'est pas odieux qui veut, et, dans le genre, Peter Jackson et ses compères s'en tirent pas mal.

La caméra est plantée dans les coulisses d'un théâtre. Directeur, groupie, acteurs et machinistes sont tous interprétés par des marionnettes rivalisant de laideur. Le héros, un timide hérisson, veut rejoindre la troupe constituée d'un lapin ravagé par le SIDA, d'une mouche se régalant d'un fond de cuvette de chiotte, d'une chaude lapine se faisant fourrer par un morse ventripotent, d'une grosse vache à la libido exacerbée... Un ***Muppet Show*** version Peter Jackson, sale, vulgaire, excessif, et donc forcément drôle, l'envie de ne pas rire de ce spectacle attristant se mourant devant cette énormité d'anthologie.

SYSTEME E

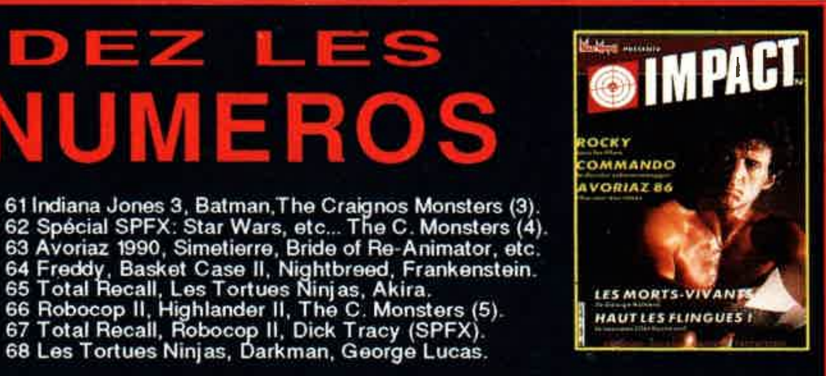
Système E comme Emmerdes. Trouver le financement d'un projet tel que **Meet the Feebles** relève du miracle. Heureusement, Peter Jackson est dans les petits souliers de la Commission Néo-Zélandaise des Films. Bien que ses éminents membres n'aient pas voulu dans un premier temps investir dans le film, Peter Jackson arrive à leur soutirer 1 million de dollars. Le souvenir des bonnes rentrées d'argent de **Bad Taste** pèse dans la balance, mais les commissaires au compte demandent à ce que leurs noms ne soient pas mentionnés au générique de **Meet the Feebles**, respectabilité de ces faux-culs oblige. 1 million de dollars pour un film où interviennent une centaine de marionnettes (96 exactement), c'est de la folie. Mais quand on fait un film pour savoir "*ce qui se passe réellement entre Peggy la Cochonne et Kermit la Grenouille lorsqu'ils se retrouvent en coulisse*" - dixit Peter Jackson - aucune raison de s'arrêter à des détails. Jackson fait donc construire un théâtre surélevé pour que les marionnettistes, pour la plupart amateurs ou presque, se glissent sous le plancher. Eventuellement, un acteur se glisse dans un costume (sanglier, crocodile, ou vache) pour créer l'illusion.

Mais la perfection, Peter Jackson a appris à s'en passer. Il mène son **Meet the Feebles** à l'idée crade qui tue, à l'épais trait d'humour qui troue le mille, à la giclée de sang qui éclabousse. Pas le temps ni l'envie de réfléchir Peter Jackson. **Meet the Feebles** n'a rien d'un bon sujet de dissertation philosophique. Par contre, les boutonneux au fond de la classe là-bas en citent déjà les dialogues pas cœur. Bon signe.

Vincent GUIGNEBERT

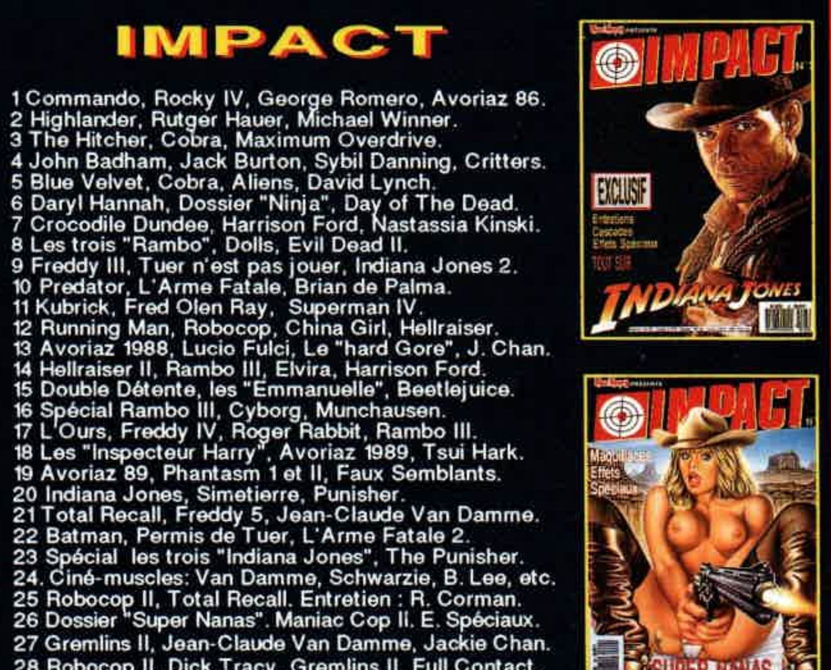
Nouvelle-Zélande. 1989.
Réal.: Peter Jackson. Scén.: Peter Jackson, Daniel Mulheron, Francis Walsh & Stephen Sinclair. Dir. phot.: Murray Milne. Mus.: Peter Daser. Prod.: Jim Booth & Peter Jackson pour Wingut Films. Marionnettistes : Ramon Aquilar, Daniel Mulheron, George Bort, Justine Bright... Dur.: 1 H 36. Dist.: Antarès-Travelling.

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS



MAD MOVIES

23 La série des Dracula, Mad Max II.
24 Dossiers Dario Argento et Ray Harryhausen.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage: Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Razorback, 2010, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
37 Hors-série: Tous les films de James Bond.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, dossier: le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 Street Trash, Robojox, Vamp, Bloody Bird, L'Exorciste.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Predator, Creepshow II.
49 Dossier Superman, Hellraiser, Lucio Fulci, Joe Dante.
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, House II.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Prison, Elmer, Dossier zombies.
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc. Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II. Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Brazil, Munchausen.
59 Batman, Hellraiser II, The Craignos Monsters (1).
60 Freddy 5, Re-Animator 2, The Craignos Monsters (2).
61 Indiana Jones 3, Batman, The Craignos Monsters (3).
62 Spécial SPFX: Star Wars, etc... The C. Monsters (4).
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator, etc.
64 Freddy, Basket Case II, Nightbreed, Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninjas, Akira.
66 Robocop II, Highlander II, The C. Monsters (5).
67 Total Recall, Robocop II, Dick Tracy (SPFX).
68 Les Tortues Ninjas, Darkman, George Lucas.



IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 John Badham, Jack Burton, Sybil Danning, Critters.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of The Dead.
7 Crocodile Dundee, Harrison Ford, Nastassia Kinski.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas jouer, Indiana Jones 2.
10 Predator, L'Arme Fatale, Brian de Palma.
11 Kubrick, Fred Olen Ray, Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Lucio Fulci, Le "hard Gore", J. Chan.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, Phantasm 1 et II, Faux Semblants.
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", The Punisher.
24. Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall. Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas". Maniac Cop II. E. Spéciaux.
27 Gremlins II, Jean-Claude Van Damme, Jackie Chan.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II, Full Contact.
29 Total Recall (SPFX), Rocky V, Van Damme.
30 Avoriaz 91, Highlander II.










BON DE COMMANDE

Pour commander: découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

MAD MOVIES 23 24 26 27 29
30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49
50 51 52 53 54 55 56 57 58 59
60 61 62 63 64 65 66 67 68 37HS

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8
9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19
20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, 25 et 28 : épuisés). Frais de port gratuit à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ PRENOM ____________

ADRESSE ____________________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

NEW VIDEO

PAPER HOUSE

Avoriaz 89. Deux petites productions font fureur : *Paperhouse* et *Parents*. Toujours inédites en salles, elles ont en commun d'être des premiers films et d'explorer les zones sombres de l'enfance. *Paperhouse* met en scène une petite fille plongée dans ses propres dessins par l'intermédiaire du rêve ; *Parents* décrit le calvaire d'un petit garçon convaincu que ses géniteurs bouffent de la chair humaine. D'un côté, un cinéaste (Bernard Rose)







"J'ai voulu réaliser un film pour adultes qui puisse être aussi vu par les enfants. Du livre, je n'ai gardé que le concept central : le rêve récurrent influencé par les dessins des gosses. Les personnages aussi sont très différents du bouquin. Le père, par exemple, n'y apparaît pas. Ce qui fait peur à la petite fille dans le livre, ce sont des pierres phalliques qui semblent la fixer. On a décidé de transférer cette peur dans le père parce qu'il n'y a rien de plus effrayant qu'un être humain. Voilà ce que j'ai surtout retenu du livre : une maison sur une colline qui paraît sortir d'un rêve universel."

"L'auteur du livre, Kathryn, est psychanalyste. Je ne connais rien à la psychanalyse et je ne suis pas pour une interprétation psychanalytique de **Paperhouse**."

"Le père fait peur à la petite fille mais rien n'indique qu'il constitue une vraie menace. En fait, il la sauve. Dans un sens, elle est amoureuse de lui. Il lui dit : "Rêve ou reste éveillée, tout va bien, Papa est là". Quand il semble la frapper, il la gifle pour la ranimer suite à un arrêt cardiaque. J'ai revu **Paperhouse** aux Etats-Unis en salles, et le public ne parvenait pas à croire que le père puisse redevenir gentil à la fin. Les gens criaient "Eloigne toi d'elle, ne la touche pas". Ils ne comprenaient pas que le croquemitaine était en fait un type bien. J'aime ces réactions."

"J'ai tenu à ce que les rêves de **Paperhouse** soient équitablement heureux et malheureux, contrairement à ceux des **Freddy**. Les cauchemars de **Freddy** ne ressemblent absolument pas à des rêves ; ce sont des fantasmes qui n'ont aucune prise sur la réalité. A l'opposé, je voulais que les songes de **Paperhouse** soient familiers. Ce sont les états seconds que nous vivons dans notre sommeil, l'incompréhensible bonheur ou l'indicible peur. Je désirais une véritable impression onirique, pas du factice, du fabriqué. Je ne voulais pas de surréalisme."

"**Paperhouse** est un film sur la mort de l'enfance. L'enfance de la petite arrive à terme quand elle frôle de peu la mort. En fait, **Paperhouse** est une histoire de passage à l'âge adulte. Il peut bien sûr être interprété comme un film fantastique."

"Lors de la période des auditions, j'ai rencontré des centaines de petites filles. Elles attendaient souvent longtemps avant de passer devant nous. Pour les faire patienter, je leur donnais des crayons et un cahier pour qu'elles dessinent une maison. Je me suis retrouvé avec 1.500 maisons, très souvent semblables. Fascinant. On s'est donc inspiré de ces dessins pour créer notre "paper house". La plupart des enfants dessinaient des maisons avec deux fenêtres et de la fumée qui sortait d'une cheminée. Il y avait aussi un chemin qui menait à la porte et des arbres qui le bordait . On a tout conservé."

"Trouver l'héroïne n'a pas été très simple. Je connaissais le garçon car il avait déjà tourné des spots publicitaires. Sur le tournage, ils se détestaient l'un l'autre. Un jour, Elliott Spiers a flanqué un coup de poing à Charlotte Burke. Résultat : un oeil au beurre noir. Ils sont censés s'aimer dans le film. Un autre jour, Charlotte lui a envoyé " Tu pues, je ne tournerai pas avec toi". Méchant. J'explique ces comportements par la pression environnante : les deux enfants portent vraiment **Paperhouse** sur leurs épaules. Mais ce sont de bons gosses. Je les aime beaucoup."

Bernard ROSE

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

Grande-Bretagne/USA. 1987. Réal.: Bernard Rose. Scén.: Matthew Jacobs & Bernard Rose d'après le roman de Catherine Storr. Dir. Phot.: Mike Southon. Mus.: Hans Zimmer. Prod.: Tim Bevan & Sarah Radclyffe pour Working Title & Vestron. Int.: Charlotte Burke, Elliott Spiers, Glenne Headly, Samantha Cahill... Dur.: 1H 32. Dist. vidéo : Delta. Sortie vidéo Janvier 1991.

PARENTS

transfuge de la télévision britannique et du clip, un David Lean des rêves enfantins, et de l'autre un comédien (Bob Balaban) passé à la réalisation et qui, comme David Lynch dans *Blue Velvet*, prend un plaisir vicieux à démontrer que derrière la joliesse se camoufle des choses pas forcément recommandables. Audacieux sur le fond et sur la forme, *Paperhouse* et *Parents* se complètent. Leurs réalisateurs s'expliquent...







"**Parents** n'est pas une idée de moi. En lisant le script, j'ai immédiatement réalisé qu'il serait très visuel. Ce scénario m'a passionné car il adoptait le point de vue d'un enfant. Des souvenirs de mon enfance à moi ont, du coup, ressurgi."

"Cela fait quelques années que je songe à passer derrière la caméra. Sur **Le Prince de New-York**, Sidney Lumet m'a beaucoup appris. J'ai même été son assistant sur **Piège Mortel**. Puis, j'ai mis en scène mon premier film, un court métrage titré **SPFX 1140** avec Richard Dreyfuss. Ensuite, j'ai reçu plusieurs offres. J'ai tourné un épisode de ***Histoires Fantastiques***, deux de ***Tales from the Dark Side***. Après ça, j'ai cherché un sujet de long métrage, mais tous les scénarios que l'on m'envoyait avaient pour protagonistes des teen-agers vivant la même histoire. J'ai modifié le script initial de **Parents** en le situant dans les années 50."

"Généralement, les années 50 sont décrites comme une période de bonheur et de jouvence. Elles ne sont jamais abordées avec méchanceté. **Parents** gratte donc le vernis des apparences et lève le voile sur une période basée sur les à priori et les conventions. Vous deviez tout cacher et afficher un sourire permament sous peine de vous mettre en marge. Actuellement, c'est le contraire ; on attend de vous que vous détailliez votre vie. Randy Quaid et Mary Beth Hurt sont des caricatures du couple typique des années 50. Il fallait que vous ressembliez à votre voisin. Le conformisme était constamment de mise. Votre fortune se mesurait à la taille de votre voiture. L'aspect futuriste de la maison de **Parents** se justifie par le fait qu'il était aussi très important à cette époque de tourner le dos à la décennie précédente et de regarder vers le futur."

"J'ai eu une enfance très heureuse avec, néanmoins, l'impression que mes parents faisaient certaines choses en cachette. Des choses que je ne pouvais pas comprendre. Je pense que tous les parents paraissent mystérieux pour leurs enfants. Les miens étaient très polis. Jamais de disputes devant les gosses, jamais de cris à table. Toutefois, on ne peut pas vraiment grandir si on ne discerne pas les parents tels qu'ils sont réellement. Plus les enfants prennent de l'âge, plus la vision qu'ils ont de leurs parents évolue. Mon héros ne comprend pas que sa mère et son père fassent l'amour. Les enfants croient que les rapports sexuels sont dangereux pour les adultes. Le gosse de **Parents** pense que son père est en train de maltraiter sa mère. Cependant, j'ai essayé de conserver une certaine ambiguïté sur la réalité des événements jusqu'à la fin. Le gamin souffre-t-il de problèmes psychologiques ? Ses parents sont-ils vraiment des monstres cannibales ?"

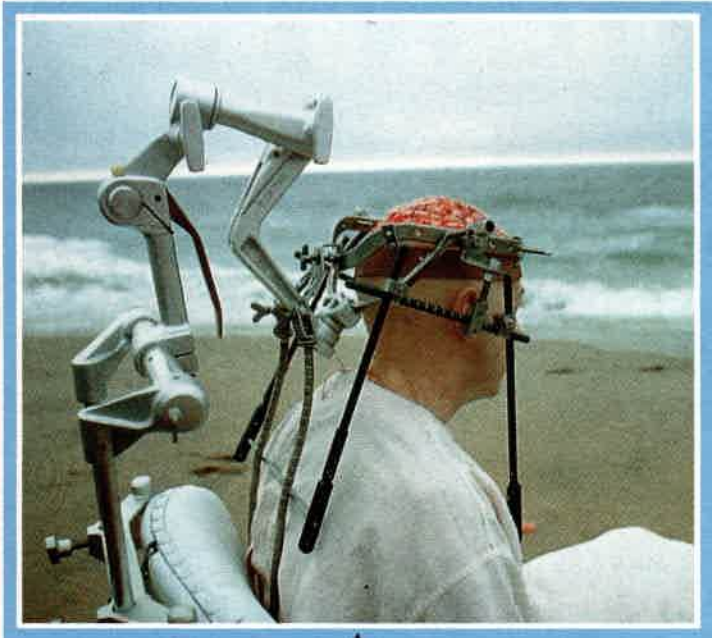
"Randy Quaid, qui joue le rôle du père, est un homme rétro, typique des années 50. Certains comédiens auraient été terrifiants, d'autres très drôles. Randy arrive à être à la fois terrifiant et drôle."

"J'ai remarqué le gosse de **Parents**, Bryan Madorsky, dans un clip. J'ai adoré sa façon d'être, et il ressemble au gamin qui habite à côté de chez vous. J'ai vu des centaines d'enfants différents, mais pas un seul comme lui. Il possède exactement ce que je recherchais : un air de gosse terrifié par son paternel. Bryan est également un artiste doué ; il dessine merveilleusement. Au début du tournage, il était très timide et posait des questions sur tout. A la fin, il était excité. Il riait beaucoup. **Parents** a révélé sa vraie personnalité. Je pensais, au contraire, que le film pouvait lui nuire. Ses parents ne l'ont pas reconnu. D'un gamin introverti, il est devenu un enfant heureux et sans complexe".

Bob BALABAN

Propos recueillis par
Marc TOULLEC
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

USA. 1988. Réal.: Bob Balaban. Scén.: Chris Hawthorne. Dir. Phot.: Ernest Day. Prod.: Bonnie Palef-Woolf pour Vestron. Int.: Randy Quaid, Mary Beth Hurt, Sandy Dennis, Bryan Madorsky, Juno Mills-Cockell... Dur.: 1 H 35. Dist. vidéo. : Delta. Sortie vidéo Janvier 1991.



SANGLANTE PARANOIA

Une production Roger Corman vraiment pas comme les autres. Audacieux dans sa structure narrative, **Sanglante Paranoïa** part de l'opération du cerveau d'un scientifique meurtrier de sa famille. L'opérant, pressé par un ex-ami à la solde d'une mystérieuse société, tombe dans le trip du fou et n'arrive plus à distinguer la réalité du fantasme... Riche de sens, jouant sans cesse des apparences mais sobre dans sa réalisation, livide question look, le film d'Adam Simon mêle les clichés du film gore à une réflexion très acerbe sur la manipulation. Autrement dit, **Sanglante Paranoïa** (titre idiot) demande une certaine attention et sa cruauté envers le héros ne laisse pas indifférent. Présenté à Avoriaz l'an dernier.

Brain Dead. USA. 1989. Réal.: Adam Simon. Int.: Bill Pullman, Bill Paxton, Patricia Charbonneau, Bud Cort, George Kennedy... Dist.: Film Office.

NIGHT ANGEL

Erotisme et fantastique font bon ménage dans ce thriller superbement mis en images par le Suisse Dominique Othenin-Girard (**Halloween V**). Le mythe de Lilith, la reine de l'Enfer, est transposé dans le milieu de la presse de luxe. Sortie des entrailles de la terre, la séductrice vampe la propriétaire de *Siren*, un magazine de mode avant-gardiste pour en prendre la direction. Seul un couple d'amoureux échappera à son courroux avec l'aide d'une taxi-driver noire.
Les excellents effets spéciaux des scènes oniriques réalisés par Steve Johnson et *KNB* donnent un impact supplémentaire au film qui ne manque décidément pas de charmes.

Night Angel. USA. 1990. Réal.: Dominique Othenin-Girard. Int.: Isa Andersen, Karen Black, Helen Martin... Dist.: Film Office.

THE MURDER SECRET

De l'horreur spaghetti. Censé avoir été supervisé par Lucio Fulci qui n'a pas mis les pieds sur le plateau, **The Murder Secret** place une famille typique (petit garçon, adolescente pulpeuse, maman à la quarantaine rayonnante...) dans une villa où ils attendent la tante Martha. Celle-ci tarde à venir et le massacre commence... Pas grand chose à signaler dans ce produit très platement réalisé. Maria Bianchi laisse causer ses personnages avant de tomber dans de gros effets gore bâclés et des scènes de cul qui n'émoustilleront personne. Esthétiquement, **The Murder Secret** ressemble aux pires téléfilms de la *RAI*.

Non Avere Paura Della Zia Marta. Italie. 1989. Réal.: Robert Martin (Mario Bianchi). Int.: Adriana Russo, Gabriele Tinti, Jessica Moore, Maurice Poli... Dist.: Kara Films.



HYPER SAPIEN
LES VISITEURS DE L'ESPACE

Annoncé naguère comme un projet de Michael Wadleigh (**Woodstock**, **Wolfen**), **Hyper Sapien** a certainement connu d'importants remaniements car on voit mal ce qui aurait pu intéresser le sus-nommé dans cette banale histoire de "teen-agers from outer space". Deux gamines extraterrestres décident de faire la Terre buissonnière afin de prouver à leurs parents que notre planète est prête à les recevoir. Elles débarquent dans la cambrousse américaine et sont recueillies par un couple de paysans âgés. Lorgnant de façon évidente sur **E.T.**, **Hyper Sapien** risque de ne trouver son public que dans les maternelles. Heureusement, la créature de l'espace qui accompagne les fillettes a un look très original et apporte un peu de fantaisie à l'ensemble.

USA. 1986. Réal.: Peter Hunt. Int.: Ricky Paul Godin, Sidney Penny, Rosie Marcel... Dist.: Warner Home Vidéo.



MAYA

Le dessus du panier de la production italienne actuelle. Nanti d'un budget plus que décent, Marcello Avallone plante ses caméras en Amérique du Sud où il fait construire une pyramide indienne, centre de gravité d'une malédiction ancestrale. Une divinité maya menace de réapparaître et des meurtres se succèdent avant le sacrifice d'un enfant... Marcello Avallone tire son épingle du jeu. Jolies images, couleurs locales, un zeste de tourisme, mise en scène stylisée... Ce qui devrait être une règle dans toutes les séries B est ici constamment appliqué. Le cinéaste distille l'attente et la ponctue de meurtres parfois stupéfiants de barbarie. Notamment cette femme agressée par des cannes à pêche aux hameçons autonomes et ce teen-ager taré écrabouillé par sa jeep contrôlée par le démon maya. Dans le genre, **Maya** est un must.

Italie. 1989. Réal.: Marcello Avallone. Int.: Peter Phelps, Mariella Valentini, William Berger... Dist.: Antarès-Travelling.

MONSTER CLUB

Après l'hommage rendu aux films de SF des années 50 dans **Night of the Creeps (Extra-Sangsues)**, Fred Dekker jette un regard nostalgique aux monstres des années 40 de l'*Universal*. Mais il les confronte à une bande de jeunes à la **Goonies** qui, passionnés par les monstres, n'en reviennent pas de voir débarquer dans leur ville Frankenstein, Dracula, le Loup-Garou, la Momie et la Créature du lac noir. Le vampire est à la recherche d'une amulette qui a le pouvoir, tous les cents ans, de faire venir le chaos sur Terre...
Débutant par une excellente séquence dans l'esprit des *Hammer Films*, ce **Monster Club** (à ne pas confondre avec le film à sketches de Roy Ward Baker) est un petit bijou pimenté d'humour complice pour amateur de fantastique classique. Les maquillages de Stan Winston sont parfaits, notamment celui de Frankenstein qui ressemble à s'y méprendre à Boris Karloff.

The Monster Squad. USA. 1987. Réal.: Fred Dekker. Int.: Andre Gower, Robby Kiger, Duncan Regehr... Dist. CBS Fox.



L'ENTERRE VIVANT

Dédié à John Carradine, qui mourut quelques jours après la fin du tournage, **L'Emmuré Vivant** ne doit que peu de choses à Edgar Poe, et Kikoïne s'en excuse en introduisant régulièrement des plans d'un chat noir qui n'a visiblement rien à faire là. Une jolie professeur débarque dans un établissement où sont rassemblées des jeunes filles à problème. Dans les sous-sols rôde un être masqué qui capture les donzelles en fuite pour les emmurer vivantes.
Après son **Dr Jekyll et Mister Hyde**, Kikoïne persiste dans le fantastique avec conviction. Le résultat n'est pas parfait mais bénéficie de la présence d'acteurs que l'on a plaisir à revoir et d'un décor imposant et mystérieux habillé d'éclairages bleutés du plus bel effet. Quelques meurtres gore agrémentent le tout, je vous conseille notamment celui du "crépage de chignon"...

Buried Alive. USA. 1989. Réal.: Gérard Kikoïne. Int.: Robert Vaughn, Donald Pleasence, John Carradine, Ginger Allen... Dist.: Antarès-Travelling.



THE TOXIC AVENGER PART II

Confortés par le succès au Japon du premier épisode, les boss de *Troma* ont décidé de flatter la corde nationaliste nippone en faisant se dérouler les nouvelles aventures de Toxic au pays du soleil levant. Or donc, un beau matin, notre déchet nucléaire ambulant apprend que son père disparu serait au Japon. Il s'y rend en planche à voile et la quête du paternel débute. Mais ce que Toxic ignore, c'est que son géniteur est un truand et il devra se mesurer à ses sbires avant de le retrouver. L'histoire n'est qu'un prétexte et le film joue un peu trop la carte de l'exotisme bon marché. Quelques gags bienvenus (les réactions de Toxic face aux coutumes locales) et des effets gore rigolos rachètent un peu l'ensemble. En fait, des séquences tournées pour cet épisode ont été finalement intégrées au troisième chapitre, **The Last Temptation of Toxie**, ceci expliquant le côté décousu.

Toxic Avenger II. USA. 1989. Réal.: Michael Hertz & Llyod Kaufman. Int.: Ron Fazio, Phoebe Legere, John Altamura... Dist.: Partner & Partner.

HAMMER HORROR



Christopher Lee dans LE CAUCHEMAR DE DRACULA.

"*Quand je voyais le logo de la* Hammer Film, *je savais qu'il s'agirait d'un film très particulier*". Ainsi parle l'un des plus grands fans de la célèbre firme britannique, Martin Scorsese. Malheureusement pour les plus jeunes, *Hammer* a depuis longtemps perdu de son éclat, la télévision française ne diffusant que très rarement ses titres les plus glorieux. Alleluia, *Warner Home Vidéo* lance une collection à la vente qui révèlera à une nouvelle génération les splendeurs du gothique britannique. Avec cette première livraison, le Prince des Vampires est à l'honneur. Quatre titres couvrent la période 57-72.
A tout saigneur, tout honneur, c'est le célèbre **Cauchemar de Dracula** qui ouvre le bal de magnifique façon. La temps n'a pas de prise sur ce film magique qui a permis à Christopher Lee de marquer le rôle à tout jamais. Photographie somptueuse, décors superbes, musique intense, réalisation pleine de finesse... L'alchimie parfaite.
Dracula et les Femmes ressuscite un Dracula en pleine forme, décidé à s'attaquer à l'Eglise. Le scénario d'un athéïsme militant énumère avec conviction tous les morceaux de bravoure du genre : village maudit, renaissance de Dracula, attaques du vampire et duel final au château.
C'est une messe noire qui permet à Dracula de se refaire une santé dans **Une Messe pour Dracula**. La formule est maintenant bien au point mais le scénario pêche par manque d'originalité. Christopher Lee séduit les jeunes filles et leur soutire quelques gorgées de sang dans les règles de l'art. Mais peut-être était-il imprudent pour lui de se réfugier dans une église...
Tentative de renouvellement avec **Dracula 1973** où la firme propulsait le vampire à notre époque. Son adversaire de toujours, Van Helsing, a, lui, fait un petit qui reprend fatalement la bonne vieille tradition du pieu dans le cœur.
Cinquième titre et autre mythe avec **Le Retour de Frankenstein**. Le scénario est d'un cynisme total. Le baron semble avoir perdu toute humanité et tente de faire aboutir son projet de transplantation de cerveau. Les séquences d'opération sont particulièrement éprouvantes. Terence Fisher est au sommet de son art et son film est rapide, epileptique, enthousiasmant. Une perle de vidéothèque.

Le Cauchemar de Dracula/ Horror of Dracula. GB. 1958. Réal.: Terence Fisher. Int.: Christopher Lee, Peter Cushing...
Dracula et les Femmes/ Dracula has Risen from the Grave. GB. 1968. Réal.: Freddie Francis.
Une Messe pour Dracula/ Taste the Blood of Dracula. GB. 1969. Réal.: Peter Sasdy.
Dracula 73/ Dracula A.D. 72. GB. 1972. Réal.: Alan Gibson.

Le Retour de Frankenstein/ Frankenstein Must Be Destroyed. GB. 1969. Réal.: Terence Fisher. Int.: Peter Cushing, Christopher Lee, Veronica Carlson...

Dist.: Warner Home Vidéo.

METAL MONSTER

Encore un cas de voiture noire satanique écumant les routes d'une région reculée des States. Mais **Métal Monster**, tourné pour le câble par le réalisateur du **Proviseur** et de **Young Guns**, est loin d'atteindre le niveau de **Enfer Mécanique**. Seule différence avec l'excellent film d'Elliott Silverstein, la Dodge Charger ouvre sa portière pour kidnapper des gosses... Mais les procédés employés par Christopher Cain sont lourdingues, comme ces ralentis interminables qui soulignent encore plus l'absence totale de suspense. Dans son bus scolaire, Joanna Cassidy semble y croire. Mais ce **Metal Monster** ressemble plus à un tas de ferraille poussiéreux qu'à un ambassadeur des enfers. Mieux vaut se retaper **Duel** de Spielberg pour la énième fois.

Wheels of Terror. USA. 1990. Réal.: Christopher Cain. Int.: Joanna Cassidy, Marcie Leeds, Carlos Cervantes... Dist.: CIC Vidéo.

Marcel BUREL

NEW VIDEO

"AU-DELA DU REEL"

Collection FIL A FILM
Millésime Avoriaz

Mad Movies parraine une collection vidéo.
Tout arrive ma bonne dame !
Pour sa première cuvée, la collection "Au-Delà du Réel" de Fil à Film abat la carte Avoriaz.
Avoriaz, des origines à nos jours.
De la très saignante *Baie Sanglante* au Santas Claus timbré de *36-15 Code Père-Noël*, voici quelques fleurons de cette anthologie du genre...



BABY BLOOD
(AVORIAZ 1990)

Programmé hors-compétition à Avoriaz, **Baby Blood** s'était tellement distingué que toute la presse s'était interrogée sur le pourquoi de son absence parmi les officiels de la sélection. Trop gore selon les organisateurs. C'est vrai : **Baby Blood** patauge dans l'hémoglobine. Son héroïne, la charnelle Emmanuelle Escourrou, loge dans son ventre un monstre tentaculaire nécessitant une forte dose quotidienne de sang. Maman, sous l'entreprise de ce fiston bavard, zigouille donc quelques mecs ! Tourné avec très peu de francs, **Baby Blood** ne laisse pas indifférent. Soit vous avez envie de gerber sur votre paletot, soit vous applaudissez de tous vos membres actifs... Rigolard, odieux, provocateur, érotique, craspec, on va jusqu'à recouvrir l'actrice à poil d'un sang peu ragoûtant, **Baby Blood** donnera de bonnes raisons aux amateurs de se pâmer de bonheur.

France. 1990. Réal.: Alain Robak. Int.: Emmanuelle Escourrou, Jean-François Gallotte, Christian Sinniger...



LES REVOLTES DE L'AN 2000
(AVORIAZ 1977)

Le cinéma fantastique espagnol nous a habitué à de sinistres pantalonnades à base de loup-garous aussi impressionnants qu'une descente de lit angora, et de vampires aux canines de plastique mou. Ambitieux, le cinéaste hispanique Narcisco Ibanez Serrador condamne énergiquement les souffrances auxquelles sont soumis les enfants. Sur une île au large de l'Espagne, un couple d'anglais en vacances se heurte à une population d'enfants assassins. Les époux fuient mais n'osent pas abattre les bambins qui les traquent... Une parabole sur l'oppression des enfants par les adultes. Serrador n'y va pas avec le dos de la cuillère, et un foetus se révolte même dans le ventre de sa mère. Sous un écrasant soleil méditerranéen, théâtre inhabituel pour un film d'anticipation, **Les Révoltés de l'An 2000** réussit souvent à inquiéter.

***Quien Puede Matar a un Mino ?/ Los Ninos.** Espagne. 1976. Réal.: Narcisco Ibanez Serrador. Int.: Prunella Ransome, Lewis Fiander, Antonio Iranzo...*

LA FERME DE LA TERREUR
(AVORIAZ 1982)



Futur réalisateur des **Griffes de la Nuit** et de **Shocker**, Wes Craven qui avait déjà remué pas mal d'estomacs avec **La Dernière Maison sur la Gauche** et **La Colline a des Yeux**, introduit Satan dans une communauté Hittite particulièrement rétrograde. Une créature androgyne liquide de pauvres pêcheurs... Wes Craven règle ses comptes avec la religion dont ses parents lui avaient bourré le crâne du temps de sa jeunesse. Il oppose dans **La Ferme de la Terreur** des citadines à une secte mormon. Tout le film s'articule autour de cette confrontation. On perçoit déjà ce qui allait faire le succès des **Griffes de la Nuit**, des meurtres spectaculaires et originaux, une solide dose d'humour sarcastique et du rêve. Notamment un cauchemar dans lequel l'héroïne gobe une araignée, et une séquence où un serpent passe entre les cuisses d'une jeune femme prenant son bain. Freddy Krueger n'est vraiment pas loin.

***Deadly Blessing.** USA. 1981. Réal.: Wes Craven. Int.: Maren Jensen, Sharon Stone, Ernest Borgnine, Michael Berryman...*



LA BAIE SANGLANTE

(AVORIAZ 1973)

Le grand Mario Bava, esthète des enluminures gothiques (**Le Masque du Démon**, **Six Femmes pour l'Assassin**), s'adonne aux meurtres en série. **La Baie Sanglante** en compte une bonne douzaine. Douze morts pour la possession d'un lopin de terre sauvage que des promoteurs destinent à l'urbanisation ! Après un début lyrique où Mario Bava se livre à son sport favori à base de couleurs chaudes et d'ombres pesantes - une femme paralytique est pendue - le cinéaste abandonne la beauté pour un style brut, plus gore que macabre... Serpe en plein visage, amants en action cloués par une lance les traversant tout deux, ciseaux dans le ventre... Bava prend un plaisir évident à montrer les formes les plus atroces de la mort. Les personnages se croisent, s'entretuent, et aucun d'eux n'échappent au massacre. Ceux qui pensaient s'en tirer avec le bénéfice du sang ne sont pas au bout de leur peine. Nihiliste, somptueux, **La Baie Sanglante** n'a rien perdu de sa puissance 20 ans après sa réalisation.

Ecologia del Delitto. Italie. 1971. Réal.: Mario Bava. Int.: Claudine Auger, Luigi Pistelli, Laura Betti, Isa Miranda...

LES GUERRIERS DE L'APOCALYPSE

(AVORIAZ 1981)

Philadelphia Experiment, **C'Etait Demain**, **Terminator**, **Quelque Part dans le Temps**, **A Terra-Cotta Warrior**... Et **Les Guerriers de l'Apocalypse** ! Décidément, Avoriaz aime les voyages dans le temps et autres paradoxes temporels. Sorti à la même époque que **Nimitz, Retour vers l'Enfer**, **Les Guerriers de l'Apocalypse** met le paquet. En pleines grandes manœuvres, un détachement de l'armée japonaise, suite à une tempête magnétique, se retrouve planté en plein XVIème siècle. Bien malgré eux, les militaires se prennent aux jeux des luttes féodales que se livrent les guerriers de l'ancien temps. Tanks contre lanciers ; le spectacle est grandiose. Doté d'une figuration abondante et de costumes déjà utilisés dans **Kagemusha**, **Les Guerriers de l'Apocalypse** brille surtout par les démentielles séquences guerrières, stratégiquement très au point, réglées par l'acteur principal du film, Sonny Chiba.

Time Slip/ Sengoku Jieitai. Japon. 1980. Réal.: Kosei Saito. Int.: Sonny Chiba, Isao Natsuki, Tsunehiko Watase...





INVASION LOS ANGELES

(AVORIAZ 1989)

Avec un tout petit budget, John Carpenter fait mieux que Tim Burton avec les millions de **Batman**. Eternel rebelle, le réalisateur d'**Halloween** et de **New York 1997** se paie la tête, au sens propre, de la génération Reagan. Un prolo sympa mais bourru (le catcheur Roddy Piper) se pointe à Los Angeles et trouve un job sur un chantier. Logé dans un bidonville, il découvre par hasard une cargaison de lunettes qui révèlent un complot. Tous les responsables, les forts, les nantis du pays, sont en fait des aliens hideux et colonisateurs. Rejoignant la cause d'une bande de révolutionnaires, le prolo baraqué sort les grands fusils et tire dans le tas... Sous des dehors de bande dessinée délirante, **Invasion Los Angeles** envoie des coups de pied dans la fourmillère et Carpenter n'épargne personne. La police, la télévision, les politiques passent dans son sani-broyeur. Hargneux jusqu'au bout, le cinéaste milite pour la méthode forte mais évite astucieusement de tomber dans le fascisme. Western mené à un rythme métronomique, filmé dans un cinémascope rare et ponctué de gunfights dévastateurs, **Invasion Los Angeles** est l'un des films de science-fiction les plus importants de la décennie précédente.

They Live. USA. 1987. Réal.: John Carpenter. Int.: Roddy Piper, Keith David, Meg Foster...

36-15 CODE PERE NOEL

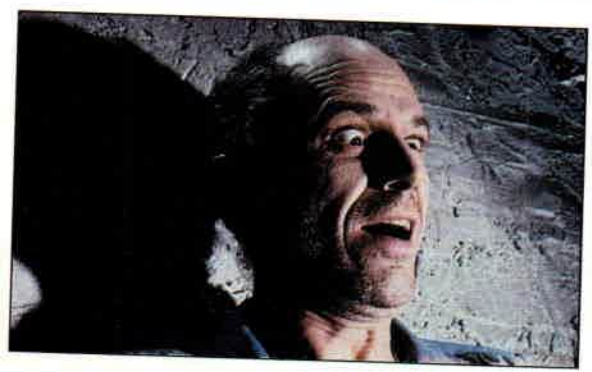
(AVORIAZ 1990)

Faut croire que les tabous résistent bien à l'épreuve du temps. Pas question de prendre le Père Noël pour un psychopathe pathétique et minitéliste. Les parents n'apprécient pas, les gosses mouillent leurs pampers, les critiques bien pensant (et mal entendant) soulignent le caractère répréhensible de ce **36-15**, plus dangereux que les réseaux roses toujours prompts à vous flanquer le sida ou une vilaine mycose bourgeonnante. Pauv' René Manzor, cinéaste pourtant doué. Il ose mettre dans la même maison un gamin ramboïde, un Santa Claus fou et un pépé complètement bigleux. Pendant que maman Brigitte Fossey se plante contre un platane, les trois personnages tentent de s'éviter. René Manzor s'en sort avec les honneurs et mène son suspense crescendo. **36-15** s'est ramassé une bonne dérouillée en salles. Par contre, en vidéo, la tendance est inversée. Les ménagères désireuses d'encanaillement à bon prix le louent-elles sous le manteau ?

France. 1989. Réal.: René Manzor. Int.: Alain Musy, Brigitte Fossey, Louis Ducreux, Patrick Floershem...



NEW VIDEO





(AVORIAZ 1990)

Le court métrage s'émancipe à travers le long métrage. Suffit de relier les fleurons du court de ces dernières années en matière de fantastique. Principal promoteur de cette entreprise, le malin Yann Piquer se taille évidemment la part du lion en tant que réalisateur et producteur de la plupart des segments d'**Adrénaline**. Mention spéciale à **Cyclope** où un malheureux gardien de nuit est agressé par une caméra araignée. De quoi choper une vieille arachnophobie mécanique. Mention spéciale aussi à **Sculpture Physique** où un homme est boxé en plan fixe jusqu'à ce qu'il ressemble à un Elephant Man mal dégrossi. Mention spéciale enfin à **Corridor** d'Alain Robak qui condamne un VRP zélé à un calvaire hilarant dans les combles d'une vieille baraque...

France. 1990. Réal.: Yann Piquer, Barthélémy Bompart, Alain Robak, Jean-Marie Maddeddu, Anita Assal...

Cyrille GIRAUD



Frank Brlioz, Vimines

Je vous écris pour donner quelques précisions au sujet de la lettre de Guillaume Bailly à propos de **Robocop II** (*Mad Movies* n° 68). Je lis : "Robocop s'électrocute, ce qui est débile. Son cerveau aurait dû griller." Attendez........ (réflexion mûre) Ah, mais bien entendu ! Quand on s'électrocute, on a le cerveau qui grille, voilà tout. Sache, mon petit Guillaume, que lors d'une électrocution entre deux bornes (+ et -) c'est le coeur qui, en stoppant, provoque la mort. Celui-ci résiste à 50 milliampères, pas plus, pour une tension de 220 volts. Le cerveau n'a rien à voir avec la mort par électrocution.
Si l'on en est à faire des considérations scientifiques sur un film fantastique, je peux vous dire que lorsqu'on a retiré le cerveau, les yeux et la colonne vertébrale de Caïn, l'ensemble aurait dû s'envoler et se mettre en orbite autour de Jupiter. C'est bête ces films où que y'a rien de logique dedans !
Permet-moi de te dire Guillaume le xxxx ("minable Irvin" équivaut à xxxx Guillaume) que tu passes complètement à côté de la considération cinématographique. Revois les 4 "**Superman**", revois **Robocop**, lis un manuel de secourisme, reste poli et moule un peu ton cake. Non mais quand même... Merci, ça fait du bien.

Zorette, Maisse

Bouh, que c'est mauvais ! Je n'ai jamais vu un film aussi désagréable que **Sailor et Lula**. C'est mal filmé et l'histoire est exécrable. Beaucoup pour un seul film, non ? J'avais déjà vu **Dune** et **Blue Velvet**, mais j'espérais qu'il réussirait peut-être un jour (on peut toujours rêver) à faire un vrai film. Mais l'infaillible loi du "jamais deux sans trois" a encore frappé.
Pourquoi, dans les "grands" films américains, n'y a-t-il pas d'histoire et pourquoi les personnages sont-ils aussi inexistants. Je cherche toujours désespérément un bon film de science-fiction (genre **Blade Runner**) ou fantastique (genre **Alien**). Si vous aviez les deux, ce serait le rêve.
Gros bisous (dans le cou, évidemment) à J.P.P. et tous les autres.

Tu exagères un peu, Zorinette, Lynch emploie une véritable écriture cinématographique et montre de vrais personnages avec des motivations complètement obsédantes dans leur étrangeté même. Personnellement je donne toutes ***les Tortues Ninja*** *et une partie de* ***Total Recall*** *pour cette seule séquence d'un Sailor rejoignant Lula par-dessus les voitures, bafouant par ce seul geste fou tous les obstacles sociaux, culturels ou parentaux qui pourraient contrarier leur amour. Et encore, j'y gagne. J.P.P.*

Alain Brunelle, Trois Rivières, Canada

Je vous écris de loin. Au Canada, beaucoup de mes amis vous lisent chaque mois. Je vous félicite car, croyez-moi, vous êtes vraiment supérieurs à la concurrence américaine. C'est aussi très flyé (*je comprends pas, mais c'est tellement joli !*) de faire cette galerie des Craignos Monsters. Je cherche un correspondant européen. Salut les boy's ! Je vous aime gros, lâchez pas !!! Alain Brunelle, 725 Brunet #5, Trois-Rivières Ouest (P.Q.) G9A 5WI, Canada

Ric Newelist, Dôle

Madre de mios ! Mais quelle mouche les a piqués ?
Eraserhead, Gremlins, Dream Lover, Le Club des Trois et **West of Zanzibar** pour le cycle Lon Chaney, **La Grande Menace, Phantom of the Paradise, Carrie**, etc...
Alors là, félicitations pour ceux qui osent programmer des cycles Brian de Palma, ça fait plaisir.
Au fait, je dois dénoncer à la kommandantur, par cette présente missive, *Télérama*, cette brave revue qui a encore fait une gourde monumentale. Je sais que ce genre d'affirmation c'est du lieu commun, mais l'amateur ne peut qu'être étonné devant certains articles. Celui qui se nomme "Sale air de la peur", par exemple. Il fut publié en vue de la soirée fantastique du jeudi 18 octobre.
D'après cet article, les amoureux du "Splatter Trip" (l'évasion par l'éclaboussure immonde - SIC ! - poétique cette vision des choses, n'est-ce pas ?) auraient pour film culte : **Massacre à la Tronçonneuse** !
Mais bon sang ! Dans combien de siècles ceux qui méprisent le fantastique comprendront-ils que **Texas Chainsaw**... n'est pas un film gooooore !!!
Dommage que cette sympathique revue qu'est *Télérama*, très compétente et tout et tout, s'enlise dans les préjugés.

Joo Imbault, Avignon

N'étant ni une fan acharnée de Schwarzenegger (que j'avais trouvé plutôt décevant dans **Jumeaux**), ni de Paul Verhoeven, j'étais parti voir ce fameux **Total Recall** du bout des yeux. Et pourtant, quel spectacle !
Tout y est : action, suspense (argh ! Dire qu'il faut attendre la fin pour savoir si Doug Quaid rêve ou non), humour ("Mais si je ne suis pas moi, qui suis-je alors ?" Ouarf !) et amour.
Inutile de parler des effets spéciaux qui sont à couper le souffle : du maquillage des mutants-médiums jusqu'au nuage d'oxygène.
Quant à l'interprétation, celle de Schwarzie est tout à fait crédible et pour une fois qu'il a autre chose à faire que de grogner en tapant sur de pauvres types moins épais que lui, il faut en profiter ! Et Michael Ironside : sa présence et son charisme m'ont laissée les bras ballants.
Un petit défaut, cependant : la fin trop happy end à mon goût. Bon d'accord, on est content que tout se termine bien pour nos deux tourtereaux et pour les braves habitants de Mars, mais il aurait fallu appuyer un peu moins sur le côté "Ouais, chouette, enfin un peu d'air, youpi on est libre ! Que c'est bon de respirer et gnagnagna...". Mais ne chicanons pas pour si peu, car ce film est une totale réussite. Ce qui nous console de **Gremlins II** avec ses bestioles délirantes et ses deux héros stupides. Pas étonnant qu'ils se marient ensemble.
Pour ceux qui partageraient (ou pas) mon opinion, ils peuvent le faire savoir en m'écrivant (Joo Imbault, 18, rue Bonnèterie, 84000 Avignon), et nous en discuterons aussi pacifiquement que les "animateurs" du "Forum". (*Que tu dis... En fait, tu as plutôt intérêt à prévoir une armure*).

Cédric Cavarroc, Saint-Céré

Bonjour Tonton Mad, j'ai quelques trucs à te dire. *Mad Movies* est le meilleur journal de cinéma fantastique actuel (*oh oui, continue, c'est bon là...*) malgré quelques petits défauts qui ressortiront du résultat du questionnaire, et que tu n'auras plus qu'à transformer en qualités.
J'aimerais dire à Eric (Forum des lecteurs du 68) qu'y faut pas pousser trop loin. D'accord pour que Kershner s'associe avec les *Nuls*, mais ne dit pas que le scénar de Frank Miller est nul (il est génial) (*en fait, non, il n'est ni nul ni génial, mais seulement moyen, et comme la moyenne n'intéresse plus personne...*), Kershner n'a pas su le filmer, c'est tout. Il n'y a qu'une image que je trouve géniale, et qui résume tout Frank Miller : le gosse qui crève sur un tas de dollars. Réfléchissez là-dessus les pt'its gars.
J'aimerais aussi correspondre avec des personnes idôlatrant Stephen King, **Phantom of the Paradise**, écrivant des poèmes, et autres délires littéraires. Bon ben, salut Tonton Mad, j'ai vu de la lumière, j'suis rentré. J'ai pas dérangé trop longtemps au moins ? Cédric Cavarroc, 162, avenue des Maquis, 46400 Saint-Céré.

Mais nons, voyons, au contraire, j'adore voir les gars qui viennent de Saint-Céré dans ce courrier. J.P.P.

Saïd Karlouche, La Charité-sur-Loire

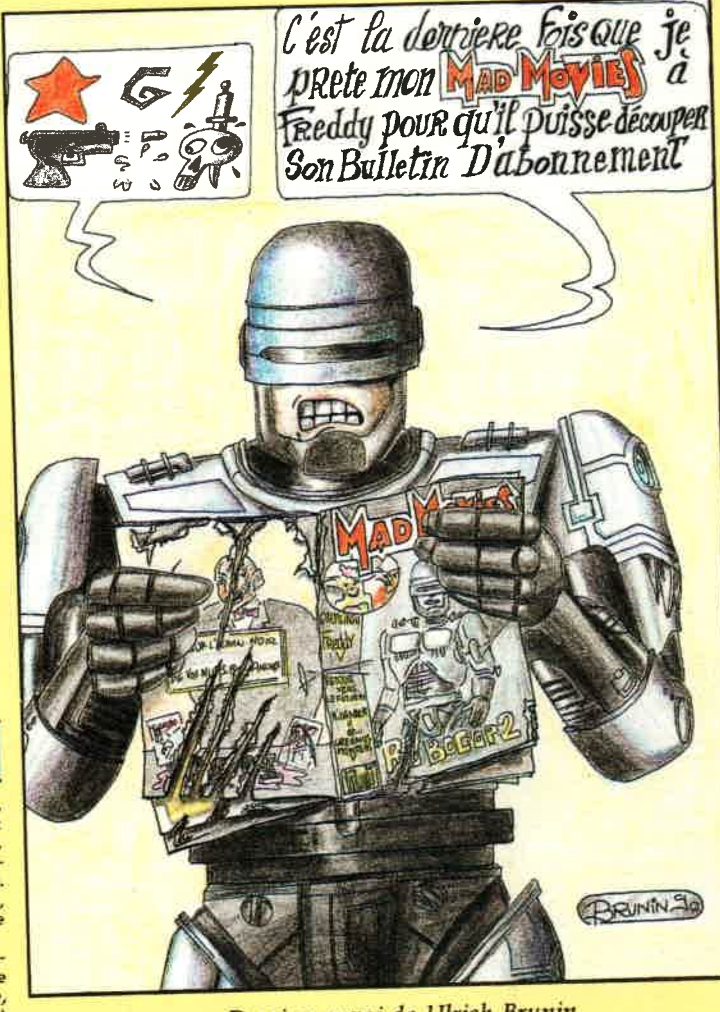
Oserez-vous publier cette lettre ?
Car il ne s'agit pas d'une lettre de félicitations, comme vous en publiez trop au détriment des autres.
En effet votre magazine est loin d'être super. D'abord parce que les critiques du genre "Ils ont Osé" ou autres potins du même cru, ras le bol. Ensuite, parce que vous critiquez le merchandising et la pub. Et *Movies 2000*, c'est pas de la pub ? Et vos tee-shirts, nuls par ailleurs, c'est pas du merchandising à outrance ?
De plus je trouve mal placés vos jeux de mots tordus. Bref, votre revue a dépassé les bornes. C'est donc pour cela que je vous écris, afin de faire voir aux lecteurs qu'il y a encore des gens qui ont assez de cran pour ne pas lécher les bottes de *Mad*. A bon entendeur, salut.

Flûte alors, on va se lécher les bottes tout seul. C'est des coups à attraper l'arthrose, çà. Remarque, d'un autre côté, je ne porte pas de bottes. Dommage, parce que l'important c'est l'arthrose, il paraît... (oh, pardon !). D'accord, de quoi on parlait, déjà ? Ah oui, de la revue. Bon, écoute, les potins du genre "Ils ont osé" nous font rire et comme nous écrivons aussi pour notre propre plaisir, tu comprends qu'il va te falloir encore souffrir un peu ? Quant aux tee-shirts, tu hallucines, car nous ne les avons pas vendus aux lecteurs, mais offerts aux abonnés. J'ai envie d'ajouter qu'il faut être fieffemment ballot pour continuer à lire une revue qui, manifestement, ne te convient pas, mais après tout, le masochisme aussi se porte assez bien en ce moment. J.P.P.

Vincent Ducastin, Auch

Je suis très déçu de la disparition de la rubrique *Télémaniac*. Je me constitue une vidéothèque de films diffusés à la télé, et vos critiques me permettaient une meilleure sélection. Ce qui me chagrine, c'est que la rubrique vidéo s'étend de plus en plus. Quel intérêt de disserter sur deux pages de navets plus nuls les uns que les autres ?

Télémaniac a disparu, car il ne présentait la plupart du temps que les films de Canal +, faute de pouvoir disposer sufisamment à l'avance des programmes des autres chaînes. J.P.P.



Dessin : envoi de Ulrich Brunin

Philippe Sarrat, La Rochelle

Moi qui pensait que **La Fiancée de Frankenstein** était l'un des chefs-d'œuvre absolus du cinéma fantastique, j'ai découvert en jetant un coup d'œil à votre tableau de cotations que le film ne faisait pas l'unanimité au sein de la rédaction. Quand j'ai réalisé qui l'avait descendu, j'ai alors poussé un soupir de soulagement. Ils ne sont pas tous fous à *Mad Movies*, c'est seulement Guignebert qui fait encore des siennes.
Qu'il tape sur la production toute fraîche, même si certains films y sont excellents, passe encore, mais qu'il ne s'amuse pas à descendre en flèche une œuvre qui fait absolument partie des cinq meilleurs films fantastiques jamais réalisés.
Alors j'aimerais que J.P.P. me donne son avis là-dessus : quelles sont les qualités de Vincent Guignebert qui font qu'il participe à la rédaction d'une revue ausi bonne que Mad ?

Eh bien, disons qu'on ne le paye pas trop cher et que c'est mon partenaire au tennis. Voilà déjà quelques raisons valables.
Non, sérieusement, d'autres lettres vont dans ton sens et Vincent, vigoureusement questionné par nos soins, reconnaît avoir coté un peu dur. C'est son côté provocateur qui ressurgit, mais nous savons tous qu'il cache ainsi une âme sensible. Sous ses travers cruels se dissimule surtout une émouvante pudeur. En fait c'est très beau. (ce que j'écris, je veux dire...). J.P.P.

Phil Bringtown, Lyon

Vous savez quoi ? J'envie les collaborateurs de *Mad* qui ont eu 20 ans en 68. Parce que j'appartiens moi-même à la génération des années 80, et, croyez-moi, je n'en suis pas fier du tout. On nous serine en permanence sur cette décennie qui vit s'écrouler toutes les idéologies, mais dans laquelle, paradoxalement, les vieux réflexes réactionnaires ne se sont jamais portés aussi bien. Jetez donc un oeil sur le cinéma U.S., vous ne sentez pas comme une odeur de renfermé ? Avec ce retour aux vieilles valeurs (travail, famille, patrie). C'est "Don't worry be happy" et tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Terminée l'exubérance "psychédélique" et bariolée des seventies, et bienvenus dans les années 90, où la censure de l'Oncle Sam veille à nouveau sur la moralité de ses chères têtes blondes.
Aujourd'hui, le paysage cinématographique américain fait penser à un épiderme saupoudré de talc. Vous n'y trouverez pas le plus petit microbe. Ainsi aujourd'hui, un **Sailor et Lula** dérange, et des metteurs en scène cintrés comme Lynch, Waters ou Henenlotter font figure de martiens.
Lynch se rapproche d'ailleurs beaucoup d'un Andrzej Zulawski par sa démarche. Comme lui, il fait partie de ces quelques cinéastes "possédés" qui extériorisent leurs visions malsaines sur pellicule. Son cinéma demeure autrement plus jouissif que la production pan-européenne (pays de l'Est compris). **Eraserhead** rappelle un peu les délires du tandem Bunuel/Dali par ses vignettes surréalistes, **Elephant Man**, mélodrame "classique" et bouleversant, émeut sans verser dans le sirop, **Dune** (extraordinaire, malgré tout le mal qu'on a pu en dire) innove totalement en présentant une SF martienne (et non un vulgaire space-opéra), et **Blue Velvet** et **Wild at Heart** apparaissent comme deux joyaux de l'expérimental "institutionnel". Et la Palme d'Or à Cannes n'a pas fait pour autant de Lynch un cinéaste "grand public", loin s'en faut ! Keep on trashin' Dave !

Tiens bon, Philou, pour l'éclate, il te restera toujours Mad Movies, *fais confiance. J.P.P.*



Gotz, Taninges

Je m'appelle Gotz, et je suis artiste, peintre, illustrateur, plasticien et fidèle lecteur de *Mad*. C'est à ce propos que je vous envoie des copies de mes travaux. Je ne fais que dans le fantastique et les crénaux sont maigres. Donc, si quelqu'un pouvait m'offrir un débouché quelconque, qu'il me contacte.
J'expose mes sculptures au festival d'Avoriaz et je cherche désespérément un tremplin pour aller un peu au-delà de simples expos qui me coûtent plus qu'elles ne me rapportent. Là-dessus, une grosse bise à tous et à bientôt. Gotz, Maison Perrier, rue de la Gare, 74440 Taninges.

Annabelle Furst, La Réunion

C'est toujours difficile à la Réunion de vous trouver en librairie. Je les dévalise souvent de leur dernier *Mad*. J'aimerais vous demander combien met un numéro à parvenir aux abonnés "par voie de surface", car ici les kiosques les reçoivent souvent un mois après parution.
J'aimerais beaucoup trouver des correspondants et correspondantes de tout âge et de tout pays pour échanger des lettres délirantes. M'écrire à Annabelle Furst, BP 17, 97831, Tampon cédex, Ile de La Réunion.
Merci aussi pour vos horribles photos dont certaines (n°66, page 31 : Dan, bouffé par les freins de sa propre moto) font frémir mes meilleures copines lorsque je leur montre. Enormes bisous bien gluants.

Ah bon ? J'ai bien fait de me laver les dents, alors !
Le délai est d'environ trois semaines, mais il existe aussi des tarifs par avion (trois jours, dans ce cas). J.P.P.

Frédéric Demma, Colmar

A propos de "Vampire Junction" (Ils ont osé du n°68), j'aimerais vous signaler que le thème du roman est exactement le même que la première partie de "Un vampire ordinaire", J'ai Lu SF, n°2433. De plus, c'est moins long, et il y a plus de choses. Comme quoi y'a pas que la couverture qui y est pompée.
Je saisis ce prétexte à pleines mains pour vous faire remarquer que le cinoche aussi est envahi par la psy (terminaison au choix). Même dans vos colonnes, Tonton Freud est cité (68) et les films les plus proches du domaine de la folie ne suscitent-ils pas les plus grands émois (pour mémoire : **Faux Semblants** et **Sailor et Lula**) ? De ce côté-là, **La Fiancée de Frankenstein** n'est pas vierge de tout enfantement, même si l'idée n'était qu'embryonnaire.

Alain Thia, La Réunion

J'étais très sceptique avant la vision de **Darkman**, et je n'avais pas lu exprès l'interview de Raimi dans le numéro précédent. Eh bien, finalement, figurez-vous qu'il y avait longtemps qu'un film ne m'avait pas tant excité. Derrière notre Sam Raimi habituel, toujours aussi dynamique avec sa caméra, on découvre un autre Sam, nouveau, qui arrive à sensibiliser le spectateur psychologiquement. Durs à supporter certains passages du film. Comme lorsque le héros, après s'être échappé de l'hôpital, se fait jeter par sa copine, avec, tout de suite après, le plan sur le carton, qui tout à coup s'envole, dévoilant l'homme recroquevillé sur lui-même, gros plan sur les yeux, tourbillon... Le réalisateur allie ici l'émotion à un esprit purement BD et c'est pour ça que c'est génial. Plus une mention pour la musique superbe.

Grégory Caberis, Charleroi, Belgique

Je vais peut-être à contre courant de vos lecteurs, mais sincèrement, je l'avoue, j'aime la suite et par dessus tout, le concept même de celle-ci.
De quel droit se permet-on de dire que les suites ne sont que des enfants bâtards de l'original ? Alors Wagner aurait dû s'en tenir au seul *Or du Rhin* et laisser de côté *Siegfried* et *la Walkyrie* sous prétexte que ce sont des suites ? Conan Doyle aurait dû écrire une seule histoire de Sherlock Holmes et Simenon une seule enquête de Maigret ?
Moi, je le clame bien fort, la suite est souvent indispensable parce que dans la vie l'histoire ne finit jamais. Le tout est de savoir ce qui se passe après la première histoire et c'est souvent là où les producteurs manquent d'imagination.
Mais dans son concept, la suite est utile et souvent originale, il ne s'agit pas de copies comme certains lecteurs semblent vouloir le prétendre.

Léon Gaspari, Liège, Belgique

Total Recall : totale aventure ou rêve total ? C'est la question suprême du film. Quaid vit-il vraiment ces événements ou ne fait-il que les rêver ? C'est ce que se demandent beaucoup de gens, même Paul Verhoeven semblait indécis sur ce point dans une des interviews qu'il a données. Pourtant la réponse se trouve dans l'histoire même : le professeur, qui à un certain moment du film, affirme à Quaid être un implant dans sa mémoire déraillante venu le sauver de ce qu'il dit n'être qu'un rêve, une construction de son imagination à partir des implants-souvenirs de la Rekall, est en fait bien réel, et non un implant comme le démontre les deux points ci-après. Le premier point est que ce personnage soit-disant implant a peur. Il sue lorsque Quaid le menace alors qu'en tant qu'implant, il devrait être froid, sans peur, puisque, comme il le dit, il se trouverait en réalité ailleurs, derrière un pupitre de commandes à la Rekall où Quaid se trouverait lui aussi. Même si Quaid lui tire dessus dans la réalité, ça ne le touchera pas (cependant, dans un premier temps, on peut penser que c'est l'imagination de Quaid qui "construit" cette sueur sur le personnage, soit-disant implanté, mais le second point fait tomber cette hypothèse en apportant la solution).
Le second point, le plus important, consiste en ceci : si le professeur n'était vraiment qu'un implant, lorsque Quaid l'occis, rien n'empêcherait alors le vrai personnage, derrière son pupitre de commande, de s'implanter une deuxième fois dans la mémoire de Quaid, lui prouvant ainsi l'authenticité de ce qu'il raconte : que Quaid ne fait que rêver ses aventures. En fait, tant que Quaid continue son rêve, il pourrait faire autant de fois des implants de lui-même jusqu'à ce qu'il raconte devienne la réalité. Or le personnage ne reparaît plus, Quaid n'a donc pas abattu un implant, mais bien le personnage réel, un ennemi à la solde de Cohaagen forcément. Résultat : Quaid vit bien ses aventures, il ne les rêve pas. Décision de l'auteur ou oubli scénaristique ? Là, la question reste posée.

Euh, attends que je relise tout, pour voir... Ah mais, dis donc, imagine que le professeur fasse, lui aussi, partie intégrante du programme de rêves implanté dans le cerveau de Quaid à Rekall. Hein, le professeur n'existe pas, il représente seulement une épreuve supplémentaire que doit surmonter l'agent secret. Quand au second point : comment veux-tu qu'il revienne s'il n'existe pas ? Qu'en dis-tu, imparable, non ? J.P.P.

PETITES ANNONCES

Rech. les adresses de Peter Cushing et Vincent Price. Oscar Amrouche, 88 av. de Brazza, Bât. A229, 93230 Romainville.

Ach. *Amazing World of H.G. Lewis* et tout livre ou K7 sur les films d'horreur. Ricardo Reparaz, Apdo 7056, 50080 Zaragoza, Espagne.

Vd. Collection *Lug*. Liste contre enveloppe timbrée. Laurent Dewailly, 25 rue Victor Hugo, 59510 Hem.

Vd. *Star-Ciné-Cosmos (tiens, je recherche le n°14. Au cas où, écrire à la revue...)* et photos de films. Laurence Rohou, 14 allée des Cèdres, Magnanville, 78200 Mantes-la-Jolie.

Vd. posters 40 x 60 de Siudmak. Les 12 : 1200 F, ou 110F pièce. Ma Ly, 49 rue de l'Orme au coin, 45770 Saran.

Ach. *Mad* 25, 28, *Toxic* 1 et jaquettes de films fant. Mathieu Pillet, 77 bd. Mendès-France, 50100 Cherbourg.

Vd. *Conan, Nevada, Etranges Aventures*, etc. Liste contre 1 timbre. José Catela, 436 bd. Henri Dunant, 71000 Mâcon.

Ach. tout merchandising sur la trilogie **Star Wars**. Christophe Girard, 23 av. du Champ Paveau *(t'es sûr que c'est légal, cette adresse ?)* 51430 Tinqueux.

Vd. *Ecran Fant., Metal Hurlant, Lug*, etc. et rech. *Sideral, Spoutnik, Big Boy, Artima*, etc. Gilles Maréchal, 262, ch. des Fourniers, 83210 La Farlede.

Rech. K7 de **Beetlejuice** et **Predator**, en VO, ainsi que tout document sur ces films, + corres. trekkies. Eric Morel, 50 av. du Colisée, 59130 Lambersart.

Rech. tout document sur **Star Wars, Rencontres du Troisième Type** et **Alien**. Demander Nathalie au 99-83-17-37. *(Allo, Nathalie ? Ce serait pour une rencontre avec le troisième type, c'est-à-dire moi !...)*.

Rech. tout sur Ralph Macchio et Corey Haim. Mathieu Klein, 5 bis rue de la Forêt, 57510 Hirbach-Holving.

Vd. figurines de **Star Wars** et vd, ach. ou éch. des comics US. Samuel Lebel, 12 rue du Moulin du Gué de Pont, 60300 Senlis.

Vd. très nombreuses affiches ciné, tous genres, tous formats, ainsi que des dossiers de presse et des photos. Olivier Strecker, Bât G25, La Saladelle, 13270 Fos/Mer.

Vd, ach. ou éch. *Star-Ciné-Cosmos*, anciens *Mad, Vampirella* et vieux films de SF et d'horreur. Eric Franchi, rés. Ficabruna, imm. le Colibri, 20620 Biguglia.

Ch. K7 VHS de **Blade Runner** en VO. Cécile Lousse, 331 rue Félix Faure, 76620 Le Havre.

Vd. collection relative à Tanya Roberts *(tais-toi, tu nous excites...)*. Liste et prix sur demande. Richard Tuil, 2 Croix Petit Verte, 95000 Cergy.

Rech. tout sur Vincent Price à prix raisonnable. Corinne Claus, 14 av. Albert, 1060 Bruxelles, Belgique.

Ch. K7 VHS du **Cauchemar de Dracula** et des **Anges aux Figures Sales**. Faire offre à Omar Amrouche, bât. A229, 88 av. de Brazza, 93230 Romainville.

Vd. nombreuses revues de cinéma. Liste sur demande. Philippe Rège, 215 cité du Moulin à Vent, bât. C, 63370 Lempdes.

Vd. CD rock Star : 65F (port compris). Compose musique pour films amateurs. Joseph Diajio, Quartier Mermoz, bât. D2, 54240 Joeuf.

Ch. K7 **Randonnée pour un Tueur, Bonnie & Clyde, Razorback** et l'enregistrement de *Nulle part Ailleurs* avec *les Nuls* comme invités. Suzy de Magalhaes, 6 le Moulin à Vent, 18220 Brecy.

Vd. K7 VHS de commerce entre 50 et 90 F. Liste sur demande. Francis Chaumet, 13 allée des Aubépines, 83290 Ludon Medoc.

Rech. tout sur Willis O'Brien, Ray Harryhausen, Phil Tippet, Jim Danfort... Faire offre à Mr. Marin, 2 rue de la Grille, 37000 Tours.

Rech. numéros 2 et 3 du comic *Outlanders* de Johji Manabe. Faire offre à Philippe au 39-84-34-10.

Vd. *Star-Ciné-Aventures, Cosmos, Première, Starfix* et plein d'autres revues *(les cours du Star-Ciné-Cosmos s'effondrent, ou quoi ?)*. Liste sur demande. Dominique Eslan, 1 rue Roboquet, 35000 Rennes.

Ch. BO de **Bad Taste, Commando, Re-Animator, Prince des Ténèbres**. Possiblité échanges. Vd. jaquettes et K7 VHS de films fantastiques. David Duriez, 13 rue Neret, 02100 Saint Quentin. (23-62-17-91)

Vd. VHS de **Trauma**, *MMF* 20 et CCZ 38. Ch. tout sur *Le Prisonnier*. Jean-François Couderc, 5 cité des Sports, 31270 Cugnaux.

Réalise tous vos délires sur dessins : portraits fantastiques, gore, X, etc... Crée logos et jaquettes démos trash *(c'est quoi la jaquette démo Trash ? Tonton Mad s'inquiète...)*. Envoyez vos idées, réponse assurée. Laurent Buttin, 86 rue Guynemer, 59280 Armentières.

Vd. état neuf K7 VHS de **Abyss, Batman** et **Indiana Jones III**. 100 F. pièce, port inclus. Lionel Fluchot, 115 av. Mal. Lyautey, 21000 Dijon.

Ch. BO de **Jaws 1, Superman** et **Star Trek 2** + compil. de J. Williams. Tél.: 91-33-61-78, après 18 h. Loïc.

Vd. BO de **Star Wars** (2 disques), Gaïl, de Philippe Druillet, affichettes cartonnées de *Robotech* et ach. tout sur les jouets *Action Joe*. Marc Andricevic. 48-22-79-91.

Vd. *Mad* 27 à 67. 500F *(trafic de Mad ? Ton compte est bon !)*. Didier Normand. Tél.: 23-24-78-69.

Ach. grandes affiches de films, pas trop chères. Ecrire à Eric Konstanty, Blesme, 51340 Pamy sur Saulx.

Ech. K7 et BO David Dury, 25 rue Pierre Hans (6040) Jumet, Charleroi, Belgique.

Vd. K7 VHS de **Mutations** ainsi que les livres *Cujo, Dead Zone* et *Le Fléau*. Vd. anciens *Ecran Fant.* Yann Le Martret, 35 rue de Kerangerou, 22700 Perros-Guirrec.

Ach. 50F l'*Actua-Ciné* en bon état relatif à la sortie de **Blade Runner** (Sept. ou Oc. 1982). Ecrire à Boris Speckbacher, 17 rue A. de Ceccano, 84000 Avignon.

Ch. Mad 1 à 22 et vd. albums *Marvel* et *Livres dont vous êtes le héros*. Liste contre 1 timbre. Guillaume Chesneau, 49-51-36-93.

Ch. Jouets, gadgets, masques sur **Robocop, Predator, Aliens, Star Wars**, etc. Jean-Marc Detrey, rue A. Thomas, 17, 1530 Payerne, Suisse.

Vd. Poster, affiches d'Harrison Ford, Stallone, Arnold, etc, et ch. jaquettes vidéo. Djilali Chenine, 41 cité Soeur Elise, 23400 Bourganeuf.

Ch. K7 VHS de **Miracle for Sale** et **The Thirteenth Chair** et tout document sur Tod Browning. Marcos, 41-69-30-65.

Vd. VHS **L'Arme Fatale, Hidden, Robocop, Double Détente, Jack Burton, Rain Man**, etc. Stephen Perdreau, 15 village "Lers Chênes", 61170 Le Mêle sur Sarthe.

Vd. *Strange* (dont le 1) et rech. correspondantes aimant le fantastique et *Mad (attends, je vais te passer le fichier "abonnées" tu vas pouvoir choisir...)*. J.C. Duprat, 16 lot. Darrouban, 33640 Portets.

Rech. *Mad* 20 et 28. Isabelle Ouet, 28 rue des Postes, 59000 Lille.



LE TITRE MYSTERIEUX

Compte-tenu de la période des fêtes, nous vous proposons enfin un titre mystérieux facile ; ça va nous changer ! Le prochain numéro de *Mad Movies* reviendra donc gratuitement aux cinq premiers qui le reconnaîtront. Notre précédent titre concernant le film **Hellgate**, de William A. Levey (1989), qu'hélas aucun lecteur n'a su identifier. Quel malheur ! (pour vous...).

Ch. docs sur John Merrick (**Elephant Man**), Lynch, Browning et Lon Chaney. Ralph Dechambre, 19 Cours de la Justice, 45200 Amilly.

Ach. figurines ou vaisseaux **Star Wars**. Gabarit Reyt *(ou approximativement, vu l'écriture !)*, 1 rue de l'Abbé Tournier, 32700 Lectoure.

Vd. 40 figurines de **Star Wars** *(eh ben, voilà, c'est ça l'offre et la demande...)*. Liste contre 1 timbre à Pierre Deléage, 8 rue Raoul Follereau, 42600 Montorison.

Vd. VHS Horreur/SF. Liste sur demande, et rech. tout sur Karloff dans **Frankenstein**. T. Astruc, Parc à Ballon 1 B-2, 34000 Montpellier.

Ch. tout sur Lugosi, Karloff, Romero, Whale et le Fantastique. Jean-François Poels, 17 rue d'Opprebois, 1315 Incourt, Belgique.

Ch. *Mad* 1 à 22, 25 et 28, *Nova* 1 à 19, *Sp. Strange* 1 à 8, *Conan* 1 à 9 et rech. scénariste pour BD. D. Studer, 1 rue de Savoie, 68100 Mulhouse.

Ach. BD *Creepshow*, ainsi que *Swamp Thing* et K7 VHS ***Firestarter***. Manuel Borruat, 066-66-55-02 (pour la France : prédécé de l'indicatif).

Rech. tout sur les **Halloween** et sur Donald Pleasence. Frédéric Biétry, 066-71-21-61 (+indicatif), dès 19 h.

Vd. *Mad* 16, 18, 19 et 21 à 67 (900F), *Impact* 1 à 19 (300F) et *Ecran Fant.* 1 à 100, sauf 2, 4, 12 et 99 (2.500F) *(et tu nous reverses combien pour nos bonnes oeuvres, dis-moi, pour voir ?)*. Roland, 40-63-71-61, après 18 h.

Ach. K7 du **Syndicat du Crime** et des dessins animés japonais. Ty Sophinath, au 40-34-24-88.

Ch. Vidéo **L'Ange de la Mort** et vd. K7. Liste à François Giret, 2, rue de l'Humelet, Terves, 79300 Bressuire.

Ch. tout sur Sam Raimi. P. La Barbera, 10 rue Lt. Morel, 74960 Meythet.

Ach. K7 de **From Beyond** et rech. docs sur Siudmak. S. Fugier, 32 allée de la Perrière, 38190 Villard-Bonnot.

Ch. docs sur bis et fantastique, années 50 à nos jours. Didier Lefèvre, 9 rue Lalo, 59720 Louvroil.

Ech. affiches **Evil Dead** et **Maison du Cauchemar** contre *Mad* 22, 25 et 28, ou les achète 20F pièce *(là, tu rêves, à mon avis !)*. Roberto Daniélé, 8 rue Schnitzler, Rés. Le Flamboyant, Studio 320, 67000 Strasbourg.

Rech. BO **Darkman, Pee Wee, Forbidden Zone**, etc. + docs et corr. sur De Palma. O. Marchal, 9 rés. Ste Madeleine, La Pomme, 13011 Marseille.

Vd. affiches + *Mad* 25. Pascal Gillon, 186 rue St. Gilles, 4000 Liège, Belgique.

Ch. contacts sur Atari STE *(vicieux !)* et éch. BO *(échangiste en plus !)*. Benoît Lemaître, 26 rue Marcel Pagnol, 784190 Aubergenville.

Vd. VHS **Shocker, House III, The Unholy**, etc. K. Bouguelaa, 11 cité des Moulines, 09300 Lavelanet.

ILS OU ELLES CHERCHENT

Scénariste Paris ou banlieue en vue d'écrire une comédie dramatique du genre **St Elmo's Fire**. Bouchaïd H. Elkhaynat, Foyer ALJT, 3 allée des Pensées, 93147 Bondy Cedex.

Un mad des SPFX habitant le Nord-Est profond pour future réalisation Super 8. Frédérix Gschwind, 2 rue de Lavau, 90700 Chatenois.

Collabo pour rédiger critiques ciné dans un fanzine de Jeux de Rôles. Da Cruz, rés. Universitaire, Chemin de Turly, 18021 Bourges cedex.

Partenaires pour aller voir des films et monter un club sur les maquillages. Florent Magnat, 10 rue Pietre Lotti, 69800 St Priest.

Corrés. préférant **Robocop** à *Détective*. Stef Hachenel-Barre, 37 rue Gallieni, 77100 Nanteuil-les-Meaux.

Fans de Spielberg, et Indy. Malika Auvray, La Godinière, La Couperie, 85000 La Roche-sur-Yon.

Gars entre 15 et 17 ans *(même en trichant, ça va faire un peu juste pour moi, flûte alors...)* pour correspondre et aimant le cinéma. Cécile Coppier, 2 rue Blaise Pascal, 94500 Champigny-sur-Marne.

Stage ou emploi dans création effets spéciaux. Benjamin Larue, 2 chemin du Moulin d'Arche, 69450 St Cyr au Mont d'Or.

Fans de la série TV "V" possédant enregistrements. Demandez Romain au 60-02-12-79.

Belle corres. 18-25 ans aimant le cinéma, Stephen King, et qui aimerait écrire un film. Hubert Dujardin, 20 rue Duquesnoy, 7500 Tournai, Belgique.

JF 20-25 ans pour m'aider à finir d'écrire histoires de SF. Annonce sérieuse *(hum, et les JH, ils ne savent pas écrire, ou quoi ?)*. J.P. Estève, Appt. 2460, 127 bis rue Gabriel Péri, 94270 Le Kremlin-Bicêtre.

A jouer dans un film professionnel ou amateur. Même bénévole. M. Sarrières, 145, Bd. des Etats-Unis, 69008 Lyon. Ou Tél.: 78-09-29-11.

Fans de **Star Wars** et **Indy**. Réponds à toute lettre en français, anglais, italien, allemand ou espagnol *(comment fais-tu, je n'arrive déjà pas à répondre au seul courrier français ?)*. Gina Uccelatore, C/O Mr. Rolin, Roxiticus Road 35, 07945 Mendham Township, New Jersey, USA.

JF pour partager appart. dans Paris. Virginie, 69-06-50-78.

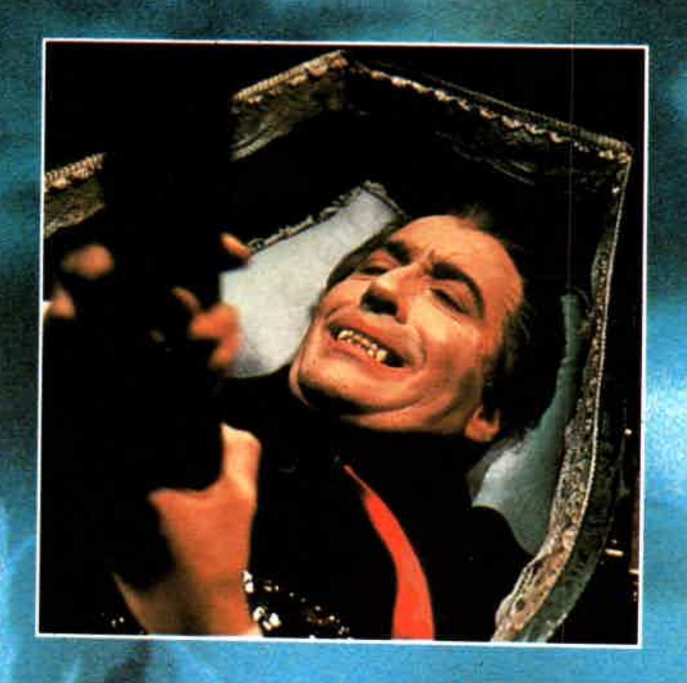
Corres. sur King, Barker et **Robocop**. Guillaume Bailly, 12 rue Inckermann, 29200 Brest.

Corres. : Treffé/Pitchoun, La Butte, 37500 Chinon.

On rappelle que les P.A. sont gratuites, réservées aux abonnés, et surtout souhaitées courtes, lisibles et pas trop "hors sujet" par rapport à la revue. Merci d'avance.

HAMMER HORROR

LES CHEFS-D'ŒUVRES DU CINEMA D'EPOUVANTE ENFIN EN VIDÉO !



La compagnie de production Hammer est le parfait symbole du film d'horreur haut de gamme. L'honorable maison anglaise trouve sa voie dans les années 50 : la réactualisation des mythes de Frankenstein et Dracula marque les débuts du film de style gothique, à l'atmosphère baroque et au Technicolor flamboyant, et révèle deux futurs "monstres" du cinéma international : Peter CUSHING et Christopher LEE ...

En 25 ans, la Hammer produit 140 films, se classant parmi les premières compagnies de production mondiale.

Aujourd'hui, les œuvres les plus célèbres de la Hammer défient le temps. Plus que jamais, elles méritent le nom de "fantastiques"...

5 TITRES DÉJÀ DISPONIBLES A LA VENTE



Un classique signé Terence Fisher



Christopher LEE, sa cape, ses canines...



Les expériences douteuses du célèbre docteur



La résurrection du sinistre vampire



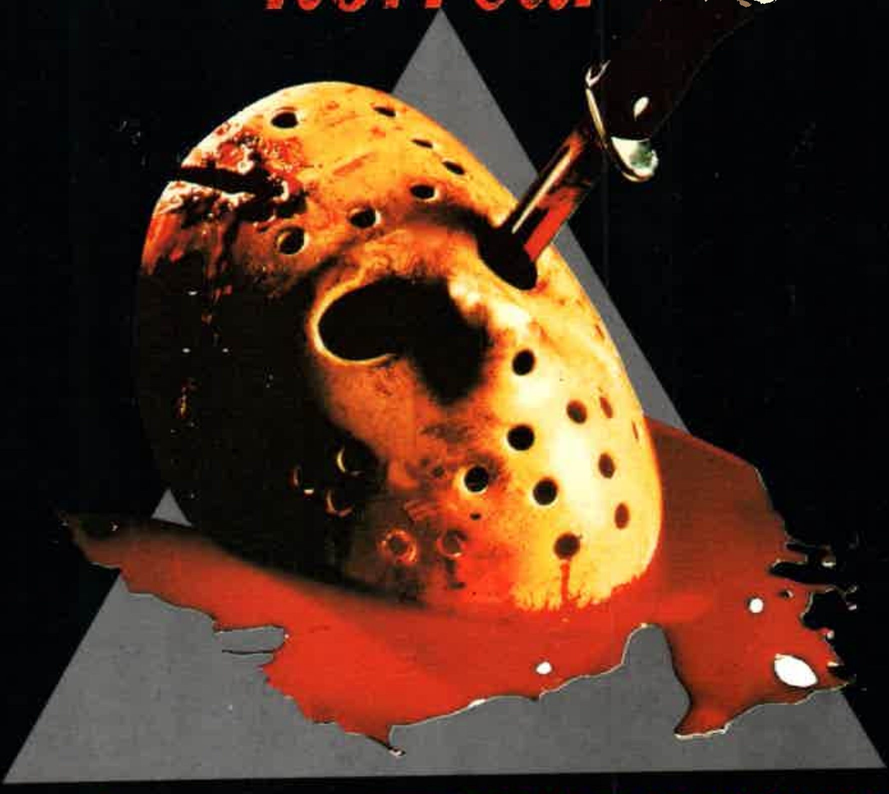
Christopher LEE contre Peter CUSHING



WARNER HOME VIDEO

VENDREDI 13

La collection sang pour sang horreur



ENFIN EN VIDÉO LES 7 CHAPITRES DE LA COLLECTION VENDREDI 13 SONT EN VENTE, 7 CASSETTES POUR 7 RENDEZ-VOUS RÉSERVÉS AUX PASSIONNÉS.





CIC VIDEO - BP 13 - 78142 VELIZY CEDEX
TEL. : (1) 40.94.10.11 - TELEX : 632403 F - FAX (1) 40.94.10.04

